

Marc Lacheny, *Littérature “d’en haut”, littérature “d’en bas” ? La dramaturgie canonique allemande et le théâtre populaire viennois de Stranitzky à Nestroy*, Berlin, Frank & Timme GmbH Verlag, 2016, 351 p.

Gérard Laudin

DANS **DIX-HUITIÈME SIÈCLE** 2018/1 n° 50 , PAGES CII À CII
ÉDITIONS **SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉTUDE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE**

ISSN 0070-6760

ISBN 9782348036200

DOI 10.3917/dhs.050.0663cx

Date de mise en ligne : 24/09/2018

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-dix-huitieme-siecle-2018-1-page-CII?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



NOTES DE LECTURE

sous la direction de Gérard Laudin

ÉDITIONS DE TEXTES

1789 : *Les colonies ont la parole. Anthologie*, éd Carminella BIONDI avec la collaboration de Roger LITTLE, Paris, L'Harmattan, coll. "Autrement même", 2016, t. I : *Colonies. Gens de couleur*, xCIII + 216 p. ; t. II : *Traite. Esclavage*, 278 p.

1789, l'année qui est restée dans la mémoire collective comme une rupture fondamentale dans l'histoire, ne marque pas une césure nette dans les rapports que la France entretient avec ses colonies. Si les principes inspirateurs de la déclaration du 26 août n'ont pas eu de répercussions immédiates dans la gestion pratique des colonies, un large débat s'est engagé dont témoignent les dimensions de ces deux volumes, où se trouvent réunis tous les écrits consacrés au sujet pendant cette année. Pour permettre au lecteur de s'orienter dans ces textes, l'anthologie a été divisée en quatre sections, qui évoquent le rapport problématique entre les colonies et la France (*Colonies*), celui des mulâtres libres (*Gens de couleur*), puis dans le deuxième volume, la traite et l'esclavage. Ces problèmes sont toutefois souvent associés dans les écrits et il convient de suivre la substantielle « Introduction » qui ouvre le premier volume pour bien comprendre le contexte historique où il faut placer le débat. Déjà la convocation des États Généraux avait engendré une mobilisation des colons qui ambitionnaient de participer à l'assemblée pour faire entendre leur voix et protester contre l'Exclusif, qui leur imposait un régime de monopole commercial avec la métropole. Les plus aguerris étaient les grands planteurs blancs de Saint-Domingue, la plus riche et la plus florissante des colonies françaises (la plupart des textes publiés dans l'anthologie se concentrent de fait sur les colonies des Antilles) qui demandaient que l'île fut reconnue comme province française : « un pays qui possède quatre-vingt mille habitants libres et plus de six cent mille esclaves, un pays dont l'agriculture verse plus de deux cent vingt millions par an dans le commerce du royaume » (*Réclamations des colonies*, p. 7). Malgré le refus du roi, les grands blancs envoyèrent leur représentants, qui se réunirent au Tiers dans l'attente que la question du droit des colonies à être représentées trouve une solution : « la France assemblée a reconnu les planteurs de Saint-Domingue pour ses frères : elle ne les laissera pas gémir encore sous le poids du pouvoir arbitraire, lorsqu'elle dirige ses premières attentions vers les droits de l'homme (*Vues politique sur Saint-Domingue*, p. 43-44). Les députés coloniaux ne semblaient pas conscients de la contradiction implicite contenue dans leur revendications. En faisant appel aux droits des gens pour défendre leurs intérêts, ils attirèrent l'attention sur la situation abominable qui était la source de leur richesse. Un remarquable exemple de réponse à cette douteuse rhétorique est représenté par le *Discours de M. Garat sur la députation des colonies*, qui démolit leurs prétentions à élire un plus grand nombre de députés se fondant sur le nombre de gens de couleurs libres, qui n'avaient pas été admis à voter : « C'est-à-dire, qu'on a commencé par violer leurs droits, et que ceux-là mêmes qui les ont violés, veulent s'en servir ensuite pour étendre les leurs ! » et même sur les esclaves :

« Les esclaves auraient besoin de représentants contre leurs tyrans, et ce sont leur tyrans qui prétendent être leur représentants! » (p. 81). En effet les mulâtres, parfois riches et possesseurs de vastes domaines, cherchaient eux aussi à faire entendre leur voix, d'autant plus que les colons blancs multipliaient dans ces années les mesures ségrégationnistes, comme le rappelle dans le détail la *Supplique et Pétition des citoyens de couleur des îles et colonies françaises*, signée, entre autres, par Vincent Ogé, qui périt victime de son engagement, horriblement supplicié par les autorités coloniales de Saint-Domingue en 1791. D'autres signataires des textes ici réunis sont très connus : de l'abbé Grégoire à Condorcet, à Necker, à Brissot, beaucoup de grands noms de la Révolution participent au débat ; du côté des esclavagistes des plumes moins connues, mais dont les argumentations sont parfois habiles, comme celle de Duval-Sanadon, qui, sur le plan des principes, reconnaît la justesse des arguments des abolitionnistes, mais en conteste le « fanatisme », qui ignore les conditions pratiques d'un système qui ne peut être aboli sans transition. Il faut donc savoir « où doit s'arrêter la bienfaisance » si on ne veut pas porter atteinte aux bases de la société. De là, notre auteur part dans la description d'un tableau idyllique, où « les Nègres sont bien nourris, logés proprement et commodément, suffisamment vêtus [...] ; soignés dans leurs infirmités, dans leurs maladies et dans la vieillesse ; on y a beaucoup d'égards pour les enfants et les Nègresses enceintes ou nourrices », jusqu'à soutenir que les esclaves « jouissent même d'un certain superflu » (*Précis sur l'esclavage des nègres*, II, p. 125). Une démarche partagée par l'anonyme auteur de la *Lettre d'un membre de l'Assemblée Nationale à un colon américain* qui raconte avoir vu beaucoup « d'esclaves heureux, même riches » et dénonce les « contes bleus » que l'on fait sur l'esclavage. Son discours pourrait paraître d'une naïve hypocrisie mais en réalité il est fondé sur une argumentation insidieuse tirée de la *Déclaration des droits de l'homme* : « si l'amour de l'humanité est de premier devoir pour une âme honnête, le respect des propriétés est d'un devoir non moins strict » (II, p. 131). Les membres de la Société des Amis des Noirs, conscients des problèmes qu'aurait posé l'abolition immédiate de l'esclavage dans les colonies, étaient en réalité très prudents sur le sujet, mais ils réclamaient, par contre, la suppression de la traite ; un des documents les plus impressionnants à ce sujet est la *Description d'un navire négrier* qui se termine sur l'invitation pressante à cueillir « la belle occasion qui se présente de faire ses efforts pour abolir un commerce que l'on peut sans exagération dénommer "un des plus grands maux qui existent de nos jours sur la terre" » (p. 95). Malgré l'engagement de Mirabeau sur le sujet, l'Assemblée choisira de maintenir la traite, et elle le fera, souligne Carminella Biondi dans l'« Introduction », sans le dire d'une façon explicite, dans une périphrase hypocrite qui déclare ne vouloir « rien innover dans aucune branche du commerce, soit direct soit indirect de la France avec les colonies » (p. xlvi). Dans la situation financière désastreuse de l'époque, on choisit donc de sacrifier les principes fondateurs de la Révolution, en croyant sauver le commerce colonial. Mais l'anthologie témoigne d'une façon exhaustive du débat qui s'engagea en 1789, et qui s'exprime non seulement avec les lettres, les pamphlets et les mémoires adressés à l'Assemblée, mais aussi à travers des textes qui peuvent s'adresser à un public plus large, comme la Préface au roman *Le Nègre comme il y a peu de Blancs* de Joseph Lavallée, ou le roman-essai *Le More-Lack* de Lecointe-Marsillac ou l'expérience de l'esclavage est racontée à la première personne, dans une sorte de pseudo-mémoire. Ces deux derniers ouvrages, d'un intérêt vraiment remarquable, ont été aussi édités dans leur intégralité, toujours par Carminella Biondi et dans la même collection « Autrement même », dirigée par Roger Little, qui a le mérite de rendre à nouveau disponibles et de valoriser dans une optique critique des textes peu connus traitant du thème colonial.

Pour revenir à notre anthologie, il faut aussi ajouter que ce bilan complet de la pensée de cette année cruciale sur le sujet, est enrichi d'importantes annexes : bibliographies (y compris les cahiers des États Généraux consacrés aux colonies, la traite et l'esclavage), chronologie portant sur les discussions et décisions prises pendant l'année sur ces sujets, biogra-

phie des auteurs et aussi une nomenclature des termes qui caractérisent le débat à travers des citations tirés des textes et journaux publiés en 1789. Ces deux volumes nous font vraiment entrer au cœur de la controverse et constituent une contribution fondamentale pour la connaissance d'un aspect encore trop peu connu de la Révolution.

PATRIZIA OPPICI

Correspondance du président de Brosses et de l'abbé Niccolini, éd. John REGISTER et Mireille GILLE, Oxford, Voltaire Foundation, coll. "Oxford Studies in the Enlightenment", 2016, XIV + 289 p.

Charles de Brosses, l'érudit président du parlement de Dijon, membre de nombreuses académies, n'est plus à présenter. Son correspondant florentin, l'abbé Antonio Niccolini, appartenait à une très ancienne et illustre famille, il était membre lui aussi de plusieurs académies et comme le président, grand voyageur ; il collaborait au *Museum Florentinum*. Ces deux savants se lièrent en septembre 1739 à Florence, lors du voyage en Italie du président de Brosses, alors accompagné par Jean-Baptiste La Curne de Sainte-Palaye. Auparavant, Niccolini avait rencontré Montesquieu à Florence et à Rome, avec lequel il entretint une correspondance dont il ne subsiste que trois lettres, publiées en appendice. La correspondance entre de Brosses et Niccolini s'étale de 1740 à 1770 ; des 48 lettres répertoriées, 36 ont été retrouvées. Cet échange apporte des éléments nouveaux et des précisions chronologiques sur la composition des *Lettres familières sur l'Italie* et sur le parti du président de ne les pas publier. La franchise de son écriture aurait pu lui attirer des inimitiés : ne citons que son opinion sur le conclave de 1740 et « les éminentissimes coyonneries de ces Messieurs » (p. 79). L'essentiel de la correspondance traite de l'achat d'ouvrages, des échanges d'information, nécessaires à ces deux érudits pour leurs travaux, surtout du côté du président pour son histoire de Salluste et la localisation de la défaite de Catilina. On se tient au courant de l'activité éditoriale, on confronte ses jugements. Niccolini, apprécie *L'Esprit des lois*, « une profondeur et [...] une beauté surprenante [en dépit d']un style décousu, et quelquefois obscur » (p. 145). De Brosses ne voit dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de la maison de Brandebourg* de Frédéric II qu'« un hachis historique auquel on a chargé Voltaire de faire une sauce piquante » (p. 158). Nos deux épistoliers n'aiment guère Voltaire, « le Don Quichotte de la secte, le Chevalier anti-bible », un « squelette usé [qui] ne fait plus que radoter » (p. 206). Quant à Jean-Jacques, réfugié à Neuchâtel, « il nage dans la joie de son cœur d'être privé des droits de la société » (p. 195). La vie politique a sa place, les guerres, surtout entre la France et l'Angleterre qui vise à la monarchie universelle sur les mers, et en France, la crise janséniste et parlementaire de 1753-1754 : Charles de Brosses n'a pas de peine à choisir son camp, celui des « magistrats [qui] donnent la force à la loi, ce qui n'est pas le rôle du clergé » (p. 165). Ajoutons les appréciations de Niccolini sur les lieux qu'il visite, Vienne qui n'est pas la ville des études et des beaux arts, la Saxe, « le plus beau pays du monde », Berlin qui regorge de savants d'un rare mérite, l'Angleterre, « ce pais dévorateur d'or » et des notations plus personnelles sur les familles respectives des deux correspondants, les neveux de Niccolini, les mariages et les enfants du président, l'envoi en Italie de vin de Bourgogne, en bouteilles plutôt qu'en tonneau... Cette publication est servie par une remarquable et érudite annotation qui ne laisse rien dans l'ombre des personnages, des situations et des œuvres évoqués.

CLAUDE MICHAUD

Le Parlement à Bourges 1753-1754. Journal anecdotique rédigé par un groupe de parlementaires exilés sous la direction du Président Duvrey de Meinières, éd. Marie-Thérèse INGUENAUD, préf. John REGISTER, Paris, Honoré Champion, coll. "Pages d'archives", 2016, 459 p.

Au plus fort de la crise janséniste, le Parlement de Paris qui s'était opposé violemment à l'archevêque qui exigeait les fameux billets de confession, et dont les remontrances au roi

avaient été rejetées, fut exilé et dispersé en province dans la nuit du 8 au 9 mai 1753. 29 membres arrivèrent à Bourges où ils trouvèrent à se loger (carte de la p. 280). Coordonné par le président de Meinières, lui-même auteur, un journal fut rédigé par Clément de Feillet, Robert de Saint-Vincent, Lambert et Revol, dont le second volume commença le 23 septembre 1753, est ici publié avec un bel appareil de notes, d'une grande précision. Ce petit monde, cette « colonie » très refermée sur elle-même, entretint des relations avec les autorités de la ville, le cardinal-archevêque de La Rochefoucauld et l'intendant Denis Dodart. Très soucieux de leur réputation, ces Parisiens, en dépit de l'ennui dans une ville « léthargique », refusèrent en majorité les plaisirs futiles, et un projet de bal, ainsi que le jeu d'argent du lansquenot, furent considérés comme des atteintes à la dignité de magistrats qui devaient supporter avec stoïcisme les conséquences de leur engagement pour la liberté. Les représentations théâtrales furent tout juste tolérées, on sait l'hostilité des jansénistes. Il convenait d'être sur ses gardes, dans une ville où tout était rapporté, commenté, déformé. La grande affaire fut la permission sollicitée du gouvernement, mais peut-être plus encore du groupe, afin de rompre temporairement l'exil pour cause majeure, la mort d'un parent, un accouchement (toutes les épouses n'ont pas suivi leur mari), ou même un mariage. Robert de Saint-Vincent ne quitta pas Bourges lors de la mort de sa mère, mais eut la permission d'Orléans pour son mariage. En cas d'urgence, on ne pouvait attendre l'autorisation du chancelier et la « colonie », en accord avec l'intendant, décidait. Tout événement privé devenait l'affaire du groupe, l'enfant que mit au monde Madame Bellanger d'Essenlis, fut l'enfant des 29 exilés, qui tous signèrent l'acte de baptême. Il y eut tout de même quelques rares moutons noirs qui n'aspiraient qu'à rentrer à Paris où dont la conduite scandaleuse défrayait l'opinion. Le jeune Dupré de Saint-Maur, joueur par ailleurs, s'amouracha de « la dame Dagoret [...] d'une assez jolie figure, d'un esprit très borné, reconnue publiquement pour une catin » (p. 386), avec l'accord tacite du mari ; il la partageait contractuellement avec un militaire ; n'ayant pas respecté l'accord, et son rival l'ayant traité publiquement de jean-foutre, il dut accepter un duel où il fut sérieusement blessé. Ses collègues avaient tout fait pour exfiltrer ce mauvais sujet dans sa terre de Brinon. Était aussi compromis le conseiller clerc abbé Lattaignant, un greluchon qui « pourrait rester caché sous le rideau pendant qu'un autre paraîtrait publiquement coucher avec cette femme » (p. 386). Mais l'énorme majorité des conseillers sont des époux vertueux, des bons pères et des fidèles citoyens... Une remarque : les Robert de Saint-Vincent ne devaient pas être classés dans l'index à Saint-Vincent, leur patronyme est Robert.

CLAUDE MICHAUD

La Police des métiers du livre à Paris au siècle des Lumières. Historique des libraires et imprimeurs de Paris existants en 1752 de l'inspecteur Joseph d'Hémery, éd. Jean-Dominique MELOT, Marie-Claude FELTON, Élisabeth QUEVAL, préf. Robert DARTON, Paris, Bibliothèque Nationale de France, 2017, 560 p.

Joseph d'Hémery (1722-1806) est en 1748 nommé inspecteur, chargé plus spécialement de la surveillance à Paris des affaires de librairie. Sous la haute protection de Berryer, lieutenant général de police, il occupera ce poste jusqu'en 1773. Sitôt installé, il se montre soucieux d'être au mieux informé sur ce monde d'auteurs, d'imprimeurs, de libraires, de colporteurs qu'il découvre. Pour cela, en policier consciencieux, il établit des fiches et, entre 1748 et 1752, met au point ce qu'on appellerait aujourd'hui trois bases de données. Outre l'*Historique des libraires et imprimeurs de Paris existants en 1752* dont il est ici question, un *Historique des auteurs*, et un *Journal de la librairie*, tenant au jour le jour la liste des ouvrages parus et à paraître. Autant de patientes compilations dont l'intérêt est depuis longtemps reconnu par les spécialistes de l'histoire du livre.

Cet *Historique des libraires et imprimeurs* (BnF, F.Fr.22106-22107) propose 261 fiches de personnalités parisiennes, à quoi s'ajoutent douze imprimeurs provinciaux. Chaque fiche

comporte cinq rubriques, inégalement documentées : Nom / Age / Pays / Signalement / Demeure / Histoire. Les premières recoupent souvent les renseignements fournis par les nomenclatures régulièrement mises à jour par la profession des imprimeurs-libraires. En revanche la dernière est particulièrement intéressante, apportant maints détails qu'on ne retrouve nulle part ailleurs.

L'édition de cet ensemble très conséquent est faite avec un soin tout particulier, résultat de recherches d'une infinie minutie, traquant le moindre détail disponible dans les archives. La lecture s'en fait à trois niveaux : la transcription de la fiche manuscrite ; la notice biographique dite « idéale » qui regroupe dans une présentation immuable tout ce qu'il a été possible de recueillir sur la personnalité concernée ; enfin un appareil de notes achevant d'éclairer le dossier. Les fiches de d'Hémery sont souvent succinctes ou fragmentaires. Elles sont donc complétées par tout ce que la recherche actuelle peut proposer.

La neutralité du second niveau éclaire par contraste la finalité du premier. D'Hémery n'entend pas faire œuvre d'historien, mais disposer d'un fichier professionnel utile, bref d'un instrument de travail. Pour cela il sépare le bon grain de l'ivraie, salue les bons imprimeurs et signale les incapables. Plus encore il entend distinguer ceux qui méritent le qualificatif d'« honnête homme » de ceux qui sont « suspects », qu'on peut soupçonner de « maronner » (imprimer clandestinement, sans autorisation) des ouvrages relevant d'une des trois catégories : production pornographique, littérature « philosophique », ouvrages religieux interdits, c'est-à-dire, dans les faits, émanés des milieux jansénistes.

Sans qu'il l'ait voulu, D'Hémery dessine les contours d'une « élite corporative, sédentaire, héréditaire et contrôlée » (p. 26). Un monde clos, jaloux de ses privilèges, marqué au coin d'une forte endogamie, où les générations se succèdent sans solution de continuité. Malgré tout, une communauté hétérogène, où les riches et puissants (les David, Hérisant, Lottin, Osmont, Prault, etc.) côtoient des confrères luttant contre la pauvreté (telle veuve d'un libraire serait « une pauvre misérable qui n'a pas de pain »).

L'ouvrage se complète d'une bibliographie et d'un index particulièrement soignés. À quoi s'ajoute une pittoresque « Table alphabétique des enseignes » qu'il était d'usage de suspendre à l'entrée des boutiques. En un mot, une somme particulièrement précieuse qui sera à coup sûr de fréquente consultation, et dont pour finir on se doit de signaler la perfection typographique, au reste de règle pour les ouvrages paraissant sous l'égide de la Bibliothèque nationale de France.

HENRI DURANTON

Théâtre de société du comte de Caylus. Comédies jouées au château de Morville (1738-1740), éd. dir. Dominique QUÉRO, Reims, éPURE, 2015, 485 p., 1 ill. en couleur.

Le comte de Caylus reste connu des amateurs par un collectionnisme maniaque d'objets antiques plus ou moins authentiques qu'il publia dans les sept volumes de son *Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques et romaines*, mais surtout par une série d'œuvres badines écrites en collaboration avec d'autres esprits férus de littérature poissarde et d'encanaillement, divertissement délicat d'un grand seigneur petit-neveu de Mme de Maintenon. Lié au comte de Morville, fils du Garde des sceaux Fleurieu d'Armenonville, qui l'accompagne dans ses divers plaisirs, Caylus, lui-même passionné de spectacles – à l'italienne en particulier –, pratique ce théâtre de société où l'on joue devant un public choisi des pièces mêlant les sujets de la Foire à quelques échos du Théâtre-Français, le tout interprété par des aristocrates se plaisant, souvent, comme Caylus lui-même, à faire peuple dans des rôles de paysans ou de valets incultes. Chacun des acteurs, identifié dans la distribution des comédies, exerce, à la manière des scènes parisiennes, le type d'emploi qui lui convient, tel le comte de Sade, père du « Divin marquis », qui, très naturellement selon sa réputation, se spécialise dans les rôles d'amoureux... Entre 1738 et 1740, la petite société du château de Morville, dans le baillage de Montfort-L'Amaury, où l'on retrouve

d'autres auteurs de son répertoire comme le président Hénault ou le peintre Charles-Antoine Coyvel, se réunit pour interpréter des comédies en un ou plusieurs actes qui ne verront nulle part ailleurs les lumières de la scène. D'autres illustres du siècle, de La Chaussée à Beaumarchais, se complairaient dans la confection de ce type de production dramatique pour diverses sociétés d'amateurs. L'anthologie de six pièces de Caylus pour le « théâtre du château de Morville », autrefois rassemblées dans la collection des manuscrits La Vallière ou Soleinne et dans diverses autres copies, est éditée d'après le ms. MY 354 de la BnF (Spectacles) par Dominique Quérou qui les fait suivre d'études particulières par Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval, Jean Dagen et Nathalie Rizzoni. Selon la pratique, alors un peu archaïque, de la Comédie-Française, les pièces en prose sont ornées de ballets et des divertissements de Nicolas Racot de Grandval, collaborateur musical bien connu du Théâtre-Français, dont on reproduit cinq partitions. Le « ballet pantomime » du *Prince Pot à thé* analysé par Nathalie Rizzoni est une tentative très originale de créer une musique imitative pour des danseurs « changés en vases de porcelaine », dont la fragilité dramatise cette comédie féerique : on trouve un second exemple du genre avec *Les Âges ou la Fée du Loreau*, piécette appliquant ce principe de transposition poétique à un hameau proche de Morville. Les autres pièces ressemblent beaucoup aux comédies aristocratiques à décor unique habituel chez les Français : des comédies en 1 acte avec divertissement comme *La Maison culbutée* ou *Le Confident intéressé*, *L'Humeur* en 5 actes, dont l'héroïne Lucinde est rapprochée par Jean Dagen de la Lucile des *Serments indiscrets* de Marivaux. Seule *La Comédie impromptue* renvoie à l'Ancien Théâtre-Italien par ses « types », mais à Morville par sa localisation. Le volume dessine un nouveau paysage de ces scènes privées qui suggère en écho un ensemble plus large encore enfoui dans les collections manuscrites publiques. Un index n'eût pas été inutile.

FRANÇOIS MOREAU

Les Veuves créoles, comédie, éd. Julia PREST, Cambridge, MHRA Critical Texts, 2017, 94 p.

Fidèle à sa tradition de faire connaître des textes peu connus, ce volume publie une comédie en trois actes et en prose, intitulée *Les Veuves créoles*, première pièce composée en Martinique, anonyme, située à Saint-Pierre et éditée en 1768. Le texte est précédé d'une substantielle introduction en anglais (comme les notes en bas de page) qui fait le point sur la circulation manuscrite de la pièce et les premières critiques (réactions des femmes et réponse de l'auteur), les articles parus dans le *Mercure de France* et *L'Année littéraire*, les représentations (si aucune n'est connue en Martinique, le *Supplément aux affiches américaines* fait état de représentations à Saint-Domingue). Julia Prest présente une synthèse intéressante et bien documentée du théâtre dans les Antilles françaises avec ses répertoires (entre autres une parodie du *Devin de village* et un *Habitant de la Martinique* en 1785 inspiré par celui de la Guadeloupe de L.-S. Mercier), ses acteurs, son public et ses débats sur l'utilité du théâtre dans la vie morale. La vie théâtrale est active à Saint-Domingue avec théâtres, troupes professionnelles et amateurs ; mais aussi à Port-au-Prince, Saint-Pierre, Fort-Royal, Basse-Terre et Pointe-à-Pitre.

La pièce, quant à elle, déroule un schéma connu : un faux chevalier ruiné parvient à convaincre trois veuves (deux âgées et une plus jeune) qu'il va les épouser par amour. Son manège échoue et le seul mariage est celui des jeunes premiers auquel consent finalement le père. La pièce tire sa relative originalité des quelques références à la vie créole (les veuves dirigent leurs plantations tout en rêvant à la métropole, la liste des personnages fait état de domestiques noirs sans doute interprétés par des acteurs blancs masqués ou maquillés et une réplique adressée à un domestique est en créole...).

MARIE-EMMANUELLE PLAGNOL-DIEVAL

Alexander BAUMGARTEN, *Metaphysics. A Critical Translation with Kant's Elucidations, Selected Notes, and Related Materials*, trad. et éd. Courtney D. FUGATE and John HYMERS, Londres, Bloomsbury, 2014, 471 p.

Cet ouvrage contient la seconde traduction moderne de la *Metaphysica* d'Alexander Gottlieb Baumgarten sur la base de la quatrième édition de 1757. Les autres éditions ont été prises en compte dans leurs variantes, y compris l'édition en allemand de Georg Friedrich Meier, élève de Baumgarten. On trouve également, en notes de la traduction, des citations de Leibniz et Wolff, auteurs souvent cités par Baumgarten. Cependant, l'un des intérêts majeurs de cet ouvrage consiste dans la publication d'une partie des notes et élucidations proposées par Kant dans les marges de son exemplaire de l'édition de 1757, avec reproduction des pages annotées sous forme photographique. Dans leur introduction, les traducteurs présentent d'abord la biographie intellectuelle de Baumgarten, en insistant sur sa relation étroite avec le piétisme qui présente des affinités avec le rationalisme, puis ils situent le personnage de Meier. Ils mettent ensuite l'accent sur les apports des écrits de Leibniz et Wolff à la réflexion de Baumgarten, tant du côté de la recherche d'une méthode systématique que de la quête d'une doctrine scientifique universelle. Si Kant s'inscrit dans une telle tradition philosophique de réflexion sur la métaphysique, en insistant sur l'importance de Baumgarten, il le fait de manière critique. En effet il pose les limites de cette tradition, en constatant qu'elle n'a pas réussi à nous faire comprendre en quoi la connaissance métaphysique peut être réellement possible, ce qui revient à poser la question suivante, dans les termes des traducteurs : « How is experience itself possible ? Or, more precisely, how are those synthetic principles required for any experience in general guaranteed a priori ? » (p.22). En appui sur les notes et les élucidations de Kant sur Baumgarten, les traducteurs nous proposent alors quelques exemples des idées et de la terminologie reprises par Kant à ce philosophe : ainsi du concept de nature, de sa définition dans la *Critique de la Raison pure* à la note relative à ses usages par Baumgarten (p.25-26). Il s'avère ainsi que les notes et élucidations de Kant permettent de mieux comprendre sa méthode de travail et son évolution intellectuelle sur certains concepts de la tradition métaphysique.

JACQUES GUILHAUMOU

Matthias BEL, *Notitia Hungariae novae historico geographica*, tome IV, éd. Gergely Tóth, Budapest, MTA BTK TTI, 2017, 404 p.

Le projet de description historique et géographique du Royaume de Hongrie du Matthias Bel (1684-1749), un pasteur évangélique hongaro-slovaque, fut une des entreprises scientifiques les plus ambitieuses du 17^e siècle en Hongrie. Il s'agissait de rédiger des ouvrages descriptifs des pays très à la mode à cette époque. Le grand savant et ses collaborateurs, comme son confident Jean Matolai, réunirent une documentation impressionnante et réussirent à publier cinq volumes contenant la description de dix comitats (aujourd'hui départements) hongrois. Le reste du travail resta enseveli sous forme de manuscrits souvent très abîmés dans différentes archives et bibliothèques. Le groupe de recherches sous la direction de Gergely Tóth a déjà publié trois volumes des manuscrits reconstruits et en voici le quatrième qui réunit la présentation des comitats de la Transdanubie hongroise : Fejér, Tolna, Somogy et Baranya. Les quatre descriptions sont relativement inégales. En particulier la richesse des informations du comitat de Fejér contraste nettement avec les lacunes de celle du comitat de Tolna. La ville de Székesfehérvár, comme centre royal et lieu des couronnements et d'enterrements des rois hongrois médiévaux, bénéficie d'une description particulièrement détaillée et soignée. La description de cette ville peut être rapprochée de celle de Presbourg (en hongrois Pozsony, aujourd'hui Bratislava en Slovaquie) dans un autre volume de la *Notitia*. Comme le but de l'ouvrage, dans son temps, n'était pas d'écrire une histoire locale, l'auteur accordait une grande importance aux événements majeurs de l'histoire hongroise, tels le siège de Szigetvár (1566) ou la bataille de Mohács (1526).

Conformément aux autres tomes de la série, chaque description de comitat est bien annotée et précédée d'une introduction présentant les différents manuscrits et le contenu des textes. Un grand avantage de l'édition, surtout pour les spécialistes étrangers, réside dans le fait que les commentaires érudits et les explications sont en hongrois et en anglais. L'édition suit fidèlement le texte original latin avec des notes érudites en cette langue qui permettent une utilisation internationale pour les historiens s'intéressant au sujet.

Le nouveau tome de la *Notitia* est une source très intéressante pour les chercheurs de l'histoire du Royaume de Hongrie à l'époque moderne. L'auteur nous donne une description du paysage, des localités, des monuments historiques, mais il nous renseigne également sur la vie quotidienne des couches sociales inférieures, comme les paysans des campagnes des comitats examinés. Cet ouvrage nous donne en particulier des informations détaillées sur la viticulture et la production de vins dans ces régions viticoles très célèbres de nos jours.

FERENC TÓTH

Anthony BENEZET, *Une histoire de la Guinée*, éd. Marie-Jeanne ROSSIGNOL et Bertrand VAN RUYMBEKE, Paris, Publications de la Société Française d'Étude du Dix-huitième Siècle, coll. "Collection Dix-huitième siècle", 2017, 199 p.

Bienvenue, la réédition du célèbre pamphlet de Benezet s'inscrit dans la renaissance des études africanistes à l'âge classique qui, depuis au moins une décennie, s'intensifie à travers des recueils d'articles (*L'Afrique du siècle des Lumières*, 2009 ; *L'Afrique, Dix-huitième siècle*, 2012 ; *Continuités et ruptures des sources du savoir sur l'Afrique aux 17^e et 18^e siècles*, *Les Cahiers du GRREA 17/18*, 2017), des essais (Andrew Curran, *L'Anatomie de la noirceur. Science et esclavage à l'âge des Lumières*, 2011-2017 ; Rachel Danon, *Les Voix du marronnage dans la littérature française du 18^e siècle*, 2015 ; David Diop, *Rhétorique « nègre » au 18^e siècle : des récits de voyage à la littérature abolitionniste*, 2018), des monographies (Alyssa Goldstein Sepinwall, *L'Abbé Grégoire et la Révolution française : les origines de l'universalisme moderne*, 2008 ; Maurice Jackson, *Let This Voice Be Heard : Anthony Benezet, Father of Atlantic Abolitionism*, 2010 ; Linda Heywood, *Njinga of Angola. Africa's Warrior Queen*, 2017), et des rééditions d'œuvres critiques (Antonio Cavazzi, *Njinga, reine d'Angola*, 2010 ; Jean-François de Saint-Lambert, *Zimé*, 2017 ; Aphra Behn, *Oronoko, ou l'Esclave royal*, 2017).

Dans l'émergence de ce savoir longtemps occulté par la recherche, qui renouvelle l'histoire et l'imaginaire d'un continent et de ses peuples, Benezet (1713-1784) occupe une place essentielle et singulière. Fils d'une famille huguenote persécutée par la bigote France du Roi-Soleil, il émigre à Philadelphie et y devient le plus militant de son temps pour la cause des Africains noirs et l'abolition – progressive – de la servitude. Parmi les nombreux pamphlets édités à partir de 1760 par cet enseignant philanthrope et humaniste, *Une histoire de la Guinée* (1771) s'impose comme le point culminant de sa pensée déterminée et acérée, jusqu'à devenir, selon la formule des préfaciers, « la Bible de l'antiesclavagisme anglo-américain au 18^e siècle » (p. 29). Une « Bible » idéologique et politique qui armera les campagnes abolitionnistes de Thomas Clarkson en Angleterre, puis de Jacques Pierre Brissot en France (qui ne parvint pas à la faire traduire), et inspirera la négrophilie de l'abbé Henri Grégoire. Condensant une myriade de sources hétérogènes, ce texte en deux parties – l'une composée par Benezet, l'autre d'extraits d'antiesclavagistes anglophones – offre un coup d'œil synthétique et subjectif sur les savoirs et fantasmes touchant l'Afrique et les Africains, tels que l'époque pouvait les concevoir. Loin des *Histoires*, *Descriptions* et *Collections* européennes à vocations totalisantes qui, dans l'esprit encyclopédique, aspiraient à faire masse, Benezet veut faire mouche. Autant qu'instruire et susciter l'empathie sur son juste combat, il désire convertir les esprits et intervertir les rapports de forces, promouvoir une « colonisation nouvelle », fondée sur des relations « éclairées » et équilibrées entre les peuples (p. 43). Pour ce faire, il sélectionne soigneusement ses références et brosse un

portrait manichéen des relations entre Africains et Européens, rangeant les uns du côté des vertueux, les autres du côté des vicieux. Dans une sorte d'idylle rousseauiste, il décrit ainsi des sociétés harmonieuses, prospères, pacifiques, innocentes et heureuses, radicalement opposées à des peuples sou-disant chrétiens et civilisés, identifiés à des fauteurs de guerres, des exploitateurs et des tourmenteurs.

L'idéalisation d'une telle partition n'a bien sûr pas échappé à l'historiographie moderne, dont les préfaciers se font partiellement et partialement l'écho. Nul africaniste n'ignore en effet aujourd'hui le rôle et l'implication de certains Africains qui, dans les ports et à l'intérieur des terres, collaborèrent avec le « Dieu du gain » du commerce triangulaire (p. 184). L'humain étant toujours et partout identique à lui-même, des dignitaires et des mercenaires locaux profitèrent des demandes croissantes en main d'œuvre du Nouveau Monde pour accroître leurs fortunes et leurs pouvoirs. Toutefois, si une institution de l'esclavage était depuis longtemps répandue en Afrique et que l'histoire doit désormais s'écrire « à parts égales » (John Thornton, *Africa and Africans in the Making of the Atlantic World, 1400-1800*, 1998 et Romain Bertrand, *L'Histoire à parts égales : récits d'une rencontre, Orient-Occident (16^e-17^e siècle)*, 2014), cette équité de traitement échappe aux préfaciers qui étaient longuement la thèse que « les Européens ne forcèrent pas les Africains à participer à la traite » en la déployant à tout le continent (p. 45). On imagine sans peine le tohu-bohu et le scandale que susciterait ce type de propos dans un amphithéâtre aux Caraïbes, à Luanda, à Ouidah, à Lagos ou sur l'île de Gorée... Situer presque sur le même plan l'esclavage africain et européen, sans distinctions structurelles, temporelles et territoriales, ne relève certes pas de la nouveauté : de l'âge classique à nos jours, nombreux furent ceux qui répandaient de bonne ou mauvaise foi ce lieu commun révisionniste. Pour le battre en brèche, il aurait suffi de lire les historiens ayant exploré le sujet. Depuis un demi-siècle, Joseph Ki-Zerbo, Yves Bénot, Marcel Dorigny, John Thornton ou Linda Heywood ont assurément et clairement différencié les conditions de vie des esclaves œuvrant dans les plantations occidentales du sort des captifs africains évoluant sur leurs terres. On sait que les premiers, au mieux considérés comme des meubles, étaient traités dans les pires conditions : quoique variables selon les époques, les lieux et les propriétaires d'exploitations, les rythmes de travail se révélaient insensés, les châtiments démesurés, les existences mutilées et écourtées ; ce que rappelle bien Benezet pour les colonies britanniques. Dans la sphère d'action lusophone, Heywood démontre comment les Angolais étaient contraints de fournir quantités d'esclaves à travers d'écrasants tributs exigés par les Portugais, tributs impossibles à régler, la population et les ressources du pays ayant été décimées par les luttes de conquêtes et la traite (Njinga, chap. 4, « Treacherous politics », p. 85-113). On se remémore moins les seconds, prisonniers de guerre, criminels, voleurs, asociaux, débiteurs insolvables ou enfants d'esclaves, qui servaient comme agriculteurs, domestiques ou soldats, étaient dotés de droits civiques et de propriétés, jusqu'à pouvoir assurer l'intérim d'un chef. Au royaume de Kongo, leur intégration était telle que le père désignait son esclave par le mot *nvana*, l'enfant, le fils. Et pour nommer « un vrai fils on employait l'expression enfant du ventre » (Ki-Zerbo, *Histoire de l'Afrique noire*, 1972, p. 208). Autant de réalités avérées que Benezet pressent en évoquant un esclavage coutumier « plus doux » (chap. VI) et que les éditeurs, en déformant la pensée de Thornton, passent sous silence.

Enfin, sans nous étendre ici sur les millions de Noirs déportés et sacrifiés, les bouleversements fondamentaux endurés par des sociétés africaines saignées à blanc, ou l'Occident qui s'enrichit considérablement et durablement par cette pratique infâme structurée par la violence, les basses manœuvres politiques et la chrétienté, soulignons que « l'histoire à parts égales », dans cette réédition dite savante et malgré tout bienvenue, aurait pu s'écrire plus justement. Comme le constatait Édouard Glissant, « l'esclave de l'esclavage est celui qui ne veut pas savoir » (*Le Discours antillais*, 1981, p. 129).

Antoine de BERTIN, *Œuvres complètes*, éd. Guilhem ARMAND, Paris, Classiques Garnier, coll. "Bibliothèque du XVIII^e siècle", 2016, 415 p.

Ces *Œuvres complètes* reprennent le texte des dernières *Œuvres* parues du vivant de l'auteur et y ajoutent un recueil de jeunesse assez fraîchement reçu qu'il avait préféré laisser oublier et qui semblait, jusqu'il y a peu, définitivement perdu. Guilhem Armand reprend en outre la plupart des notes d'un éditeur savant du début du 19^e siècle, qui reconnaissait chez Bertin bien des échos précis de poètes latins ; il ajoute obligamment des traductions des passages concernés, dont les lecteurs de son prédécesseur n'avaient pas encore besoin. La fin du volume aligne quelques documents annexes, dix pages de variantes et deux Index ; c'est dire que ces *OC* forment un excellent instrument de travail pour qui veut prendre la mesure d'un poète qui, avant d'être très largement oublié, aura été beaucoup lu pendant deux ou trois générations et dont Lamartine se souvient dans ses *Méditations poétiques*.

Sa (modeste) redécouverte récente s'inscrit dans tout un regain d'intérêt global pour la poésie du 18^e siècle, qui s'avère, à y regarder de nouveau d'un peu près, moins sclérosée et plus diverse que l'histoire littéraire ne l'a longtemps dit et répété. Antoine de Bertin (1752-1790) présente à cet égard un profil d'autant plus intéressant que, comme son ami Évariste Parny (1753-1814), il est né à la Réunion, qui s'appelait encore l'île Bourbon, et que ses textes font plus d'une fois allusion à ces origines lointaines. Ses nouveaux lecteurs se sont plu du coup à lui découvrir certaine note créole, qui préluderait, fût-ce en mineur, à bien des thèmes « qui seront plus tard caractéristiques de la littérature diasporique post-coloniale » (p.20). Guilhem Armand n'explicite ce rapprochement que dans une note de sa « Présentation générale » ; il la conclut toujours en affirmant que Bertin aurait été, pour l'essentiel, un « Bourbonnais déraciné », dont la « force » serait « justement d'avoir réussi une poésie qui mêle l'esprit néo-classique à des rêveries plus personnelles » (p.53), ces dernières disant surtout sa nostalgie et les inquiétudes de son déracinement.

La conclusion, comme la « Présentation » tout entière, se veut nuancée. On se demande pourtant, à lire les textes qui suivent, si, toute prudente qu'elle est, elle ne continue pas à surestimer quelque peu la part de l'inspiration personnelle. Bertin publie d'une part trois *Livres d'Amours*, soit un ensemble de cinquante-deux élégies érotiques, qui évoquent essentiellement deux bien-aimées, Eucharis et Catilie ; les noms pouvaient s'appliquer à deux maîtresses successives du poète, mais leurs physionomies comme les incidents auxquels elles se trouvent mêlées restent largement topiques et se veulent de toute évidence reconnaissables. Bertin fait moins de confidences qu'il ne s'amuse à décliner des épisodes qu'on attendait et que ni lui ni ses partenaires ne prennent forcément au tragique puisqu'en fait ils en prennent surtout la pose. La « présentation » aurait pu évoquer à ce sujet le beau livre de Paul Veyne sur l' *Élégie érotique romaine* (1983), qui montrait que Properce et Tibulle, qui sont les principaux intercesseurs de Bertin, en faisaient déjà autant.

Les *Œuvres diverses* qui forment le second volet de ces *OC* regroupent des pièces dont la plupart avaient déjà paru dans l'*Almanach des Muses* ; elles relèvent d'une poésie de circonstance et de salon et s'adressent souvent à des destinataires nommés en toutes lettres (ou au moins d'une initiale suivie d'astérisques transparentes). Les allusions autobiographiques y sont nettement plus nombreuses, mais semblent rester pourtant foncièrement anecdotiques, évoquées pour la beauté ou la singularité du fait plus qu'elles ne traduisent une introspection attentive ou une véritable inquiétude existentielle. Il n'est donc pas si sûr que la vie de Bertin, qui quitte l'île Bourbon à neuf ans et n'y retournera jamais, ait vraiment été marquée et assombrie par un « drame intérieur qui résidait dans [un] sentiment perpétuel de déracinement » (p.27). Les quelques pièces qui évoquent un tel tourment sont forcément les plus « modernes » de son œuvre et donc aussi, par la force des choses, celles qu'on cite invariablement dans les anthologies ou dans les rares études consacrées à Bertin. À les relire aujourd'hui dans ces *OC*, où elles se réduisent à une part assez congrue, l'idée

s'impose qu'elles ne traduisent sans doute, pour autant qu'elles renvoient à une expérience vécue, que des états d'âme au mieux (ou au pire) intermittents. Comme quoi Bertin a dû être d'abord un poète heureux, qui pouvait l'être surtout de tenir brillamment sa partie dans une pratique mondaine et enjouée de la poésie – et qui a pu se féliciter à l'occasion que ses origines lointaines lui permettaient de l'enrichir de quelques notes singulières qui faisaient toujours un agrément de plus...

PAUL PELCKMANS

DIDEROT, *Satyre seconde / Le Neveu de Rameau*, éd. Marian HOBSON, Droz, 2013, 297 p., avec 4 illustrations.

Une nouvelle édition critique, plus de 60 ans après celle de Jean Fabre [et chez le même éditeur], voilà de quoi exciter la curiosité. Elle lui est d'ailleurs dédiée, et s'accompagne, en ligne, d'une traduction neuve du dialogue en anglais, ainsi que d'enregistrements musicaux par des élèves du Conservatoire de Paris, sous la direction de Pascal Duc.

L'appareil critique comporte trois volets : une « Introduction » (p. III-XXXVII) ; 336 notes par bonheur infra-paginales ; 7 « Notices » (Le Texte ; Satire ; Rameau, Rousseau et Diderot ; Les Ennemis des philosophes ; Les Plumitifs ; Le Monde du théâtre ; Musique), p. 163-259. Le lecteur peut évidemment consulter un Index et une Bibliographie. L'« Introduction », on le constate, ne cherche pas à rivaliser avec celle, imposante, de J. Fabre. Partie un peu mollement, elle trouve sa ligne de force avec une réflexion sur la notion de *particulier* (et d'*espèce*), catégorie logique intermédiaire entre l'universel et le singulier, et qui fait problème à la fin du 18^e siècle, comme en témoignent Kant et Hegel (p. XX et suiv.). L'auteur y rattache des remarques logico-stylistiques sur la *liste*, système d'inclusion nullement dialectique, mais extensible à l'infini dans un ordre aléatoire apte à déstabiliser toute « téléologie du dialogue, de sorte qu'on ne sait pas très bien où va l'entretien ni même s'il aboutit ». En effet, « Nous avons comme un infini potentiel d'insertions [potins, anecdotes, portraits, etc.] qui se succèdent sans progrès autre que leur suite », sans « direction stable » ni fin conclusive (p. XXXI).

On rencontre ainsi, au sein même des phrases, au cœur du langage, des figures typiques : la *contradiction* en rien dépassée par une synthèse supérieure, la *construction en chaîne*, les *renversements* « par soubresaut, par saccade » (p. XXXIV). C'est là qu'il faut chercher « un système de relations logiques créé par la syntaxe et par le vocabulaire », un système sans issue explicite, organiquement « oblique » (*ibid.*). Reste que MOI et LUI s'entendent sur la musique, ou plutôt sur une conception neuve de la musique, la variété des accents supplantant la disette des mots et détruisant « *les identités si fréquentes d'effets produits par les mêmes causes* » (p. XXXV, souligné par l'auteur), au détriment donc d'une causalité strictement linéaire. « L'expressivité de la musique serait libérée du réseau de signification linguistique », ouvrant ainsi la voie à la musique romantique et à l'esthétique moderne, aux dépens de la musique instrumentale française (p. XXXVI). Il faut donc chercher la philosophie non pas dans les thèmes, mais « à fleur de phrase » (p. XXXVII).

Dans le sillage de tant de textes contemporains sur *Le Neveu de Rameau*, Marian Hobson choisit donc un parti-pris critique résolu, qui tend à dissoudre toute interrogation précise sur la nature concrète – morale et politique – des conflits entre MOI et LUI. On nous dit une nouvelle fois que MOI est « compassé », sinon benêt : est-ce suffisant, est-ce adéquat ? Serait-il futile de se demander, par exemple, si la conception que le Neveu se fait de la musique – son seul véritable domaine de savoir aux yeux de MOI – ne remet pas en cause ses positions cyniques antérieures sur l'art et les hommes ? Si MOI, par dégoût moral, l'oriente vers la thématique musicale, est-ce vraiment par hasard ? Et dans ce cas, n'y aurait-il vraiment aucune maîtrise, par le Philosophe, du dialogue, aucune conclusion possible ? La place et le moment du dialogue sur la musique sont-ils purement aléatoires ? On peut regretter que Marian Hobson ne donne à aucun moment la parole (y compris dans la

bibliographie) à la tradition critique, fût-elle minoritaire, qui n'adhère pas à des thèses à même de plonger le lecteur dans le désarroi. Qu'est-ce d'ailleurs, au juste, qu'une philosophie « à fleur de phrase », étrangère à toute thématique explicite, à tout ordre possible du dialogue autre que la « saccade » et l'ineffable « accent » vocal ? On risque d'autant plus de ne trouver aucune logique thématique des propos qu'on renonce d'emblée à la chercher, en la déclarant introuvable car ontologiquement inadéquate. Peut-être faudrait-il plaider, à propos du *Neveu*, pour un retour de la paraphrase : qui dit quoi, quand, comment, pourquoi, avec quels effets ? À titre d'essai heuristique et de contre-épreuve des thèses régnautes.

Les notes en bas de page ont le précieux avantage de contraindre à la concision, quand leur nombre s'explique ici par la multiplicité des allusions et le caractère critique de l'entreprise. Le lecteur appréciera le travail scrupuleux de l'éditeur, ainsi que l'heureuse initiative de rassembler dans des « Notices » synthétiques les renseignements qui eussent surchargé les notes, ou rallongé, voire déséquilibré l'« Introduction », de la sorte purement centrée, à ses risques et périls, sur l'interprétation. Toutes brillent par leur clarté, leur précision, leur érudition maîtrisée. Elles seront indispensables désormais à toute lecture éclairée du *Neveu*, et donc pillées. C'est tout le mal qu'on souhaite à cette édition vraiment utile.

JEAN GOLDZINK

Johann Wolfgang von GOETHE, *La Vocation théâtrale de Wilhelm Meister*, éd. Roland KREBS, Paris, Classiques Garnier, coll. « Littératures du monde », 2015, 441 p.

On sait que Goethe était l'homme des gestations longues et qu'il laissait volontiers circuler, dans telles revues ou sous forme manuscrite, des fragments et des versions provisoires de ses grands œuvres à venir. *Faust* l'accompagne pendant toute sa vie et n'est achevé qu'en 1830, deux ans avant sa mort. Les premiers textes sur *Wilhelm Meister* remontent de même aux lendemains immédiats du succès de *Werther* (écrit, lui, presque d'un seul jet) ; Goethe y travaille alors pendant une dizaine d'années, soit peu ou prou jusqu'à son départ pour l'Italie. Cette première version se compose déjà de six livres pratiquement achevés, que Goethe réduit à quatre et modifie en profondeur quand il y revient dix ans plus tard pour en tirer *Wilhelm Meisters Lehrjahre* (1795-1796), le prototype du *Bildungsroman* et peut-être, à en croire Roland Krebs, « le plus célèbre roman allemand de tous les temps » (p. 7).

La première version, dont il s'agit donc ici, s'intitulait pour sa part *Wilhelm Meisters theatralische Sendung*. Connue par une seule copie manuscrite retrouvée un peu par hasard en 1905, elle se contente, à la différence du *Meister* définitif qui affiche une ambition plus universelle, à préparer son protagoniste à une vie d'acteur et/ou de dramaturge et participe ainsi à tous les débats d'époque sur l'avenir du théâtre allemand, que Roland Krebs, qui y a consacré une étude classique, résume fort efficacement dans son « Introduction ». La *Sendung* restant inachevée, nous ne saurons jamais dans quel sens Goethe comptait trancher ; on a même pu soutenir que son protagoniste, qui découvre à plus d'une reprise que la conscience artistique des acteurs qu'il rencontre reste très en deçà de ses beaux idéaux, devait finalement renoncer au théâtre. Il est vrai aussi que ces idéaux sont défendus avec une verve entraînante, qui n'a apparemment rien de caricatural, et que rien n'empêche donc de croire que Wilhelm aurait finalement réussi à convertir ses compagnons de route trop vulgaires ou qu'il aurait fini par rencontrer des interlocuteurs plus valables.

Un détail : la page de titre diffère de la couverture en annonçant une « édition critique » ; la formule est un peu étrange pour une œuvre connue par un seul manuscrit, qui n'a rien d'un brouillon puisqu'il semble présenter un texte dûment rédigé. La version française se base pour sa part sur la traduction de Florence Halévy (1924), où Roland Krebs corrige « quelques erreurs évidentes » et qu'il retouche aussi partout où il « sembl[e] que la traductrice avait trop sacrifié l'exactitude à l'élégance de la forme » (p. 53). Comme ces retouches ne sont pas indiquées comme telles, il semble évident que la vraie ambition du volume est avant tout de proposer au lecteur français une version aussi fidèle que possible

du texte de Goethe.

Et on peut donc espérer qu'elle ne tardera pas trop à trouver aussi son chemin vers une collection plus explicitement destinée au grand public – et même de préférence vers une série de classiques de poche : la *Vocation théâtrale* est, peut-être à la faveur de son inachèvement même, une des œuvres les plus vivantes de Goethe, qui y laisse pour une fois vagabonder sa pensée et sa plume et qui finit ainsi par réussir un dialogue paradoxal entre la tradition du *Roman comique* et les ambitions toujours largement inédites à l'époque d'une vocation littéraire de type « moderne ».

PAUL PELCKMANS

Abbé GRÉGOIRE, *Correspondance de l'abbé Grégoire avec son clergé du Loir-et-Cher*, t.1 (1791 à 1795), éd. Jean DUBRAY, Paris, Classiques Garnier, coll. "Univers Port-Royal", 2017, 236 p.

Nommé évêque constitutionnel de Blois en 1791, Grégoire entretint un commerce épistolier soutenu avec le clergé de son diocèse. Le présent volume publie la correspondance active et passive depuis l'entrée en fonction jusqu'à la restauration du culte en l'année 1795, conservée dans le fonds de Port-Royal. L'excellente introduction de Jean Dubray s'attache à justifier les lacunes dans la chronologie : deux sont explicables par la présence de l'évêque dans son diocèse ; la troisième, du 27 janvier 1793 au 12 décembre 1794, pose quelques questions : la Terreur, l'activité débordante du conventionnel Grégoire, membre du Comité de l'Instruction publique ? L'homme d'État aurait-il effacé l'homme d'Église ? Il n'en fut rien : Grégoire, qui ne quitta jamais l'habit ecclésiastique, voulut donner l'image d'un chrétien éclairé, ami des Lumières ; il ne renia rien, plia sous l'orage en attendant des jours meilleurs, s'abstint de compromettre son clergé en correspondant avec lui. L'introduction rend grâce à l'abbé Jules Gallerand dont l'ouvrage *Les Cultes sous la Terreur en Loir-et-Cher* (1929) aurait été encore plus complet si la Société de Port-Royal n'avait pas interdit à ce clerc catholique l'accès à ses fonds ; il fournit une bonne part des notices biographiques des correspondants. Grégoire qui s'adresse à son Conseil épiscopal par un fraternel « Chers coopérateurs », s'enquiert essentiellement du rétablissement du culte dans les paroisses, de la qualité des prêtres, de la récupération des églises. Il défend inlassablement les assermentés qui, restés sur place, ont bravé l'échafaud, alors que les insermentés s'étaient mis à l'abri. Mais il défend un droit à l'émigration quand la liberté de penser est menacée, ce qui fut le cas sous la Terreur, mais pas avant. Il reçoit aussi « beaucoup de lettres de prêtres mariés qui actuellement sont embarrassés de leurs femmes » (p. 209). Grégoire consacra à la question du mariage des clercs un ouvrage en 1826. Ses correspondants le réclament, dressent l'état des paroisses restaurées, font état des menaces des insermentés de l'ancien évêque d'Ancien Régime Lauzières-Thémines. On relèvera le ton de confiance, de confiance même et d'amitié entre l'évêque et François Boucher, son vicaire épiscopal. Bref, une publication remarquable.

CLAUDE MICHAUD

Gerhard Anton von HALEM, *Wallenstein. Ein Schauspiel*, postface Daniele VECCHIATO, Erlangen, Wehrhan Verlag, coll. "Theatertexte", 2016, 116 p.

Curieux destin littéraire que celui de *Wallenstein* qui inspira dès après sa mort en 1634 plusieurs tragédies, dont plusieurs écrites pour le théâtre scolaire jésuite, puis subit une éclipse de plus d'un siècle jusqu'à ce que le juriste Gerhard Anton von Halem (1752-1819) n'inaugure en 1786 une nouvelle « vague » de productions qui connaîtra un sommet avec la trilogie de Schiller (1800). À l'inverse du traité de Westphalie lui-même, qui, en tant que fondement du *jus publicum* de l'Empire, demeure au cœur de la réflexion politique et historique, ce n'est guère qu'autour de l'année jubilaire de 1748 que se multiplient des ouvrages

savants sur la guerre de Trente Ans. En 1758-1760 paraît une traduction allemande de l'*Histoire des guerres et des négociations qui précédèrent le traité de Westphalie* (1727) du jésuite Guillaume-Hyacinthe Bougeant et en 1769 une *Lebensgeschichte Albrechts von Waldstein Herzogs zu Friedland*, traduction d'un ouvrage italien de Gualdo Priorato. Et près de dix ans avant sa trilogie, Schiller publie aussi une *Geschichte des dreißigjährigen Krieges* (1790-1792), imité par d'autres, comme le *Stürmer und Dränger* J.A. Leisewitz, dont le projet n'a toutefois pas abouti.

Au théâtre, le sujet a subi une profonde mutation : au 17^e siècle, Wallenstein est un usurpateur machiavélique qui trahit l'empereur par ivresse du pouvoir. À la fin du 18^e siècle, il devient un personnage aux motivations complexes, un « caractère mêlé » comme le veut la dramaturgie postlessingienne et l'anthropologie qui se développe dans les années 1780. Wallenstein devient chez Halem et ceux qui s'inspirent de lui, bien plus clairement que chez Schiller, un général soucieux du bien commun et désireux d'établir la paix en Europe. Le drame de l'hybris porteur d'un message éthique est devenu un sujet politique exprimant un enjeu majeur du siècle, « l'équilibre européen » et « la paix perpétuelle », qui chemine de l'abbé de Saint-Pierre à Kant via Rousseau. Chez les auteurs luthériens, Wallenstein devient le vecteur d'une critique des Habsbourg et de l'empereur Ferdinand II qui tenta dans les années 1630 une véritable reconquête contre les protestants. Halem fait ainsi de celui qui fut soupçonné de négocier trahitusement avec Gustave-Adolphe un défenseur de la tolérance religieuse, au moment où Lessing vient d'achever son *Nathan le Sage* et que le dramaturge Weißer donne un *Fanatisme, oder Jean Calas*.

Cette pièce, la première et aussi la mieux réussie de Halem, eut un appréciable succès livresque, mais ne fut jamais montée, peut-être en raison du portrait particulièrement critique qu'y trace Halem du jésuite Caraffa, général de la Compagnie de Jésus. On retrouve aussi chez Schiller des attaques contre le rôle des jésuites dans ce conflit.

Une postface dense de près de 20 pages complète la publication. L'éditeur de cette pièce, dont *DHS* a rendu compte d'un ouvrage sur le personnage de Wallenstein dans la littérature allemande de la fin du 18^e siècle (n° 49/2017, p. 807-809), explicite des arrière-plans culturels du *Wallenstein* de Halem. On se réjouira de la vitalité de cette collection vouée depuis 2008 (*Albert von Thurneisen*, 1781, de Iffland) à la réédition papier, très soignée et à petit prix, de textes dramatiques difficiles d'accès.

GÉRARD LAUDIN

LA BEAUMELLE, *Correspondance générale de La Beaumelle*, t. 11, éd. éd. Hubert BOST, Claude Lauriol et Hubert ANGLIVIEL DE LA BEAUMELLE, Oxford, The Voltaire Foundation, 2015, 568 p.

Ce tome regroupe la correspondance reçue et expédiée par l'écrivain, en passe de devenir célèbre, au cours de la seule année 1757 (janvier-décembre). La Beaumelle est alors en prison à la Bastille où il a été placé à la suite de la parution des controversés *Mémoires de Madame de Maintenon*, dont le débit, un moment autorisé, est brutalement arrêté à la fin de 1756. Il y est poursuivi par la vindicte de la cour de Vienne et aussi, croit-on comprendre, par la rancune que lui garde Louis XV, très sensible à tout ce qui touche de près ou de loin son aïeul. À Versailles, on intriguera également en sa faveur ou contre lui : ce qui est dit de Madame de Maintenon n'est-il pas applicable à Madame de Pompadour ? L'aventureux auteur doit ainsi attendre dans l'angoisse un élargissement incertain qui n'intervient que le 1^{er} septembre 1757, date à laquelle il lui est permis de se retirer en Languedoc, où on l'exile et où il arrive quelques jours seulement avant le décès de son père. La Beaumelle consacre le reste de son année à rechercher une épouse et à relancer sa carrière littéraire, non sans se faire de nouveaux ennemis par sa liberté de parole. Durant son séjour à la Bastille, qui occupe l'essentiel de cette période, il est maintenu dans l'ignorance des nouvelles politiques et son courrier est soumis au visa de l'administration. Mais il peut se promener, recevoir des visites, se constituer une bibliothèque et disposer de quoi écrire. Ces

conditions d'internement, adoucies par rapport à celles de son premier enfermement en 1753, lui permettent de communiquer avec de nombreux correspondants et de concevoir de nouveaux projets d'édition. Cette longue réclusion n'est donc pas synonyme, tant s'en faut, d'inactivité et le dix-huitiémiste fera ample provision d'informations en tous genres dans ce riche volume de correspondance.

Les multiples détails qu'on y glanera sur la condition de prisonnier de la Bastille permettent, tout d'abord, d'apporter des nuances à la vulgate qui fait, dans certains récits, du séjour des écrivains dans les prisons du Roi un presque agréable épisode : La Beaumelle en fait meurt de froid (p. 111), souffre de la promiscuité (insultes échangées avec son compagnon de chambre, l'abbé Jacques d'Estrées, p. 182), ne peut mener à bien ses affaires et, surtout, ignore ce qu'on lui reproche exactement et la date de son possible élargissement. On voit, de son côté, l'abbé d'Estrées au désespoir après la sortie de La Beaumelle avec lequel il se disputait pourtant à l'occasion dans les termes les plus vifs (p. 240). Dans ce volume, l'historien du monde de l'édition et des libraires trouvera à profusion, par ailleurs, des informations sur le mécanisme des souscriptions, des permissions tacites, sur la complexité de la censure, la rétribution des libraires, ainsi que sur le prix des livres... Ces informations sont souvent livrées et commentées par deux personnages-clés de la République des lettres et des sciences, La Condamine et l'abbé Trublet, qui gagnent à être connus et qui sont bien plus importants que ne le donnent à penser certaines caricatures. Enfin, de la province parviennent à La Beaumelle de nombreuses lettres familières, souvent sans apprêt, mais savoureuses et qui font revivre l'ancienne France, un monde qu'on a tendance à oublier au profit de Versailles et de Paris.

À cet ensemble déjà imposant, fort de 386 lettres et billets tant officiels que familiers, dont de très nombreux inédits, on a ajouté des compléments aux tomes 7 à 10 de cette édition (p. 381-521). Le chercheur trouvera parmi eux des recensions consacrées aux premières œuvres de La Beaumelle, des prospectus ainsi que des factures diverses très instructives sur les métiers de l'édition. Le tout est agrémenté d'une abondante et savante annotation qui va souvent au devant des attentes des lecteurs les plus exigeants. Le dix-huitiémiste dispose là d'un précieux instrument et de documents lui permettant d'apprécier à sa juste valeur ce diable d'homme que fut La Beaumelle. Ce volume permet, à cet égard, de redresser bien des erreurs et des injustices. On notera en particulier que des auteurs comme Voltaire sont peu équitables avec l'éditeur des *Mémoires de Madame de Maintenon*.

CHRISTIAN ALBERTAN

Isaac NEWTON et Émilie du CHÂTELET, *Principes mathématiques de la philosophie naturelle. La traduction française des Philosophiæ naturalis principia mathematica*, éd Michel TOULMONDE, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du 18^e siècle, 2015, 2 vol., xvi+524+556 p., 44 ill.

Cette première édition critique des *Principes mathématiques de la philosophie naturelle* de Newton, dans la traduction d'Émilie du Châtelet, est à la fois le témoin et le résultat de l'engouement actuel de la recherche pour l'œuvre scientifique de la marquise. À l'origine de cet ouvrage figurent le colloque qui lui avait été consacré en juin 2006 (BnF/Sceaux), mais aussi la découverte des archives privées de la famille du Châtelet que l'on croyait perdues à la Révolution. Celles-ci, qui ont plus récemment permis d'ouvrir les perspectives de recherche sur Châtelet (Colloque international Émilie du Châtelet, La Courneuve/Paris, 17-18 nov. 2017), ont fourni une documentation inédite à Michel Toulmonde dans laquelle il a pu puiser pour nourrir son travail d'établissement et d'annotation du texte qui n'était pas des entreprises les moins exigeantes.

Tout comme ses pairs Clairaut, Maupertuis et Voltaire, Châtelet était une physicienne acquise aux idées de Newton. C'est à elle que nous devons l'unique traduction française des *Principia* (1687), texte fondamental pour l'histoire des sciences, où Newton a été le

premier à énoncer les lois du mouvement et la gravitation universelle, « ce qui lui permet d'expliquer à la fois la chute des corps sur la Terre, le rythme des marées, la forme de la Terre et celle de Jupiter, ainsi que les mouvements des planètes, de la Lune et des comètes » (p. 13). Lorsque Châtelet décide de s'atteler à la traduction du texte vers 1744, elle a déjà un renom scientifique qui la précède et son entreprise aura un rôle clef dans la diffusion des idées du physicien anglais dans une France encore convaincue de la théorie des tourbillons et imprégnée de la physique de Descartes. Son projet incluait un commentaire de l'œuvre de Newton – une *Exposition abrégée du Système du Monde suivie d'une Solution analytique des principaux problèmes qui concernent le Système du Monde* – qui devrait faire l'objet d'une édition ultérieure, dans un troisième volume.

Jusqu'à présent, les éditions dont nous disposons de la traduction de Châtelet se réduisaient à des fac-similés de la première parution de 1756 (Paris, Albert Blanchard, 1966 ; Jacques Gabay, 1990) ou, au meilleur des cas, à un effort de modernisation du texte où faisaient toutefois défaut notes et appareil critique (Paris, Dunod, 2005). L'ouvrage établi par Michel Toulmonde s'avère à cet égard d'une rigueur scientifique remarquable : le manuscrit original de la traduction, achevée par Châtelet quelques jours avant sa mort en 1749, a été entièrement relu et revu, à l'aune de sa première édition, mais aussi du texte latin de Newton. Le résultat est impressionnant tant par l'ampleur du travail (près de 1000 pages) que par sa qualité. La traduction des trois livres des *Principia* a été ainsi soigneusement modernisée, corrigée et annotée dans deux volumes qui constituent également un « bel objet » – pour compléter les figures à l'appui de la démonstration mathématique déjà présentes dans le texte, l'éditeur a en effet pris le soin d'inclure une série de figures tirées de la numérisation du manuscrit qui rendent la lecture du texte moins aride, peut-être, mais qui donnent surtout un aperçu concret du travail de longue haleine mené par Châtelet. C'est dans cette perspective génétique que les notes qui accompagnent le texte ont été rédigées. Elles signalent pour la plupart les différentes étapes de l'élaboration de la traduction, les corrections et hésitations de la physicienne, ses erreurs parfois. On apprécie aussi bien le souci manifesté par Michel Toulmonde de rendre lisible, pour l'amateur de physique et de mathématiques fort d'une petite formation scientifique, la démonstration menée par Newton, en clarifiant les étapes du raisonnement, en le traduisant en des termes scientifiques plus familiers pour le lecteur contemporain (par exemple, en précisant le moment du raisonnement où le « principe d'inertie » est énoncé, qui n'est pas formulé tel quel en ces termes, p. 189), ou en le replaçant dans la perspective du contexte scientifique de la fin du 17^e ou du début du 18^e siècle.

La rédaction de l'introduction aux deux volumes semble avoir été guidée par cette même volonté de lisibilité. Composée principalement en deux temps (la présentation du texte de Newton d'une part, et la genèse de la traduction par Châtelet d'autre part), elle retrace de manière claire et synthétique les apports des *Principia* à la physique pour tout lecteur non spécialiste. Elle propose des éléments de cadrage et de chronologie indispensables à la compréhension des enjeux scientifiques et historiques posés par la traduction de Châtelet. Le texte de Newton est ainsi mis en perspective avec les travaux scientifiques qui l'ont précédé, de Ptolémée à Kepler et Descartes, et la traduction est située dans son contexte scientifique strict. En rappelant les débats que posaient les théories newtoniennes, ainsi que leur répercussion, dans le champ scientifique, et la place que Châtelet avait su s'y faire, Michel Toulmonde nous fait mesurer l'importance de son rôle dans la diffusion, bien plus que dans la vulgarisation, des idées de Newton en France. Son édition poursuit ainsi bien un objectif double : elle rend accessible et lisible une source primaire cruciale pour l'histoire des sciences et met également à la disposition des lecteurs et lectrices un ouvrage clef pour l'étude de la vie de Châtelet, ou plus précisément de son parcours en tant que savante et femme de lettres. Fidèle, en quelque sorte, à la volonté première qu'avait Châtelet de rendre Newton lisible pour un lectorat plus vaste qu'un cercle d'érudits, mais également

à une volonté de rendre visibles les scientifiques au féminin dans l'histoire, loin d'être ces femmes savantes...

On peut regretter, cependant, que l'introduction n'établisse que partiellement cette mise en contexte historique, parfois un peu maladroite : les chronologies de la vie de Newton et de sa diffusion en France nous sont livrées telles quelles, sans interrogation sur les raisons et les implications d'une telle mise en récit qui peut donner l'impression de s'en tenir à une lecture événementielle de l'histoire des sciences, négligeant les conditions sociales de ses pratiques. On aurait peut-être souhaité, par exemple, une remarque sur la pratique scientifique de la traduction, qui semble ici, dans le cas de celle des *Principia*, symptomatique de la mutation de la langue du savoir que connaît le 18^e siècle, du latin au français. L'éditeur remarque pourtant que Châtelet « n'a pas effectué une traduction mot à mot [mais] a développé des phrases entières en leur donnant du sens » (p. 47), ce qui invite à interroger l'évolution de l'écriture scientifique dont témoigne son travail. La traduction de la physicienne, notamment dans son commentaire des lois newtoniennes, révélerait en effet la mise en forme d'un « langage scientifique analytique » alors que Newton était encore tributaire d'une écriture nourrie « des figures géométriques euclidiennes » (Mireille Touzery, « Émilie du Châtelet, un passeur scientifique du 18^e siècle », *La revue pour l'histoire du CNRS*, 21, 2008, ressource en ligne, p. 5). On n'en attend que davantage l'édition des commentaires de Châtelet qui devrait compléter l'exposé de la rencontre entre deux esprits scientifiques majeurs des 17^e et 18^e siècles.

MELANIE SLAVIERO

François de PAULE LATAPIE, *Éphémérides romaines. 24 mars-24 octobre 1775*, éd. Gilles MONTÈGRE, Paris, Classiques Garnier, coll. "Correspondances et mémoires", 2017, 578 p., 8 ill.

Connu pour ses rapports étroits avec Montesquieu qui l'éduqua à La Brède, l'auteur de ces *Éphémérides romaines* est un esprit curieux et libre peu satisfait du préceptorat qu'il exerce dans une société éclairée parisienne qui l'abreuve, par ailleurs, de quelques sinécures administratives. L'appel du voyage le saisit au début des années 1770 – il a une petite trentaine : d'abord l'Angleterre où il se passionne pour l'art des jardins et sa liberté consubstantielle, puis, « aux frais du gouvernement », le « grand tour » italien de Nice à Malte par Gènes, la Corse et Naples, retour par la Sicile, Bologne et Turin ; Rome étant le séjour commun à ces deux épisodes. Des quatorze cahiers autographes conservés aujourd'hui encore dans les archives familiales, l'éditeur présente, publie et annoté la partie romaine du voyage qui concerne les cahiers 3 à 7 de la collection, soit sept mois de 1775, d'un périple qui dura de 1775 à 1777. Le choix de la Ville éternelle est expliqué par ce qui est, selon l'éditeur, le caractère de « cosmopolitisme savant » dont elle est marquée. La notion d'« éphémérides » renvoie alors à deux emblèmes de la culture érudite du temps : la singularité de celles de Grosley et surtout à celles que développe la physiocratie contemporaine. Pour Latapie, Rome est à la fois un centre artistique foisonnant et un lieu où la science européenne vit et progresse, ce qui contredit l'image négative qu'en donnent volontiers les esprits forts à la mode. D'ailleurs, la suppression en 1773 de l'Institut des jésuites par Clément XIV donne une « lumière » nouvelle au Siècle de Pierre... Latapie est parfaitement à l'aise dans un monde où l'Europe artistique et savante se donne rendez-vous. On ne manque aucun détail, même le plus anodin, des journées chargées du voyageur qui y mêle, dans un train jamais ralenti, le journal au quotidien d'un adepte du « grand tour » avec ses innombrables visites à toute personne ou monument que son insatiable curiosité lui désigne. Le style est simple, direct, informatif, sauf dans ses réflexions enthousiastes sur les innombrables pépites artistiques et culturelles qu'il y rencontre. Les index copieux des noms et des lieux fournis par l'éditeur témoignent d'une frénésie qui paraît ne pas avoir de limites. Cette publication contribue à enrichir la vaste bibliothèque des relations de

voyages en Italie trop longtemps restées enfouies manuscrites dans les bibliothèques et les collections privées.

FRANÇOIS MOUREAU

Paul Pierre LEMERCIER DE LA RIVIÈRE, *L'Ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*. «*Œuvre doctrinale (1767)*», Édition du 250^e anniversaire, éd. Bernard HERENCIA, Béatrice PEREZ, Genève, Slatkine Érudition, 2017, 538 p.

La parution en juin 1767 de *L'Ordre naturel et essentiel des sociétés politiques* de Lemercier de la Rivière marque un moment important du débat politique dans la France des Lumières des années 1760 : il déclenche un débat sur la théorie politique des physiocrates et en particulier sur le despotisme légal des économistes. François Quesnay avait déjà esquissé ce point de la théorie physiocratique, mais c'est Lemercier qui le développe longuement dans les chapitres de son ouvrage. Il estime que le « despotisme légal » d'un souverain absolu est seul capable de respecter l'existence des lois naturelles, car les intérêts personnels d'un monarque sont inséparables de ceux de la nation : en effet, le prince et les propriétaires se partagent le produit net de la terre qui fournit au premier l'impôt, aux seconds le revenu. Le tapage sur et autour de l'ouvrage fut considérable (à ce propos, il suffirait de rappeler l'enthousiasme de Diderot). Ce tapage portera Le Mercier à partir, peu de jours après la parution de son ouvrage, pour la Russie pour aider l'impératrice Catherine II à légiférer dans son empire (sur ce point, voir la mise au point que Bernard Herencia a publié dans *DHS* 2012). L'échec de ce voyage retombera aussi sur l'ouvrage du physiocrate, qui finit par être mis à l'écart (à ce propos, l'attitude de Diderot est tout à fait significative). La riche édition procurée par Bernard Herencia finit par offrir au lecteur une sorte d'histoire éditoriale de l'ouvrage. On trouve en effet dans cette édition : a) les introductions des versions espagnoles de 1820 et de 1823 ; b) les préfaces des éditeurs scientifiques Eugène Daire (1846) et Francesco Ferrara (1850), Edgar Depitre (1910) et Francine Markovits (2001). De plus, Bernard Herencia a ajouté à l'ouvrage de Lemercier le texte de Pierre Samuel Du Pont, *De l'Origine et des progrès d'une science nouvelle* (1768), texte qui se présente comme une sorte de postface de *L'Ordre naturel et essentiel*.

GIANLUIGI GOGGI

Gotthold Ephraim LESSING, *Adam Neuser* (1774), précédé de « Confession et migration : L'islam des Lumières », trad. et éd. Philippe BÜTTGEN, Paris, Demopolis, coll. «*Quaero*», 2017, 227 p.

On connaît bien le dernier grand texte de Lessing, *Nathan le Sage*, qui imagine dans une sorte de prolongement non tragique de *Zaïre* un juif convainquant Saladin des bienfaits de la tolérance religieuse et un templier s'éprenant de la fille adoptive de Nathan, avant d'apprendre qu'elle est en réalité sa propre sœur, et qui se révèle être lui-même en fait le neveu (enlevé au berceau par des croisés) de Saladin : cette intrigue digne d'un roman d'aventure vise à suggérer que les parentés, voire les hybridations des groupes humains dans les aléas de l'histoire accroît l'absurdité des luttes interconfessionnelles, puisqu'on est « homme avant d'être chrétien ou juif ». À cette absurdité, seul dans la pièce le patriarche demeure insensible, qui continue à clamer impavide jusqu'à la fin que « le juif doit être brûlé » pour avoir osé adopter une orpheline supposée chrétienne... Cette pièce, écrite au terme de polémiques qui occupèrent Lessing durant les années 1770, constitue le point de fuite d'un écrit méconnu et surtout peu étudié où le bibliothécaire de Wolfenbüttel qu'il est depuis 1770 retrace, sous le titre *Adam Neuser, einige authentische Nachrichten*, « l'histoire véridique » d'un pasteur calviniste, puis unitarien (ou antitrinitaire) émigré à Constantinople et converti à l'islam vers 1572. Cet écrit, troisième contribution des *Beiträge zur Geschichte und Literatur* (inédits tirés de la bibliothèque) dont il est l'éditeur, en précède immédiatement un autre beaucoup plus célèbre, *Von Duldung der Deisten* (*De*

la tolérance envers les déistes), qui constitue le premier des « fragments d'un anonyme », des inédits de l'orientaliste Hermann Samuel Reimarus, mort en 1768.

Philippe Büttgen reconstruit le destin très embrouillé de ce manuscrit que Lessing a retrouvé et commenté en le confrontant à une autre lettre de Neuser (s'ajoute aujourd'hui une autre copie retrouvée en 2014 à la bibliothèque de Gotha). Ces pièces ne sont pas des originaux (perdus), mais des copies ou des traductions postérieures à la mort de Neuser. Le commentaire qu'en fait Lessing présente des caractéristiques rédactionnelles (avec des silences et des développements dont la nécessité n'apparaît parfois guère) qui incitent Philippe Büttgen à conclure à une stratégie dans laquelle « silence et bavardage se combinent pour dévoiler le sens » (p. 19) : Lessing semble chercher avant tout à dénoncer les affaires d'un homme acculé à l'exil et à la conversion par la *rabies theologica*.

Quel est donc le sens de cet écrit, jamais étudié en France depuis les quelques pages que lui consacre G. Pons (*G. E. Lessing et le christianisme*, 1964) ? S'agit-il d'un « plaidoyer pour la tolérance, pour l'islam, pour l'hérésie antitrinitaire, pour l'hérésie en général, pour la religion naturelle » ? Par ses stratégies rédactionnelles, Lessing « encourage toutes les interprétations, sans les hiérarchiser » (p. 9). Philippe Büttgen relève d'apparentes incohérences dans le commentaire de Lessing qui parle une fois d'une « prédilection » de Neuser pour l'islam, ailleurs de la « comédie » de sa conversion (qui serait donc le stratagème d'un antitrinitaire persécuté), ce qui ferait alors de ce texte un plaidoyer en faveur de la religion naturelle (p. 28). Selon une démarche qui s'apparente à une enquête policière, Philippe Büttgen démêle avec une patiente précision l'entrelacs que constitue cette publication, en l'éclairant de quelques autres textes de Lessing, l'apologie de Cardan, *Von Duldung der Deisten* et *Nathan*. Cette pièce, qui montre l'égalité dignité et l'origine unique des trois religions révélées, semble exclure la possibilité même de la conversion, voire signifier un « interdit de la conversion » : en effet, c'est précisément parce que les personnages ne se convertissent pas que la religion naturelle y triomphe. Contre les interprétations qui, dès les années 1770, ont soupçonné Lessing de se rallier à une certaine orthodoxie (largement parce qu'il s'en prend aux « néologues », ces théologiens proches des défenseurs de la religion naturelle et épris d'une synthèse entre foi et raison), Büttgen montre qu'on peut prendre le problème autrement : si toutes les religions se valent, pourquoi en changer ? Chacun ne doit-il pas plutôt rester ce qu'il est, dans un respect de son identité (p. 37) ? Un détour par l'histoire culturelle apporte un éclairage décisif : depuis le 16^e siècle et jusqu'à la fin du Saint-Empire en 1806, un « serment de confession », exigé en particulier pour tout emploi public, doit se faire en jurant sur des « textes de confession de foi », la Confession d'Augsbourg de 1530 et la Formule de Concorde de 1580. Comme pour une conversion, ce serment doit être une profession de foi publique. Or, c'est précisément contre ce type de serments prêtés sur des formules établies que Lessing s'insurge : « Rien ne m'oblige à parler une autre langue que la mienne », écrit-il en 1778 (*Axiomata*). Parler, c'est penser, et penser n'est pas répéter une formule. L'interdit de la conversion équivaut ainsi à un « interdit de la profession de foi » (p. 38). Lessing chercherait donc, dans les écrits qu'il nomme « apologies » (*Rettung*), à « définir l'alternative à la confession » (p. 42). La confrontation avec les commentaires de Lessing à propos d'un écrit de Leibniz sur les sociniens et l'islam (1706) permet à Philippe Büttgen de conclure que l'auteur de *Nathan* « construit, dans les *Beiträge*, l'alliance Neuser-Leibniz, l'alliance du fuyard et du philosophe, de l'unitarien et du luthérien, de l'hérétique et de l'orthodoxe » (p. 45). On comprendrait sinon mal pourquoi Lessing, qui s'est certes intéressé à l'islam et au discours sur l'islam dès les années 1750 et qui rédige alors son apologie de Jérôme Cardan (un savant humaniste accusé d'avoir attenté à la religion chrétienne en comparant les religions), exhuma cette affaire Neuser qui ne joue strictement plus aucun rôle dans l'affrontement confessionnel de son temps (p. 28).

La belle introduction de Philippe Büttgen est dotée d'un impressionnant appareil de notes (80 pages de présentation d'un texte de moins de 60 pages, le reste étant constitué de

notes et d'annexes). On ne regrettera que le choix (certes compréhensible, en raison de la longueur de certaines notes) de placer *in fine* notes et références.

GÉRARD LAUDIN

Madame de MAINTENON, *Correspondance*, vol. 9, *Lettres à madame de Maintenon, 1706-1709*, éd. Hans BOTS, Eugénie BOTS-ESTOURGIE et Catherine HÉMON-FABRE, Paris, Honoré Champion, 2016, 886 p.

L'immense travail éditorial de l'équipe de spécialistes rassemblés autour de la *Correspondance* de Madame de Maintenon (7 volumes) publie désormais les volumes consacrés à la correspondance passive, celui-ci étant le deuxième. Si la période est assez lacunaire concernant certains épistoliers (les lettres des Dames de Saint-Cyr manquent par exemple), les 489 lettres très précisément présentées et annotées, enrichies d'une introduction très complète sur les sources (autographes, copiées ou imprimées), d'une chronologie des principaux événements de la période, d'une liste des correspondants et d'un index des noms de lieux et de personnes, donnent à voir un panorama passionnant.

Parmi les grands thèmes qui parcourent ces quatre années, la guerre de Succession d'Espagne, le « Grand Hiver » d'octobre 1708 à mars 1709, les difficiles négociations autour de la paix qui aggravent la mésentente entre Mme de Maintenon et la princesse des Ursins, *camarera mayor*, dont la place et le rôle à la cour d'Espagne se posent de manière aiguë, et les lourdes répercussions financières. S'y ajoutent les lettres traitant d'affaires religieuses, provenant dans ce tome du fonds privé de manuscrits de M. Michel de Saint-Paul et de la bibliothèque de Versailles. Une place à part doit être réservée aux lettres – parfois extrêmement longues – du directeur spirituel Paul Godet des Marais, évêque de Chartres qui meurt en septembre 1709. Parmi les correspondants illustres de la marquise, citons la reine d'Angleterre Marie-Béatrice-Éléonore d'Este mère de Jacques III, Fleury alors évêque de Fréjus, le maréchal de Villars, la princesse d'Harcourt et le duc de Bourgogne parmi beaucoup d'autres.

Se suivent ainsi sans transition des lettres liées à la guerre de Succession d'Espagne (les places prises et perdues, les batailles, les sièges, les mouvements d'armées, les difficultés financières, les demandes de grâce ou de décorations) et aux relations avec la France à travers celles de la princesse des Ursins, mais aussi dans celles de la reine Marie-Louise d'Espagne, les nouvelles concernant les grossesses, les accouchements, la toute petite enfance des princes enfants de Marie-Louise et de sa sœur Marie-Adélaïde duchesse de Bourgogne : choix des nourrices, premières dents, maladies infantiles, premières apparitions publiques du prince des Asturies, décès... Si certaines lettres religieuses traitent du jansénisme, la plupart font plutôt appel à Mme de Maintenon comme intermédiaire pour régler des différends, demander des subsides, demander conseil (l'abbesse de l'abbaye de Gomerfontaine, une ancienne Demoiselle de Saint-Cyr) ou la remercier de ses interventions.

Ce kaléidoscope, éclaté puisque l'ordre chronologique est strictement suivi, témoigne de la pluralité des différentes affaires qui occupent Mme de Maintenon et qui vont du politique au privé en passant par le mondain et l'intime, pour lesquelles elle est sollicitée par des correspondants extrêmement divers, à l'image de la place singulière qu'elle occupe.

MARIE-EMMANUELLE PLAGNOL-DIÉVAL

Jean-François MARMONTEL, *Les Incas ou la destruction de l'Empire du Pérou* (1777), éd. Pierino GALLO, Paris, Société des Textes Français Modernes, 2016, 632 p.

Dix ans après la publication du *Bélisaire*, Marmontel publie son ouvrage littéraire le plus ambitieux, *Les Incas ou la destruction de l'Empire du Pérou*. L'édition critique de Pierino Gallo, parfaitement présentée et annotée, vient rendre un considérable service aux dix-

huitiémistes. Il s'agit d'une grande fresque qu'il est difficile de ranger dans un genre défini. Marmontel s'est considérablement documenté et entend faire œuvre d'historien philosophe, dénonçant la colonisation espagnole et ses fondements dans une religion catholique intolérante. Mais il incarne l'histoire dans des personnages, ce qui tend à rapprocher l'ouvrage d'un modèle romanesque. Quant au style, il adopte un ton un peu hiératique se rapprochant de celui du *Télémaque* de Fénelon qui est manifestement ici l'un des grands modèles. Le « roman politique » tel que le conçoit Marmontel est la suite logique de l'épopée en prose fénelonienne. La réception de l'ouvrage semble avoir été un peu mitigée, mais le succès éditorial ne fait aucun doute : réédité de multiples fois au 18^e siècle et au début du 19^e, traduit dans toutes les langues européennes, adapté à l'opéra, décliné en gravures et en papiers peints, lu par tous les écrivains du début du 19^e (qu'on pense aux *Natchez* ou à *Atala*), *Les Incas* de Marmontel portent la parole des Lumières dans le décor exotique des Amériques.

COLAS DUFLO

Raimondo MONTECUCCOLI, *Mémoires ou Principes de l'art militaire*, éd. dir. de Ferenc TÓTH, Budapest, Centre de recherches en sciences humaines de l'Académie hongroise des sciences, 2017, 318 p.

Les ouvrages de Montecuccoli (1609-1680), général de corps d'armée et théoricien militaire, connus en Europe au 18^e siècle, ont été oubliés. Le nom reste connu en Europe Centrale en raison du rôle joué par Montecuccoli dans la reconquête d'une grande partie de la Hongrie de l'Empire ottoman, mais ses écrits sont rarement lus de nos jours. Le présent volume offre aux historiens des idées une nouvelle édition de ses *Mémoires* dans la traduction française de 1712. Deux textes présentent l'auteur et ses écrits dans la présente édition : une préface par Jean-Pierre Bois (p. 7-11) et une étude par Ferenc Tóth, intitulée « Montecuccoli, le premier théoricien de la guerre moderne » (p. 13-45).

En vérité, Montecuccoli n'eut aucune intention autobiographique en composant ses *Mémoires* : il s'agit d'un ensemble de textes sur l'art de la guerre, notamment son *Tratatto della guerra*, l'écrit intitulé *Sulle battaglie* et un ouvrage connu sous le titre d'*Aforismi dell'arte bellica*. La réflexion de Montecuccoli s'alimente de sa formation sur le terrain mais aussi de ses lectures, antiques et modernes. Il étudie les conditions et les stratégies (les préparatifs, la disposition et l'action), il cherche à définir comment planifier la guerre. Les opérations contre les Turcs de 1661 à 1664 jouent un rôle de première importance dans ses écrits et l'expérience acquise lors de la reconquête le conduira à l'examen théorique des stratégies. Ferenc Tóth évoque dans son étude le débat entre Montecuccoli et Miklós (Nicolas) Zrínyi (1620-1664). L'enjeu de leur discussion est d'une part la direction des troupes en Hongrie, d'autre part, la stratégie à choisir : Montecuccoli était un chef d'armée « méthodiste », Zrínyi préconisait plutôt l'efficacité des attaques-surprise. Il est intéressant de noter que le texte de Zrínyi consacré aux moyens de libérer le reste de la Hongrie, rédigé en 1661 – *Az török áfium ellen való orvosság [Le Remède contre le poison turc]* – parut en 1705 à Cluj (Cluj-Napoca, aujourd'hui en Roumanie). Cet aspect est toutefois moins connu de ceux qui ne sont pas spécialistes des campagnes contre les Turcs des années 1660.

Les ouvrages de théorie militaire de Montecuccoli circulèrent d'abord en manuscrit. Le texte italien fut publié pour la première fois en 1704 à Cologne mais c'est la traduction française qui assura la diffusion des idées de Montecuccoli en Europe. Le traducteur, Jacques Adam (1663-1735), lié aux milieux académiques de son époque, était également connu par ses traductions d'auteurs antiques. La traduction française réunit les écrits de Montecuccoli en trois livres : le premier traite de l'art militaire en général, le deuxième réunit les pensées appliquées à la guerre contre les Turcs, le troisième contient des résumés analytiques des événements de 1661 à 1664. Ferenc Tóth ajoute ses notes, concises mais utiles, à celles de Jacques Adam dans l'édition de 1712. Le volume comporte également une

bibliographie et un index de noms propres.

En effet, pourquoi lire les écrits de Montecuccoli de nos jours ? Cette édition est une source pour les spécialistes du domaine mais pour quelle raison nous autres dix-huitiémistes souhaiterions-nous feuilleter Montecuccoli ? Pierre Bayle, dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, fait mention de l'ouvrage de Montecuccoli qui venait de paraître en italien. L'article GUERRE de l'*Encyclopédie* (1757) écrit par Le Blond se réfère plusieurs fois à Montecuccoli. Le Blond reprend certaines de ses maximes et présente l'auteur comme un grand « connaisseur » de la guerre. Frédéric II de Prusse était lecteur de Montecuccoli et d'autres l'estimaient comme une véritable « autorité » en ce domaine.

Il s'agit certes de science de la guerre mais Montecuccoli s'y demande comment vaincre et non pas comment prolonger l'état de guerre. Quelle est l'utilité d'une telle science ? Alors que l'idéal des Lumières aurait été la Paix perpétuelle (Kant), fait d'échanges pacifiques au lieu du colonialisme agressif (Diderot), et qu'on démontre de manière convaincante que tout pouvoir n'est que pacte (Rousseau), la guerre hantait le 18^e siècle dans les conflits en Europe et aux colonies. Montecuccoli tente de rationaliser la guerre, en minimisant l'agression et la perte et en écartant toute cruauté gratuite lors des campagnes, ce qui pouvait rendre ses écrits intéressants et instructifs pour un siècle qui se voulait celui des « Lumières ».

ESZTER KOVÁCS

MONTESQUIEU, *A törvények szelleméről védelme. Gondolatok (Défense de l'Esprit des lois. Pensées)*, trad. et éd. Eszter Kovács, Paris, L'Harmattan, "Szegedi Tudományegyetem Filozófia Tanszék", 2016, 285p.

Bien que les ouvrages de Montesquieu fussent bien lus en Hongrie dès la fin du 18^e siècle, grâce aux premières traductions, il a fallu attendre jusqu'à aujourd'hui la publication de la célèbre *Défense de l'Esprit des lois* en langue hongroise. Les débats autour de la parution du chef-d'œuvre de Montesquieu étaient connus en Hongrie, puisque le comte Georges Bessenyei en rendit compte dans le chapitre consacré au grand philosophe de son ouvrage intitulé *A holmi (La chose, Vienne, 1779)*. Néanmoins, cet ouvrage fondamental n'a pas encore été traduit en hongrois et cette lacune vient d'être comblée par la jeune spécialiste de l'époque des Lumières, Eszter Kovács, qui a préparé une belle édition scientifique de sa propre traduction avec une introduction et des notes explicatives. L'intérêt de cette édition réside dans le fait qu'elle met cet ouvrage dans le contexte historique, politique et religieux de l'époque grâce à des commentaires clairs et utiles. Eszter Kovács résume l'histoire des débats autour du livre de Montesquieu et explique en même temps les enjeux philosophiques et théologiques de la controverse. Son introduction nous invite à découvrir à la fois les origines et la réception de cet ouvrage. Elle facilite la compréhension du texte avec ses nombreuses notes et présente également sa démarche de traduction à travers des exemples liés aux spécificités de la langue française. Elle précise la signification des termes, des citations ou des proverbes pour que le lecteur puisse apprécier toute la richesse des textes de Montesquieu. Hormis la traduction de la *Défense de l'Esprit des lois*, nous trouvons dans cet ouvrage également celle des *Pensées* du célèbre philosophe que la traductrice accompagne également d'une introduction pertinente et de notes utiles. Ce livre se termine par la traduction commentée des *Quelques réflexions sur les Lettres persanes*, autre texte important pour la compréhension du célèbre roman épistolaire de Montesquieu. Les nouvelles traductions hongroises de Montesquieu ont été publiées dans la série « *Rezonőr* » (*Raisonneur*) de la maison d'éditions L'Harmattan en liaison avec le département de philosophie de l'Université de Szeged, ce qui devrait permettre à cet ouvrage d'être utilisé dans les universités hongroises.

FERENC TÓTH

Maurice de SAXE, *Correspondance avec la comédienne Justine Favart d'après les originaux inédits, tirés des Archives d'Argenson*, avec une nouvelle édition du *Manuscrit trouvé à la Bastille*, 1789, éd. Bernard DELHAUME, préf. Pierre TESTUD, Paris, Honoré Champion, coll. "Bibliothèque des correspondances, mémoires et journaux", 2017, 176 p.

Maurice de Saxe, amant délaissé de la virevoltante Justine Favart, épouse de Charles-Simon Favart, le directeur de l'Opéra-Comique, fut-il par vengeance, l'instigateur des malheurs qui affligèrent la comédienne – relégation dans un couvent puis exil –, comme le laisse entendre le rapport du commissaire Meusnier qui arrêta la prévenue le 14 octobre 1749 ? L'éditeur des textes, dans une introduction qui a tout de l'enquête policière, disculpe le maréchal. Tout au plus aurait-il laissé suivre son cours aux poursuites pour dettes contre le mari. Et il serait ensuite intervenu pour les faire cesser. Dès février 1750, Justine Favart trouva asile à Chambord chez le maréchal. La correspondance entre les amants est accompagnée d'autres pièces : lettres de Maurice de Saxe à Charles-Simon Favart, de la comédienne Marie-Gabrielle de Navarre au marquis Marc-René de Voyer d'Argenson, 44 missives de femmes, entre 1723 et 1749, au maréchal (« mon grand Doudou ») ... Et en guise d'entrée en matière, un inédit littéraire du maréchal, *Le Songe du temple de Gnide*, une bergerie mythologique très inspirée, sinon démarquée, du *Temple de Gnide* de Montesquieu, qu'il aurait écrite dans les années 1746-1748, au temps de ses amours avec Justine Favart.

CLAUDE MICHAUD

STANISLAS-AUGUSTE, *Correspondance de Stanislas-Auguste avec Catherine II et ses plus proches collaborateurs (1764-1796)*, éd. dir. Zofia ZIELINSKA, trad. Krystyna ZALESKA, Kraków, Arcana, coll. "Arkana Historii", 2015, 724 p., 18 fac-similés, 39 ill., 8 cartes.

Le nom de l'éditeur correspond bien à l'objet de l'édition : en effet, elles éclairent bien des secrets de l'histoire politique du nord-est de l'Europe, ces plus de trois cents lettres et minutes échangées entre Stanislas-Auguste, élu roi de Pologne en 1764 grâce aux baïonnettes russes, et Catherine II, arrivée au trône d'impératrice de toutes les Russies par un coup d'État, mortel pour son époux Pierre III, en juillet 1762. Des ex-amants devenus responsables de leurs États, mais un homme soumis à la force incarnée par sa prétendue protectrice. Quelques dizaines de lettres des ministres russes – Nikita Panine ou Platon Zoubov – ont été intégrées à cette correspondance comme autant d'intermédiaires entre les deux souverains dont la relation, malgré la monotone symétrie de la titulature (Monsieur Mon Frère – Madame Ma Sœur), s'est peu à peu dramatiquement aggravée. La période choisie recouvre surtout les années tourmentées du règne stanislavien : début de réformes et bras de fer courtois avec la tsarine, l'anti-royale confédération de Bar et ses suites, le premier partage de la Pologne en 1772-1773, nouvelles tentatives de redresser l'État, la Grande Diète couronnée par la Constitution du 3 mai 1791, les dernières hostilités polono-russes, en 1792 et 1794, ponctuées des deux derniers partages, en 1793 et 1795, l'abdication et l'exil du roi à Grodno. Son transfert à Saint-Petersbourg, où il resta assigné à demeure jusqu'à sa mort inopinée le 12 février 1798, est hors chronologie, et en novembre 1796 il est plutôt question de Moscou. Une substantielle introduction de cent pages, avec des commentaires dont la rédactrice, spécialiste de l'histoire politique de la « Famille » (parti des Czartoryski-Poniatowski), fait précéder chaque échange important, rectifie – avec les *Mémoires* de Stanislas-Auguste, édités par Anna Grzeskowiak-Krwawicz et Dominique Triaire (Paris, l'Institut d'Études slaves, 2012) – bien des erreurs accumulées dans le public en dépit du travail acharné des historiens qui, depuis un siècle, cherchent à rendre justice au principal protagoniste et à éclairer les coulisses de la chute de la première République de Pologne. Les illustrations, qui montrent un roi de plus en plus lucide sur son sort et cherchant à le braver jusqu'au bout, et les cartes regroupées à la fin, ont un rôle très éloquent dans cette élucidation. Même les pages de garde composent un cadre épique au drame épistolaire : depuis la panoramique « Élection de Stanislas-Auguste » signée Bernardo Bellotto

dit Canaletto (1778) jusqu'à l'« Article séparé et secret de la Convention » signée en janvier 1797 par les trois puissances copartageantes, qui s'engagent de supprimer « à présent et pour toujours » « la dénomination et désignation cumulative du Royaume de Pologne ». Le Congrès de Vienne oubliera cette clause, mais Napoléon avait dû passer par là.

IZA ZATORSKA

VOLTAIRE, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, t. 9 : *Textes annexes*, éd. dir. Bruno BERNARD, John RENWICK, Nicholas CRONK, Janet GODDEN ; *Fragments sur l'histoire générale*, éd. John RENWICK, *Les Œuvres complètes de Voltaire*, t. 27, Oxford, Voltaire Foundation, 2016, xxii + 548 p.

La parution du neuvième et dernier tome de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* de Voltaire marque l'achèvement d'une grande entreprise éditoriale qui a été entamée en 2009 par la Voltaire Foundation d'Oxford (voir mes comptes rendus dans *DHS*, t. 44, 2012, p. 684-686, t. 46, 2014, p. 724-727, et t. 48, 2016, p. 653-655). Bien que les dix-huitiémistes attendent encore la publication du premier tome qui doit contenir l'introduction générale, non seulement le texte intégral de l'œuvre de Voltaire mais aussi les textes annexes sont maintenant disponibles avec toutes les variantes qui éclairent le travail de Voltaire historien-philosophe. Placé sous la direction de Bruno Bernard, John Renwick, Nicholas Cronk et Janet Godden, le tome 9 se compose de trois textes présents dans l'édition dite « encadrée » de 1775, annotés par John Renwick, et de plusieurs textes associés qui vont du *Nouveau Plan d'une histoire de l'esprit humain* de 1745, dont l'annotation a été confiée à Janet Godden, en passant par la querelle au sujet de l'*Abregé de l'histoire universelle* (1752-1754), un ensemble de dix-sept pièces également confiée à Janet Godden, et *Le Chapitre des arts*, annoté par Nicholas Cronk, jusqu'à la publication de quatre documents postérieurs à 1760, confiés respectivement à John Renwick et Janet Godden. De plus, John Renwick propose une édition critique des *Fragments sur l'histoire générale* où Voltaire, répondant aux controverses suscitées par son livre, réaffirme les principes de sa philosophie de l'histoire. Des travaux annexes, dus à Dominique Lussier et Christophe Paillard, des illustrations et des pièces liminaires très utiles (livres cités antérieurs à 1778, index) complètent l'ouvrage. Karen Chidwick a pris soin du secrétariat de l'édition. Les textes réunis dans ce dernier tome forment un ensemble hétéroclite. D'un côté, il s'agit de suppléments à l'édition de 1775, corrigée par l'auteur, et qui sert de base à l'édition des œuvres complètes : les *Remarques pour servir de Supplément à l'« Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, rédigées à l'automne 1763, et deux documents de l'année précédente, les *Éclaircissements historiques à l'occasion d'un libelle calomnieux*, qui répond à la critique du jésuite Claude-François Nonnotte, ainsi que les *Additions aux observations sur le libelle intitulé « Les Erreurs de M. de V... »*, par Étienne Noël-Damilaville, ami de Voltaire, au même sujet (les éditeurs ont raison de qualifier ce dernier texte de « solide et honnête », alors que la réponse de Voltaire, dénonçant les trente-quatre « sottise[s] » de son adversaire, paraît « inventive et malicieuse à souhait », p. 7). De l'autre, des plans, des projets, des lettres et des articles de journaux éclairent l'évolution de l'œuvre, sans cesse retravaillée, et sa réception. En particulier, le lecteur trouvera dans la présente édition, un premier plan de l'ouvrage datant de 1745 et qui présente la méthode de travail de l'auteur récemment promu historiographe du roi (mais qui voulait remplacer l'histoire des rois par « celle des hommes », comme Voltaire le dit dans une lettre de juin 1744, ici p. 153), des documents qui éclairent le débat autour de l'édition – non autorisée – de l'*Abregé* qui date de 1753, l'esquisse d'un chapitre sur les arts que Voltaire n'a jamais achevé et plusieurs textes où Voltaire répond à la critique qui lui a été réservée. Quant au chapitre sur les arts, il s'agit de la toute première édition critique du texte. Divisé en trois parties, consacrées respectivement aux beaux-arts avant la Renaissance, à la science et à la littérature aux 17^e siècle, ce texte – en réalité un brouillon conservé à Saint-Petersbourg – est effectivement « un témoin-

gnage rare et précieux de la méthode de travail de Voltaire » (p. 154). De plus, les éditeurs ont raison de souligner l'importance des *Remarques pour servir de Supplément...*, qui, loin d'être un écrit de circonstance, font effectivement partie intégrante d'une « mosaïque de réflexions théoriques » de Voltaire « historien révolutionnaire » sur les fondements d'une historiographie nouvelle (p. 9-10). Sans aucun doute, cette nouvelle édition de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* de Voltaire fera donc date. Comme pour les volumes précédents, il faut souligner la qualité et la précision extraordinaires du travail accompli par cette équipe de chercheurs. On attendra avec impatience l'introduction générale.

GUIDO BRAUN

REVUES

Maria Theresia ? Neue Perspektiven der Forschung. Maria Theresia ? New Research Perspectives. Marie Thérèse ? Nouvelles approches de recherche, dir. Thomas WALLNIG, Elisabeth LOBENWEIN, Franz-Stefan SEITSCHEK, *Jahrbuch der Österreichischen Gesellschaft zur Erforschung des 18. Jahrhunderts*, 32 (2017), Bochum, Verlag Dr. Dieter Winckler, 2017, 221 p.

Le tricentenaire de la naissance de l'impératrice Marie-Thérèse a donné lieu à une série d'ouvrages, à des expositions à Vienne, à ce numéro de revue des dix-huitiémistes autrichiens. Inusable Marie-Thérèse, tout comme Mozart, François-Joseph ou Sisi/Romy Schneider, autres figures identitaires d'une Autriche nostalgique ! La jeune femme agressée par le cynique roi de Prusse, la souveraine réformatrice pour le bien de ses peuples, l'épouse aimante (et trompée), la mère de 16 enfants, voilà qui continue d'alimenter le mythe iconique. Mario Keller analyse deux films, celui de 1951, *Maria Theresia. Eine Frau trägt die Krone*, avec Paula Wessely dans le rôle titre, un grand succès du film en costumes dans une Autriche traumatisée par la guerre, et celui de 1981, pour la télévision, *Wie der Mond über Feuer und Blut*, mettant en scène la jeune souveraine mal préparée à son rôle, mais sans peur et ne se laissant pas déstabiliser ni par sa mère, ni par son époux, ni par ses ministres. Marie-Thérèse et ses filles furent aussi utilisées dans un spot publicitaire de banque, le fameux Taler aidant. L'histoire du genre s'est emparée du personnage. Sandra Herrel, dans la lignée de Kantorowicz et en écho à Élisabeth Badinter (dont la traduction allemande du livre est ici recensée) oppose le corps de la femme régnante, femme et homme – Marie-Thérèse roi de Hongrie – à celui de l'épouse consort, objet d'une attention exclusive au corps naturel et à l'acte sexuel qui est un programme politique (le cas de la longue stérilité du couple Louis XVI-Marie-Antoinette). La botanique aussi participa de la construction du mythe. Marianne Klemun retrace l'histoire du « Palmier de Marie-Thérèse », arrivé à Schönbrunn en 1753 et qui, événement célébré, fleurit en 1765 en dehors de son milieu naturel ; c'est dans les années 1890, alors qu'il atteignait 27 mètres et touchait le plafond de la serre, qu'il fut nommé d'après la souveraine, symbole de vitalité en un temps de perte de territoire pour l'Empire. Friedrich Polleross s'intéresse au thème du char triomphal ; le cortège du jubilé pour le millénaire de saint Rombaut, le patron de Malines (1775), en comptait 10, le dernier exaltant Marie-Thérèse et sa descendance ; la scénographie était due au peintre anversois Willem Jacob Herreyns et les estampes à un des Klauber. Trois autres contributions sont de facture plus classique : Dennis Schmidt ébauche une prosopographie de l'épiscopat austro-bohême sous Marie-Thérèse et Joseph II, illustrée par des tableaux déclinant les nuances du bleu, pontifical, baroque et ultramontain, à celles du vert, épiscopalien et catholique réformateur ; les 38 prélats se disposent dans l'espace de deux axes, le vertical allant de Rome à Vienne et l'horizontal du baroque aux Lumières. Ines Peper évoque la communauté des frères moraves de Herrnhut (Haute-Lusace), accueillie par Nicolas-Louis Zinzendorf, un piétiste formé à Halle et à Wittenberg, et replace le mouvement dans la tradition de Comenius et au sein du *revival* protestant du 18^e siècle.

Wanda Anastácio publie la traduction allemande de la relation de la mort de l'impératrice, envoyée à sa mère par Leonor de Almeidas, l'épouse de l'ambassadeur de Portugal à Vienne. Ajoutons le projet de recherche de Klaus Van Gelden sur les conseillers de Marie-Thérèse pendant la guerre de Succession (1740-1748) à partir des 577 séances de la Conférence secrète (160 assistants, dont 34 pour 20 séances au moins) et les recensions critiques, dont celle de la magistrale biographie de l'Impératrice par Barbara Stollberg-Rilinger (1083 p.) pour compléter un numéro d'une remarquable unité et d'un excellent contenu scientifique.

CLAUDE MICHAUD

Via Wien. Musik, Literatur und Aufklärungskultur im europäischen Austausch. Via Wien. Music, Literature and enlightened Culture in European Exchange. Via Vienne. Musique, Literature et la Culture des Lumières en échange Européenne [sic], dir. Franz M. EYBL, *Jahrbuch der Österreichischen Gesellschaft zur Erforschung des 18. Jahrhunderts*, 31 (2016), Bochum, Verlag Dr. Dieter Winckler, 2017, 256 p.

La moitié du volume est consacrée au processus de la circulation culturelle dans le domaine musical et au rôle de Vienne et des pays de la monarchie autrichienne. Soulignons le rôle moteur du chancelier Kaunitz, qui avait été ambassadeur à Paris, pour les transferts depuis la France, des genres de l'opéra-comique et de l'oratorio ; il connaissait l'institution parisienne du *Concert spirituel* datant de 1725 (Julia Ackermann). Il appuya aussi Wieland qui aurait voulu faire de Vienne pour l'Allemagne ce que Londres et Paris étaient pour l'Angleterre et la France (Thomas C. Starnes). Avec la nomination en 1754 de Giacomo Durazzo comme « Directeur des Spectacles » commença une décennie féconde pour l'oratorio, les voix venant de toute l'Europe (Marko Motnik). L'abbaye de Kremsmünster promut une pratique de la musique instrumentale qui dépassa de beaucoup le simple usage liturgique. L'inventaire de 1787 témoigne de la muséification des collections. Georg Pasterwiz, professeur dans l'abbaye, dont on a plus de 300 compositions, grand maître du *Stifthaus* de Kremsmünster, eut comme élève Karl Maria Ehrenbert Freiherr von Moll, grand savant, et en relation avec les Mozart (Christiane Maria Hornbachner). Dans les abbayes, les copistes reproduisaient les partitions et le monde des collectionneurs dépassa les cercles princiers (Frédéric II, Frédéric-Auguste III de Saxe, l'archiduchesse Élisabeth, 30 opéras) pour englober les ministres comme Gottfried van Swieten, les juristes, les riches bourgeois (Martin Eybl). De Vienne, l'oratorio se propagea jusqu'en Moravie, sous l'impulsion des archevêques d'Olmouc ; en témoignent les collections du château épiscopal de Kroměříž (Jana Spáčilová). Les oratorios pour saint Jean Népomucène, martyr de la confession, commencent bien avant la canonisation de 1729, à Naples dès 1721 pour la béatification, à Milan, à Salzbourg ; ils eurent un rôle non négligeable pour établir une sorte d'hégémonie spirituelle dans l'ensemble de la monarchie (Robert L. Kendrick). Les échanges n'eurent pas lieu que dans le sens France-Autriche ; Antoine Huberty introduisit à Paris les nouveautés de Vienne, Wagenseil (aurait-il séjourné à Paris ?), Vanhal, Aspelmayr. À la fin du 18^e siècle, Haydn régit en maître dans la capitale française (Sarah Schulmeister).

La seconde séquence a moins d'homogénéité. Ivo Cerman fait le point sur les différentes thèses à propos de Wolff et souligne son rôle dans l'évolution du concept des droits de l'homme en repensant les notions d'état de nature, de droit naturel, de contrat social, de loi positive. Julia Czachs étudie cinq journaux de mode (France, Angleterre, Allemagne), promoteurs d'une mode prétendue "européenne", opposée aux costumes nationaux (Tracht) qui, néanmoins, ne sont pas pensables sans le contexte européen et sont aussi des produits de l'échange. Franz M. Eybl montre, à partir des échanges entre Rufolf Graser, bénédictin de Kremsmünster et le protestant Gottsched, auteur reconnu comme un modèle pour la prédication, que la différence de religion n'empêche pas la communication savante. Sabine Jesner s'intéresse au personnel politique que le gouvernement de Vienne plaça dans le Banat reconquis sur les Turcs : tout était à faire dans un domaine de la couronne dépendant du

Conseil de Guerre et de la Hofkammer. Notons que la note 14, qui se veut un point bibliographique, ignore la remarquable thèse de Benjamin Landais. Enfin Simon Pichler suit les modifications dans la hiérarchie des disciplines universitaires chez Kant, chez Schlegel, la promotion de la philologie, et surtout insiste sur cette innovation des universités allemandes, le séminaire (Halle, 1787), institution élitiste mais combien féconde. Le titre de la revue se décline en trois langues ; mais on notera l'absence de tout résumé en français, et plus encore l'incongru sous-titre en cette langue.

CLAUDE MICHAUD

HISTOIRE DES IDÉES ET HISTOIRE CULTURELLE

Ancient and Moderns in Europe. Comparative perspectives, dir. Paddy BULLARD and Alexis TADIÉ, Oxford, Voltaire Foundation, coll. "Oxford University Studies in the Enlightenment", 2016, 316 p.

L'ambition de cet ouvrage collectif est de souligner le caractère polymorphe, pluridisciplinaire et européen de la Querelle des Anciens et des Modernes qui se démultiplie en débats localisés concernant non seulement les lettres et la poésie mais aussi les arts et les sciences, formant un ensemble complexe aux multiples relations et prolongements. L'introduction présente une synthèse très utile des principaux travaux et interprétations concernant cette opposition construite d'abord par l'humanisme puis par l'influence de Bacon et de Descartes, qui devient Querelle avec les dernières décennies du 17^e siècle avec le débat français au sein de l'Académie et dans la bataille des livres en Angleterre. L'expression agonistique d'enjeux esthétiques traduit la volonté de redéfinir des positions dans le champ littéraire ; à l'opposition binaire entre Anciens et Modernes s'ajoute dès le 16^e siècle un troisième terme, les Sauvages.

En dépit des oppositions tranchées sur certaines scènes littéraires, s'est opérée une forme de médiation entre le savoir des Anciens et celui des Modernes : V. Feola se penche sur les publications de l'Université d'Oxford des 17^e et 18^e siècles concernant les mathématiques, l'astronomie et l'histoire naturelle conformes aux statuts définis par Sir Henry Savile qui préconisait l'étude de la science des Anciens avant d'aborder celle des Modernes, approche positive, pragmatique et équilibrée. A. Tadié s'intéresse à la diffusion de la querelle dans certains périodiques anglais qui contribuent par le débat à l'émergence d'une opinion publique et d'une instance critique. La querelle qui dure en Angleterre à peine trente ans fournit un langage et une rhétorique qui serviront à l'expression de préoccupations diverses. S. Van Damme souligne comment les débats au sein de l'Académie des Inscriptions sur la certitude en histoire et l'usage des sources diverses par les Antiquaires, éclairent les nouvelles approches concernant l'histoire de la ville de Paris au 18^e siècle. M. Précharman en étudiant la première réception de l'*Essai sur l'entendement* de Locke souligne qu'elle implique des conceptions divergentes de ce que serait une logique des Modernes : tandis que Locke veut se démarquer à la fois de la logique héritée d'Aristote et de celle déduite de la philosophie cartésienne, ses partisans considèrent qu'il accomplit ce qui avait été initié par Descartes et qu'il est le véritable créateur d'une logique des Modernes. Pour ses détracteurs, au contraire, sa conception des idées ne ferait que radicaliser la logique cartésienne. M. Walsh se penche sur les mutations de la documentation savante à l'époque des Lumières. Il souligne leur implication aussi bien dans l'exégèse, l'écriture de l'histoire et de la biographie que dans l'édition de textes, en étudiant les pratiques et les déclarations en matière de vérification et d'interprétation des sources chez Richard Simon, Bayle, Jean Le Clerc, Bentley, Oldys ; les pratiques de la philologie et de l'histoire narrative se mêlent pour donner lieu à un nouvel humanisme critique plus soucieux de repérer des forgeries et d'établir des faits que de mettre en récit. La lecture et la compréhension des Anciens engagent des débats sur la traduction et l'interprétation. Le dialogue entre Shaftesbury et Jean Le Clerc, pour K.

Collis, souligne la recherche d'une pratique critique à même de respecter la signification des textes grecs et latins et imprégnée des questions soulevées par la philosophie du langage de Locke. Sans participer à la version anglaise de la Querelle, Shaftesbury, convaincu de la supériorité de l'éthique des Anciens, s'exprime sur la question dans des textes non destinés à la publication et dans un espace de débat européen. T. Psychoyov relève que, dans les débats des théoriciens et musiciens français du siècle, presque personne ne défend la supériorité de la musique des Anciens, la Querelle opposant en réalité les Modernes entre eux, Français et Italiens, tandis que se développe, avec une approche érudite, une attitude critique à l'égard de la transmission du savoir musical des Anciens. E. Lavezzi montre que, dans la célèbre querelle du coloris opposants rubénistes et poussinistes, Perrault, champion des Modernes, se situe du côté des coloristes mais déforme les thèses de leur théoricien, de Piles, pour affirmer la supériorité de la peinture française de son temps sur celle des peintres italiens. Dans les écrits de John Evelyn analysés par P. Bullard concernant l'architecture, mais surtout l'horticulture, se manifeste le souci d'allier arts libéraux et mécaniques, expertise technique, science et culture, de penser la complexité du savoir-faire manuel et de la compétence artisanale. S. Kleiman-Lafon se penche sur le savoir médical et sur sa rhétorique ; l'opposition entre Anciens et Modernes y rejoint celle entre théorie et expérience, latin et langue vernaculaire, usage ou évitement des aphorismes, conviction acquise par l'autorité du discours du praticien ou par la discussion et l'appropriation du savoir par le patient, comme dans le dialogue sur l'hypocondrie de Bernard de Mandeville. Les étapes chronologiques de la relation entre Anciens et Modernes sont aussi interrogées. Selon A. Quondam, avant la Querelle, à différents moments de la culture italienne et en particulier chez Pétrarque, l'invention d'une relation synchronique entre Anciens et Modernes, perçus comme contemporains et interlocuteurs, apparaît comme une structure profonde de la modernité. Le débat se prolonge au cours du 18^e siècle comme le montre K. Kukkonen à propos de la conception chrétienne, et partant moderne, du roman, développée par Samuel Richardson. S'il emprunte à la poétique des Anciens les notions de justice immanente et de vraisemblance c'est pour souligner les effets de la Divine Providence ou représenter l'exemplarité morale. Et paradoxalement il propose d'édifier son lecteur en prônant l'imitation. Avec Rousseau, comme le souligne O. Mostefai, l'opposition évolue vers une critique de la modernité qui renouvelle la vision de la politique des Anciens, support d'une comparaison avec les institutions et les mœurs des monarchies modernes et d'une interprétation en vue de redéfinir citoyenneté, vertu et liberté. Si le rôle de l'Allemagne dans ces débats a été longtemps minimisé, R. Robertson le reconsidère pour la deuxième moitié du 18^e siècle : Winckelmann et Schlegel affirment la supériorité des Anciens, la prééminence des Grecs sur les Romains, mais quand le premier préconise l'imitation, le second envisage un avenir pour la littérature des Modernes à travers l'exemple du *Faust* de Goethe. Schiller, donnant aussi en exemple Goethe, transforme les termes du débat : les qualités de la littérature, mêlant naïveté et sophistication, ne dépendent pas d'une époque déterminée.

L'approche comparative du volume éclaire le rôle complexe mais stimulant et structurant que l'opposition entre Anciens et Modernes a joué dans les débats intellectuels et artistiques de l'Europe du temps. Elle contribue à une réévaluation de l'importance de cette querelle en apportant sa contribution à l'histoire des querelles esthétiques et intellectuelles et à leur compréhension.

CAROLE DORNIER

Arts et émotions, dir. Mathilde BERNARD, Alexandre GEFFEN et Carole TALON-HUGON, Armand Colin, 2015, 467 p.

Ce dictionnaire a mobilisé 65 collaborateurs pour 137 entrées entre A et W. Celles-ci, selon le sommaire, ont été choisies en fonction de la logique suivante : Approches (12) ; Auteurs (29) ; [Émotions ?] (17) ; Genres-Registres (11) ; Notions critiques (26). Voici, à

titre d'exemple, la liste des entrées sous la lettre A (p. 13-50) : Admiration, Adorno, Amitié, Amok, Amour, Analytique (Approche), Architecture, Aristote, Artaud, Artialisation des émotions, Aura. Accèdent à une entrée les arts suivants : Architecture (p. 34-38), Cinéma (70-72), Danse (93-97), Jardin et Paysage (219-223), Jeux vidéo (228-230), Littérature (249-252), Opéra (289-294), Peinture (297-302), Poésie (351-354), Sculpture (389-393), Théâtre (437-440). Pour les émotions : Admiration, Amitié, Amok, Amour, Bonheur, Colère, Dégout, Désintéressement, Désir, Éducation des affections, Émotions collectives, Empathie, Ennui, Enthousiasme, Espoir, Esthétiques (Émotions), Haine, Honte, Horreur, Insensibilité, Joie, Jubilation, Larmes, Mélancolie, Nostalgie, Peur, Pitié, Plaisir/Déplaisir, Spirituelles (Émotions), Surprise, Transe, Tristesse.

Il va de soi que tel dictionnaire interdisciplinaire est d'une utilité majeure.

JEAN GOLDZINK

Con la razón y la experiencia. Feijoo 250 años después, dir. Inmaculada URZAINQUI et Rodrigo OLAY VALDES, Oviedo, Ediciones de la Universidad de Oviedo, Ayuntamiento de Oviedo, Ediciones Trea, coll. "Piedras Angulares", 2016, 620 p.

Les neuf volumes de son *Teatro crítico universal* (1726-1739), suivi d'un *Suplemento* (1741), puis les cinq de ses *Cartas eruditas* (*Lettres érudites*, 1742-1760) ont été le plus grand succès de librairie du siècle en Espagne. Benito Jerónimo Feijoo (1676-1764) est présent dans les bibliothèques des nobles, des gens de lettres ou des artistes, et dans celles des communautés (il faudrait y ajouter les jésuites, en Amérique en particulier). Il est en vente en Grande-Bretagne, reçu comme le modèle d'une langue moderne, mieux adaptée que celle du *Quichotte* à l'apprentissage d'un idiome utile au commerce avec l'Amérique espagnole. Campomanes le réédite : il en fait ainsi un soutien idéologique des réformes qu'il prétend mener sous l'autorité de Charles III. Ce troisième Congrès international Feijoo (Oviedo, fin 2014) livre bien des apports. Il offre des précisions sur son environnement humain : sur plusieurs correspondants en Espagne et en Amérique, où l'on apprécie sa défense des capacités intellectuelles des « Espagnols américains ». On évoque la variété de ses curiosités : extraction de l'argent ou variation des cours d'eau, réflexions sur la langue... On souligne son rôle de promoteur, dans un assez large public instruit, de nouveaux modes de penser fondant le raisonnement sur l'observation du réel et sur l'expérience. Espérant (mais sans trop de succès) faire de leur Congrégation de Valladolid l'émule de celle de Saint-Maur, ses supérieurs lui confient cette mission : combattre les « erreurs communes » (en somme : changer les mentalités). On ne peut, hélas, tout évoquer. On retient une analyse de ses para-textes : il y marque d'abord son adhésion à la mission reçue, puis il y fait montre, devant ses adversaires, de ses appuis politiques au plus haut niveau. Apport notable que la mise en valeur d'un penseur encore mal connu, le P. Martín Sarmiento, avec une interrogation raccrocheuse sur son rôle auprès de Feijoo : simple éditeur ou co-auteur ? La réception de Feijoo au-delà de son siècle est un domaine encore ouvert. On ne voit plus dans ses réflexions esthétiques celles d'un pré-romantique ; il reste classique et s'éloigne du baroque par une prose claire et directe mais non sans images (il en renouvelle le répertoire). On a voulu en faire un précurseur de la démocratie, et même du socialisme. La recherche dix-huitiémiste allemande actuelle repère dans ses écrits l'apparition d'un effort de redéfinition de l'identité culturelle de l'Espagne qui a préoccupé les deux siècles suivants. Un certain scepticisme, sa curiosité pour les faits et les raisonnements scientifiques, un regard critique sur la société et sur certaines pratiques du clergé, le souci de rénover les méthodes d'enseignement, la défense des femmes, la caractérisation de l'humanité par le progrès de la culture (coïncidence suggérée avec Kant) le font présenter comme un exemple de la pluralité des Lumières et un représentant des catholiques éclairés. Ce recueil atteste l'intérêt persistant et renouvelé de l'œuvre de Feijoo et l'activité de la recherche sur le 18^e siècle espagnol.

MICHEL DUBUIS

Continuités et ruptures des sources du savoir sur l'Afrique aux 17^e et 18^e siècles, dir. David Diop, *Les Cahiers du GRREA 17/18*, Paris, Éditions et librairie ancienne Nicolas Malais, 2017, 162 p.

Ce volume est le premier d'une nouvelle publication périodique dont l'initiative est venue du Groupe de Recherches sur les Représentations Européennes de l'Afrique aux 17^e et 18^e siècles (GRREA 17/18) qui réunit des chercheurs spécialistes de plusieurs disciplines et venant d'Europe, des Amériques, d'Afrique, des Caraïbes et l'océan Indien. L'ouvrage est dirigé par David Diop, de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour. L'objet de ce premier numéro est de présenter une série d'études portant sur la façade orientale de l'Afrique, incluant Madagascar. Il s'agit de croiser les regards des observateurs et des voyageurs européens des 17^e et 18^e siècles, à travers les nombreux textes qu'ils ont publiés ou qui ont été largement utilisés par des auteurs qui, eux, n'ont jamais voyagé sur le continent africain mais dont les ouvrages ont eu une très grande diffusion. Les études réunies ici proposent des regards croisés sur ces « témoignages » qui ont souvent été à l'origine de nombre de préjugés ou d'images unanimement reçues sur les populations de cette partie de l'Afrique, longtemps moins visitée que l'Afrique occidentale. Huit articles sont réunis ici, outre l'importante introduction méthodologique de David Diop. Les auteurs présents dans ce volume viennent de l'océan Indien (Jean-Michel Racault et Angélique Gigan), de Pologne (Izabella Zatorska) de l'Université de Malte (Dominique Lanni) et de plusieurs universités et centres de recherche de France (Jean-Claude Halpern, Sylviane Albertan-Coppola, Hélène Cussac et Patrick Graille).

Les thèmes étudiés dans ce recueil abordent autant un auteur aussi connu et classique que Bernardin de Saint-Pierre (H. Cussac), que des voyageurs dont les récits ont beaucoup moins été diffusés que l'Atlas de Nicolas Gueudeville (D. Lanni) ou encore les descriptions des Hottentots à travers les textes des 17^e et 18^e siècles (I. Zatorska) ; l'océan Indien est vu à travers la postérité du texte de Flacourt au siècle suivant (J.-M. Racault) et les récits du voyageur – quasi inconnu – Jean Moquet au tout début du 17^e siècle (A. Gigan) ; musiques et danses, qui faisaient l'étonnement voire le scandale en raisons de l'obsécrité des positions des danseurs, ont été longuement décrites pour les lecteurs européens (P. Graille) ; enfin le regard des récits de voyages – de grande diffusion – occupent une place centrale dans ce recueil (S. Albertan-Coppola et J.-C. Halpern).

Par sa méthodologie, à la fois pluridisciplinaire et internationale, l'orientation scientifique de ce nouveau périodique consacré aux connaissances et aux regards des Européens des 17^e et 18^e siècles sur l'Afrique est pleine de promesses.

MARCEL DORIGNY

Dictionnaire des anti-Lumières et des antiphilosophes, dir. Didier MASSEAU, coord. Laurent LOTY, avec la collab. de Patrick BRASART et Jean-Noël PASCAL, Paris, Champion, coll. "Dictionnaires et Références", 2017, 1616 p. en 2 vol.

C'est un travail admirable qui nous est ici livré par Didier Masseau et les 59 rédacteurs : il ouvre sur un pan entier de la pensée et de l'écriture du 18^e siècle. Les grands noms des Lumières, Rousseau, Voltaire, ont toujours brillé ; certains comme Diderot ont connu des éclipses ; d'autres, Sade, Rétif, Potocki, Mercier... ont attendu le 20^e siècle pour réparaître. Le monde qui se découvre dans le *DAA* n'existait plus qu'à travers quelques noms, plus ou moins représentatifs : Fréron, Les Cacouacs, Maistre, Bonald... Il suffisait pourtant de parcourir une ou deux pages de Voltaire pour deviner que s'élevait, face à lui, une puissante machine, mais l'histoire l'avait renvoyée dans l'ombre et elle agissait à la manière d'un trou noir. Pourquoi a-t-il fallu plus de deux siècles pour que paraisse enfin un tel ouvrage ? Le *DAA* aurait pu s'intituler « encyclopédie », tant sa démarche rappelle celle de son illustre ancêtre : il répond à tout ce que peuvent demander lecteurs et chercheurs.

D. Masseau a réuni autour de lui les meilleurs spécialistes. L'ouvrage présente 287 articles qui portent sur des individus (Barruel, Fontanes, Linguet...), des groupes (Adversaires de Bayle, Adversaires de Condorcet, Adversaires de l'*Encyclopédie*, Fabulistes antiphilosophiques, Femmes auteurs antiphilosophes...), des ouvrages et des journaux (*Le Censeur hebdomadaire*, les *Mémoires de Trévoux*... ; le *Dictionnaire de théologie* de l'abbé Bergier, *Le Mal* de Salchli...), des thèmes (Apologétique catholique, Belles-Lettres et antiphilosophie, Illuminismes...), des institutions et des événements (Assemblées du clergé, L'Affaire Helvétius, Sorbonne...) et même sur les *Dictionnaires antiphilosophiques* ! Les articles, clairs, approfondis sont suivis d'« éléments bibliographiques » ; ceux qui sont un peu amples ont été divisés en sous-parties (dom Calmet, La Harpe...). Dans une belle introduction, D. Masseau à la fois trace le périmètre de l'entreprise et signale les difficultés rencontrées. Le *DAA* concerne la période 1715-1815 et se limite à la France – bien qu'Edmund Burke n'ait heureusement pas été oublié. Il privilégie une double approche : par « anti-Lumières » est désignée l'histoire des concepts, le mouvement des idées ; « antiphilosophie » renvoie aux individus, aux milieux, aux rivalités. La principale difficulté résidait bien sûr dans la définition du sujet qui est vaste et divers. La production tout au long du siècle est considérable (apologétique, poésie sacrée, fables, théâtre antiphilosophique, dialogues, romans) et les limites entre les deux camps, Lumières/anti-Lumières, ne sont rien moins que nettes, ce qui a incité les auteurs du *DAA* à se méfier de toute tendance manichéenne et souvent « à témoigner d'une situation complexe et mouvante ». Les mêmes individus pouvaient passer d'une position à l'autre (l'abbé Pluquet, Sabatier de Castres). Voltaire, lui-même, qui « estime que la provocation et la radicalité sont un mauvais choix stratégique », se tient à distance de toute forme d'athéisme. Rousseau est revendiqué (et attaqué) des deux côtés. L'opposition est donc loin d'être frontale : les anti-Lumières, à la fois, reconnaissent le rôle de la raison et le redoutent, opposant aux Lumières les métaphysiciens « rationalistes ». Le mouvement, animé d'abord par les luttes contre le pyrrhonisme et le spinozisme, exprime la montée progressive d'une inquiétude face à la remise en cause des fondements religieux de la société. La Révolution enfin bouleverse les positions et complique un peu plus le tableau comme le montrent la pensée politique d'André Chénier ou les prises de position de Raynal. Complété par une abondante bibliographie générale (plus de 800 entrées), le *DAA* est un instrument indispensable pour toute étude sur le 18^e siècle. Un léger regret : que le travail de l'éditeur ne soit pas à la hauteur de la qualité scientifique : un double colonnage aurait sans doute rendu la lecture plus confortable ; en outre, vu le prix de vente et pour un ouvrage qui sera appelé à être souvent utilisé, une couverture rigide aurait été préférable.

DOMINIQUE TRIAIRE

Fortunato Bartolomeo De Felice. Un intellettuale cosmopolita nell'Europa dei Lumi, dir.

Stefano FERRARI, Milano, Franco Angeli, 2016, 225 p.

Peu connue du public italien malgré les études pionnières de T. R. Castiglione, F. Venturi et G. Pejrone ou celles plus récentes de M. T. Marcialis et A. Loche, la figure de F. B. De Felice (1723-1789) a fait au contraire l'objet de recherches déterminantes en dehors de l'Italie et surtout en Suisse, son pays d'adoption de 1757 à sa mort, notamment celles de C. Donato, K. Hardesty Doig, A. Cernuschi et L. Burnand. Cet intellectuel cosmopolite a pâti d'une difficulté d'approche propre aux profils hybrides du panorama culturel de l'Europe du 18^e siècle, qu'on a préféré analyser par domaines distincts plutôt que de relier entre eux les aspects divers de leur parcours intellectuel. Le présent volume s'emploie à remédier à cet éclatement en mettant en relation étroite la période napolitaine (1750-1756) et la période helvétique de la carrière de De Felice. C'est en Italie en effet que dernier renforce ses compétences scientifiques et noue des relations durables avec des intellectuels progressistes tels que Genovesi ou encore Intieri, Rinuccini, Orlandi (A. M. Rao). Il instaure en

outre des rapports étroits avec le magistrat Fraggiani et surtout le prince de San Severo, grand maître d'une loge maçonnique à Naples et l'un des inspirateurs de l'*Encyclopédie* d'Yverdon (C. Donato).

Un changement radical s'opère à son arrivée en Suisse, immédiatement suivie de sa conversion à la religion réformée, qui le conduit à repenser sa vie privée mais aussi professionnelle (E. Tortarolo). Ce frère franciscain, professeur de géographie à l'Université de Naples, devient journaliste et traducteur, puis éducateur et surtout éditeur. Il publie entre autres Burlamaqui, marquant ainsi un intérêt pour le droit qui ne se démentira pas (G. Silvestrini et L. Delia). Mais son entreprise éditoriale la plus importante est l'*Encyclopédie* d'Yverdon, version protestante de celle de Paris, publiée en 58 volumes entre 1770 et 1780. De Felice signe personnellement 741 articles de droit, sciences et philosophie, réalisés à partir de sources hétérogènes et actualisées (A. Cernuschi). Il rencontre l'opposition de l'éditeur parisien Panckoucke qui, projetant dès les années 1760 la future *Encyclopédie méthodique*, remaniement thématique et mise à jour de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, s'attache à discréditer l'édition d'Yverdon. La violente guerre de plume qui oppose durant six ans les deux éditeurs en impliquant nombre de grands esprits de la République des lettres, s'achèvera en 1775 par un traité de paix (L. Burnand).

Durant la période suisse, De Felice conserve un rapport constant avec l'Italie, qui se traduit notamment par sa correspondance avec l'évêque de Rome – Onorato Caetani – dans laquelle il confie ses doutes et révèle ses projets politiques (S. Ferrari). Il imagine une réforme en sept points de l'Église, comportant le combat contre la corruption, l'abolition de l'Inquisition et la suppression du célibat des prêtres. Il envisage aussi de faire connaître l'*Encyclopédie* d'Yverdon au public italien. C'est ainsi qu'il en confie les manuscrits à l'éditeur napolitain Donato Campo, qui publie en 1788 un Prospectus annonçant une version italienne de l'*Encyclopédie* d'Yverdon (intégralement retranscrit dans l'article de G. Cantarutti). Mais celle-ci ne verra pas le jour à cause de la mort du concepteur, suivie de peu par celle de De Felice.

Saluons ce volume comme le premier publié en Italie qui soit entièrement consacré à cette figure controversée et polyvalente du 18^e siècle européen et appuyé sur des outils méthodologiques mis à jour (en particulier dans le domaine de la correspondance), ainsi que sur des documents inédits.

SYLVIANE ALBERTAN-COPPOLA

Gagnons sans savoir comment. Représentations du Système de Law du 18^e à nos jours, dir. Florence MAGNOT-OGILVY, PU de Rennes, coll. "Interférences", 2017, 383 p.

Située à la charnière de deux siècles, la crise due au Système de Law cristallise les doutes nés de la croissance économique en provoquant une mutation des modalités de la croyance. De l'importance de ce bouleversement idéologique témoigne la rémanence de cet événement que fut en 1720 la banqueroute de Law dans notre imaginaire national. Force est pourtant de constater que, si les bulles spéculatives engendrées par le Système ont largement intéressé les chercheurs anglo-saxons et néerlandais (historiens et économistes), la bibliographie en français, à caractère littéraire et culturel, est nettement plus réduite. C'est précisément l'ambition de ce volume, issu du colloque qui s'est tenu en 2013 à Montpellier que d'analyser le Système non plus seulement comme une machine à produire du crédit mais aussi des textes, des images, des idées, et d'en étudier la circulation jusqu'à nos jours.

Une première partie, très originale, est consacrée aux images de Law avant la chute, non pas la déferlante de gravures satiriques entraînée par l'échec du financier mais les images valorisantes qu'il tâcha d'imposer au public : décor de la banque de Law (V. Toutain-Quittelier), profil culturel de Law collectionneur (L. Borean), portraits de Law commandés par lui-même (V. Toutain-Quittelier). Se dessine ainsi l'image d'un homme moderne, désireux de forger une nouvelle image de la banque et de contrôler sa propre

image. F. Magnot-Ogilvy se penche, elle, sur les images textuelles constituées en réseaux métaphoriques tournant autour de l'alchimie, de la maladie et de la construction, qui révèlent de curieux détournements de sens.

Après la guerre des images, la guerre des mots. La deuxième partie, qui examine les réactions au Système dans la France contemporaine, met en évidence l'ouverture d'un débat sur le sujet et l'émergence d'une opinion publique, à travers les journaux de l'année 1720 qui recomposent l'histoire du Système à la manière d'un drame ou d'une tragédie (J. Sgard), mais aussi dans les chansons et pamphlets, aussi virulents que stéréotypés, qui substituent à la fable économique répandue par Law une autre fiction, morale, centrée sur l'argent sale et usurpé (H. Duranton). Une enquête sur la métaphore alchimique qui court dans l'autre versant de ce corpus, celui qui est favorable au Système, amène A. Orain et L. Thézé à souligner le lien entre alchimie et crédit et, partant, entre alchimie et idées économiques. Une incursion de C. Lamy dans les *Lettres* de l'abbé Terrasson permet de mesurer l'évolution du public, qui passe du rôle passif de bénéficiaire de l'information gouvernementale à celui d'acteur dans l'espace public.

Élargissant l'étude à l'Europe et aux horizons lointains, la troisième partie montre comment le théâtre populaire néerlandais, mettant en scène la punition des avides spéculateurs, sert d'exutoire aux peurs collectives (J. Goggin) et comment les gazettes européennes projettent les fantasmes de l'opinion sur la Louisiane, associée à de prodigieuses mines d'argent (S. Condorelli). Tout aussi piquante est l'histoire de la déportation du rôtisseur Quoniam au Mississippi, source d'une rumeur révélatrice du désarroi des contemporains face à un système qui leur échappe (J. Tsien). L'article d'E. Rosenhaft sur la production en langue allemande contribue à réévaluer la part que prennent les habitants des régions germanophones, qui ne sont pas liés aux événements, à ces derniers.

La quatrième et dernière partie est axée sur les réinterprétations du Système. Intitulée « Entre bruit et silence. Les dilemmes de la parole rétrospective », elle étend cette fois dans le temps et non plus dans l'espace l'impact du Système de Law. C. Labio remet en cause le cliché catastrophiste sur la finance diffusé par certains historiens. D. Ancelet-Netter s'interroge sur les désignations de la banque publique. M. Hersant nous fait pénétrer dans les *Mémoires* du duc de Saint-Simon, témoin direct des événements et proche de Law, qui traitait la crise de 1720 comme un conte noir. G. Jacoud aborde les rapports des adeptes de l'autre Saint-Simon – le Comte – avec le Système. E. Murphy met en lumière l'apport de Law économiste à notre 21^e siècle : premier économiste monétariste, il a introduit des notions comme la demande de monnaie et son interaction avec l'offre, le circuit des revenus et la loi du prix unique. J.-M. Rey, auquel on doit un ouvrage de référence sur l'imaginaire du crédit, s'appuie sur les philosophes de la seconde moitié du 18^e siècle (Burke, Hume) et du 19^e siècle (Cournot) pour poser la question des relations entre la foi et la croyance, en concluant qu'à partir de Law se constitue, par une lente maturation, tout un domaine d'idées qui va de la foi à la croyance.

Un volume particulièrement riche, donc, parfois drôle, parfois ardu, mais toujours passionnant, qui atteste la vitalité des recherches actuelles qui, transgressant les clivages géographiques, chronologiques et disciplinaires, savent croiser les perspectives pour mieux rendre compte de la portée d'un événement et, au-delà, mieux comprendre les sociétés.

SYLVIANE ALBERTAN-COPPOLA

La Mettrie. Philosophie, science et art d'écrire, dir. Adrien PASCHOUD et François PÉPIN, Paris, Éditions Matériologiques, coll. "Histoire du matérialisme", 2017, 309 p.

L'ouvrage collectif proposé par François Pépin et Adrien Paschoud est un livre qui vient compléter une bibliographie francophone récente peu abondante sur La Mettrie. On pourra toujours dire qu'il manque telle ou telle dimension de l'examen et de l'interprétation, ou telle partie du corpus, mais l'ouvrage se distingue par la perspective générale qu'il

permet de dégager sur La Mettrie, bien sûr, mais aussi sur la catégorie même de matérialisme. Cette dernière n'est ni importée *a priori*, avant toute lecture et interprétation du corpus lamettrien, par exemple à partir d'autres œuvres réputées incontestablement matérialistes, contemporaines ou précédentes, ou bien à partir de catégories plus ou moins consciemment héritées et porteuses de toute l'histoire de leur construction. Elle n'est pas non plus construite à partir de ce qu'on trouverait à ce propos, directement ou indirectement, sous la plume de La Mettrie lui-même, ce qui, sachant la charge polémique ambivalente du terme lui-même et l'usage déroutant que La Mettrie peut en faire, nous livrerait à ses manipulations textuelles – le livre démontre assurément qu'il fut un maître en matière de mystification. Bien plutôt, le matérialisme se trouve ici élaboré dans l'ouvrage collectif en même temps que les auteurs des contributions cherchent à situer La Mettrie au sein des options philosophiques et scientifiques et des modes d'écriture et de publication contemporains, par un maillage constant des positions, des postures et des pratiques scripturaires les unes par rapport aux autres.

On ne pourra pas rendre compte ici de toutes les contributions, au nombre de 14, qui constituent les chapitres d'un ouvrage relativement équilibré. Je relève, comme une ligne de force de l'ouvrage, que toutes s'efforcent de prendre en compte le fait que le corpus lamettrien est hétéroclite, ressemble parfois à un palimpseste et parfois à un *patchwork* (on préférera peut-être l'expression répétée de longue date par Francine Markovits d'une composition « par pièces et par morceaux », p. 238), en raison entre autres de sa dimension intrinsèquement dialogique. Par conséquent, ce corpus prend sens dans un contexte qui est à la fois intellectuel et textuel, voire existentiel si on le réfère à la trajectoire sociale, professionnelle et géographique de La Mettrie, ce que font aussi ces contributions. Elles montrent que les collages de textes et les stratégies éditoriales complexes élaborées par La Mettrie, loin de relever de la volonté forcenée de se faire un nom en plagiant les autres ou de l'enflure d'un *ego* d'auteur (« impudent » et « bouffon », deux qualificatifs souvent entendus à propos de La Mettrie, désignent bien cette exposition au public comme une tare individuelle sans réel apport intellectuel), ou d'être une réponse mécanique en régime de contrainte censurelle, viennent structurer et complexifier ce qu'on peut appeler le matérialisme du 18^e siècle, et celui de La Mettrie en particulier. La philosophie, qui retrouve ici sa nature (au moins au 18^e siècle) de pratique intellectuelle, ne pourra donc pas aisément être dotée de l'adjectif *matérialiste* en un sens doctrinal.

Reste que les contributions élaborent continument le sens de l'adjectif matérialiste. L'examen approfondi de l'entrelacs Boerhaave-Haller-La Mettrie (T. Verbeek), de la présence de la chimie (F. Pépin) et du projet de physiologie (F. Duchesneau) dans l'œuvre de La Mettrie, l'examen enfin de sa pratique médicale (C. Lambert, G. Barroux) font d'abord apparaître le réseau des œuvres scientifiques de La Mettrie comme un « laboratoire intellectuel » (Verbeek, p. 45). Les réalisations philosophiques de ce laboratoire sont parfois « balbutiantes » ou analogiques (Duchesneau, p. 105), et portées par un « parti-pris » (Verbeek, p. 54) en faveur de la mortalité de l'âme qu'on peut rattacher pour partie au moins à la tradition des manuscrits clandestins (comme le démontrait ailleurs A. Thomson, dont on regrettera ici l'absence), plus que par une philosophie positivement matérialiste.

Mais l'art de la production littéraire et conceptuelle et l'art de la composition de La Mettrie (pour prendre une métaphore musicale qui a du sens pour un auteur parlant de la voix des machines que sont les instruments de musique) s'appuient aussi sur des philosophèmes puissants, tels ceux qu'il emprunte sans vergogne à l'analyse malebranchienne de l'imagination, à l'image de ce que font d'ailleurs souvent ses contemporains. Il en va ainsi des philosophèmes malebranchiens à l'œuvre dans les questions des rapports entre le corps et l'esprit, de la typologie des caractères humains et du statut de la connaissance sensible – rien de moins (Bardout) ! Il en va ainsi également de la dimension opérante des concepts de « force » et de « force innée », concepts tirés directement de la dynamique leibnizienne et

qui œuvrent d'une façon centrale pour donner une description matérialiste de l'expérience de l'indissociabilité du mouvement et de la sensibilité (Fauvergue).

L'articulation des œuvres philosophiques et des écrits savants, l'évaluation des variations chronologiques et contextuelles dans les différentes versions des mêmes œuvres (en apparence) ou thèses, le repérage des écarts, interrogent aussi la complexité du matérialisme de La Mettrie. Par là en effet, on voit précisément se déployer un questionnement intense de l'idée d'un sujet, particulièrement d'un sujet-auteur. La conception de l'unité matérielle de l'homme s'articule ici dans un rapport problématique constant avec la question de sa nature et de l'usage que l'humain fait de lui-même, de son propre *dire* via la littérature, le dialogue, les beaux-arts (Markovits), et de son propre corps, comme avec la médecine et la politique (Kaitaro, Henry). Le corpus touffu de traductions, commentaires, semi-plagiats, reprises paraît alors comme une dimension constituante, en fait, de la question matérialiste, ce qui justifie la troisième partie du titre de l'ouvrage : « l'art d'écrire » de La Mettrie, et met assez nettement au premier plan la question d'un sujet instable, évanescent (Markovits, Jacot-Grapa).

En somme, d'un point de vue méthodologique autant que philosophique, les traditions ou les étiquettes sont ici délaissées comme entités distinctes, pour se voir prises plutôt dans un processus historique et dialectique d'entre-définition : libertinage érudit, athéisme, matérialisme, spiritualisme, mais aussi matérialisme et anthropologie. On voit ainsi disparaître les massifs « matérialisme français » et « anthropologie allemande » (Buchenau), au profit d'une « imbrication » (p. 216) entre les deux, qui ne se distinguent que dans un deuxième temps, postérieur à la confrontation première de divers possibles. « L'une ne serait pas ce qu'elle est sans l'autre » : la formule modeste de S. Buchenau (p. 229) peut être étendue à l'ouvrage et aux oppositions travaillées par La Mettrie lui-même. Elle dit combien la complexité du corpus lamettrien (philosophie, médecine, traductions, dialogues, réfutations, jeux de dissimulation, de fictionnalisation, déception des attentes des lecteurs...) est essentiellement conceptuelle, structurant ou déstructurant l'histoire des traditions elle-même, en même temps que leurs concepts fondamentaux (sujet, force, machine, nature...).

Au terme de la lecture, on ne peut que se demander ce qui, finalement, justifie que tous les contributeurs ou presque reprennent à leur compte les adjectifs « subversif » ou « radical » pour qualifier le travail de La Mettrie. En effet, sur des questions philosophiques, scientifiques (Verbeek, Pépin), et médicales (Lambert), l'ouvrage démontre que La Mettrie reste « au milieu du gué » (Lambert, p. 159). Le volume montre également un auteur plutôt prévenu en faveur de l'unité matérielle de l'homme (pour utiliser un terme d'époque) voire, négativement, prévenu en défaveur du dualisme cartésien, que positivement ou démonstrativement moniste. Par ailleurs, d'un point de vue politique et social, revient régulièrement une interprétation des positions de La Mettrie en termes d'élitisme ou de libertinisme, donc politiquement plutôt conservatrices (Kaitaro, Verbeek). Et enfin, on est souvent frappé par la proximité avec les pratiques scripturaires, les problèmes et les fonctionnements conceptuels des autres philosophes (Fauvergue, Kaitaro, ou Bardout), ce qui réduit donc la singularité de La Mettrie dans le siècle. Quelle radicalité alors, ou quelle subversion lui reste-t-il ? Il faut la rétablir en creux : elle consiste d'abord en une audace éditoriale, dont la dimension philosophique est l'ébranlement de la philosophie du moi-auteur et d'une pensée qu'on pourrait assigner à un sujet isolé. Elle qualifie également une œuvre qui est un feu d'artifice littéraire tiré par un auteur (tout de même!) qui joue à apparaître radical – ce qui est jouer avec le feu –, qui use explicitement des concepts qui hérissent (matérialiste, machine...), tout en brouillant les pistes sur leur sens et sur ses propres positions, un auteur qui déçoit en permanence la volonté des lecteurs (et des critiques) de lui assigner une place bien nette dans une histoire bien claire des camps. Enfin, et peut-être est-ce là une dimension qui manque à l'ouvrage en dernière analyse, excepté une note de bas de page de F. Markovits, cette œuvre est marquée par une forme de gaieté ou d'impertinence à l'endroit,

précisément, des grands hommes et de leurs doctrines, et l'on sait à quel point la joie ou la gaieté ont été des concepts fondamentaux de pensées aussi puissamment dérangeantes que celles de Spinoza et Nietzsche. La Mettrie produit une telle œuvre dans une solitude certaine, que ni sa place chronologique relativement précoce dans le siècle ni sa philosophie elle-même n'expliquent totalement, philosophe toujours « hors-la-loi » comme le qualifiait P.-L. Assoun, provocateur et protégé de Frédéric (dont il n'est cependant pas le bouffon), voyou de la philosophie dont la radicalité ou la subversivité est, inextricablement, subie et voulue.

SOPHIE AUDIDIÈRE

Les Lumières radicales et le politique. Études critiques sur les travaux de Jonathan Israel, dir. Marta GARCIA-ALONSO, Honoré Champion, coll. "Les dix-huitièmes siècles", Paris 2017, 445 p.

Le syntagme « Lumières radicales » s'est répandu sur la recherche consacrée aux Lumières depuis près d'une vingtaine d'années de façon extensive mais sans convaincre totalement. Défini par Jonathan Israel comme étant à la fois critique des Églises, des « superstitions », et aspiration à la démocratie, il serait parti du « cercle spinoziste » et se serait diffusé peu à peu dans toute l'Europe.

Selon Jonathan Israel, cette expansion ne serait pas fortuite mais répondrait à une visée volontaire et souvent clandestine avant de se « déclarer » dans la deuxième moitié du 18^e siècle et de s'incarner dans les écrits de d'Holbach, Helvétius, Diderot, avant d'être aussi à l'origine de la Révolution française. Cette posture de critique anticléricale et simultanément de quête d'une forme républicaine de gouvernement distinguerait fondamentalement deux types de politique, celle des Lumières modérées et celle des Lumières radicales. Est-ce que cette construction historiographique dont le profit heuristique est peu discutable répond à la réalité historique ? Les opinions divergent largement sur le sujet comme ce recueil de contributions en témoigne.

D'autres questions se posent : les Lumières sont-elles politiques d'abord ou philosophiques et culturelles et la distinction entre modération et radicalité n'est-elle pas surtout signifiante à partir d'événements telle que la guerre d'indépendance des États-Unis, et plus encore à partir de la Révolution française ? C'est-à-dire dès lors que cette distinction débouche sur une inscription dans le réel, sur une pratique politique et qu'on dépasse la seule radicalité théorique ou rhétorique. La diversité des réponses apportées dans ce recueil montre bien la complexité des questions débattues.

Beaucoup de contributions cherchent à élargir le périmètre de la radicalité, voire à définir un radicalisme spinozien excédant le spinozisme littéraire des textes du philosophe (Julie Henry). Mais le plus souvent, on augmente ou on réduit le nombre des philosophes relevant du spinozisme et donc des Lumières radicales. Ainsi Antony Mc Kenna soulève la question de la portée du spinozisme de Bayle dont il souligne l'adhésion résolue au modèle monarchique. Elena Muceni s'étonne en revanche de l'absence de Mandeville sur la liste des auteurs radicaux. Fabrizio Lomonaco souhaiterait aussi y ajouter Vico. Selon lui, le remodelage de la vie civile de manière anthropologique constituerait l'héritage de l'auteur de la *Scienza nuova* et ne serait par conséquent pas éloigné de la visée politique spinoziste. Le débat autour de Rousseau n'est pas tranché. Pour Benoit Caudoux, le sens de l'écriture rousseauiste réside dans son extériorité aux sociabilités convenues et dans sa tentative « de réconciliation de la vie et de l'œuvre ». En somme la radicalité analogique de Rousseau serait dans la singularité de l'auteur « qui arrache l'écriture et les livres à leurs déterminations sociales ». Mais Rousseau est-il un auteur radical au sens du spinozisme défini par Israel ? Peter Balazs repère dans l'interprétation de Jonathan Israel deux moments. Un moment radical et un moment carrément « réactionnaire » après l'*Émile* et le *Contrat social*. Il se demande, empruntant cette réflexion à Antoine Lilti, s'il ne faudrait pas pour sortir

de l'impasse distinguer deux manifestations du radicalisme, une philosophico-intellectuelle et une politico-sociale. Pour finir, P. Balazs ne croit pas que « l'égalitarisme indiscutable et l'attachement inébranlable de Rousseau à la forme démocratique d'exercice du pouvoir » s'enracine « dans le monisme spinoziste ». Voltaire de son côté est exclu de l'option radicale même si Olivier Ferret estime que J. Israel s'est trop concentré sur certains types de textes et d'écritures. Voltaire était donc peut-être plus radical que ne le prétend une certaine tradition. Le phénomène inverse serait à constater chez Raynal. Pour José Villaverde Rico, il relèverait des Lumières plus modérées que sa réputation. Pour Paolo Quintili d'ailleurs, ce que J. Israel considère comme relevant des Lumières modérées, les philosophies de Locke et Montesquieu, pèsent lourd dans le cadre de la pensée politique d'un Diderot.

Une autre contestation est formulée par John Christian Laursen et Whitney Mannies. Selon eux, les Lumières radicales ne sont pas nécessairement issues du spinozisme. La cohésion du spinozisme n'est pas telle que les mêmes conséquences politiques en découlent inéluctablement. Diderot spinoziste reconnu ne partage pas la même idée de la nature et les mêmes conceptions politiques que d'Holbach et Helvétius qui sont pour Israel des spinozistes de référence. Heinrich Friedrich Diez spinoziste berlinois de la fin du 18^e siècle a été proche de l'islam avant de se convertir à un christianisme conservateur. On retrouve chez Javier Peña la même mise en cause de la cohérence de la doctrine spinoziste. Il conteste que les partisans des Lumières radicales soient à l'origine de la démocratie moderne. Ce point de vue n'est pas partagé par Charles Develennes pour qui d'Holbach est bien l'un des penseurs radicaux du siècle des Lumières. Avec Montesquieu, Lorenzo Bianchi revient sur le problème de l'opposition modérantisme / radicalisme. Il convient facilement que Montesquieu soit à classer dans la catégorie des Lumières modérées mais attire l'attention sur l'aplatissement des perspectives que provoque l'utilisation trop schématique de ces catégories. Ainsi le mouvement de critique religieuse auquel Montesquieu adhère qui est si caractéristique des Lumières radicales est occulté par un emploi trop global de la catégorie du modérantisme.

En revanche, l'opposition Israel et Carl Schmitt, à laquelle Marta Garcia-Alonso consacre sa contribution permet de révéler des fondamentaux antagonistes de positions philosophiques ou politiques. D'un côté chez Schmitt, le maintien de l'ordre, essence du politique, recourt aux analogies de la théologie pour concevoir cette souveraineté, de l'autre, pour Israel, la philosophie est le moteur des vraies révolutions, celles qui renversent l'ordre établi.

Jonathan Israel après avoir été au centre de la discussion devait être « convoqué ». Ce fut l'heureuse idée des éditeurs et c'est à quoi il s'est plié de bonne grâce dans un article conclusif intitulé « Les Lumières radicales, théorie générale de la modernité démocratique séculière et ses critiques ».

On ne reprendra pas ici l'argumentation développée. On notera seulement que cette synthèse batailluse et instructive permet de bien/mieux comprendre sa lecture des Lumières radicales. Elle oblige à repréciser la réflexion sur le sujet. En ce sens, cette synthèse ne clôt pas le débat mais au contraire le ranime et confirme ainsi l'importance de ses enjeux.

On doit savoir gré à l'éditrice Marta Garcia-Alonso d'avoir mis à la disposition des lecteurs outre les nombreuses contributions une présentation soignée comportant une introduction, véritable guide de lecture, des notices bio-bibliographiques substantielles et, en fin de volume, un index des noms propres tout à fait utile.

Il s'agit, on l'aura compris, d'un ouvrage de qualité, à la hauteur des problématiques traitées.

JEAN MONDOT

Philosophie et libre pensée. Philosophy and Free Thought. 17^e et 18^e siècles, dir. Lorenzo BIANCHI, Nicole GENGOUX et Gianni PAGANINI, Paris, Honoré Champion, coll. "Libre pensée et littérature clandestine", 2017, 582 p.

Un double colloque qui s'est tenu pour partie à l'ENS de Lyon en juin 2012, pour l'autre à « L'Orientale » de Naples en octobre 2013, est à l'origine de ce recueil. Il s'agissait de « traiter de l'apport des courants dits "libertins" et, plus largement, de la libre pensée, à ceux qu'une historiographie traditionnelle, mais encore vivace, reconnaît comme seuls "philosophes" : Hobbes, Descartes, Spinoza, Pascal, Bayle, Leibniz, Kant, etc. » ; et par là de « reconnaître l'apport de la libre pensée à l'évolution des idées et, d'autre part, de mettre les grands penseurs en dialogue avec le contexte historique qui fut le leur. » Un tel programme n'est bien sûr pas neuf, cependant il n'a jamais fait l'objet que d'études éparses, au lieu qu'ici le spectre se veut large. Trente études sont rassemblées, classées chronologiquement ; celles qui sont en langue étrangère (sept en anglais, deux en italien) font l'objet de résumés en français : heureuse initiative. Les grandes figures évoquées ne sont pas toutes abordées : ainsi Spinoza, bien qu'il soit souvent cité dans le corps du volume. Hobbes fait en revanche l'objet de deux études : G. Paganini montre comment s'articulent chez lui théorie d'une religiosité naturelle et thèse de l'imposture religieuse, et A. Staquet rapproche de Montaigne ses interprétations du phénomène religieux. D. Kambouchner et E. Scribano s'attardent sur Descartes pour marquer surtout ce qui le sépare du « libertinage », tant philosophiquement que méthodologiquement. Passons à Pascal : A. McKenna souligne la cohérence de son argumentaire anti-libertin et H. Bah-Ostrowiecki, montre que Pascal et l'auteur du *Theophrastus redivivus* partagent la même idée de la philosophie et du principe d'autorité. Le rapport de Bayle aux « libertins » est quant à lui interprété de manière divergente par H. Bost, qui va jusqu'à parler de « rétorsion du libertinage », et J.-M. Gros, qui ne fait pas moins ressortir l'originalité du philosophe de Rotterdam. M. Laerke s'attarde enfin sur la « raison paresseuse » des libertins selon Leibniz, et P.-F. Moreau montre comment le criticisme kantien sauve la « croyance » de la mouvance libre-penseuse des matérialistes, fatalistes et athées. La relation à la « libre pensée » d'autres philosophes de moindre envergure est bien sûr abordée : ainsi Campanella (G. Ernst), Naudé (Ernst et A.L. Schino) Mersenne (C. Buccolini), l'auteur du *Theophrastus* déjà cité (N. Gengoux et C. Muratori), Fontenelle (S. Seguin), Thomasius (J.C. Laursen), Montesquieu (L. Bianchi), sans oublier l'historien de la philosophie J. Brucker (W. Rother). Les détours par la perspective inverse des sources philosophiques de la « libre pensée » sont inévitables : néoplatoniciens de la fin de l'Antiquité (W. Schröder) ou de tradition aristotélicienne (Trabucco sur Liceti, Schino sur Naudé, etc.), penseurs crypto-juifs (B.E. Schwarzbach) ou « modernes » comme Machiavel et Montaigne (*passim*) – cela d'autant plus évidemment que les catégories de « libre penseur » et de « philosophe » se brouillent dans bien des cas (Naudé, La Mothe Le Vayer, Fontenelle, etc.). D'autres contributions sont plus nettement hors-sujet, aussi intéressantes soient-elles par ailleurs (M. Torrini sur les *Lettres contre les athées* de Magalotti ; R. Osculati sur l'*Histoire ecclésiastique* de Gottfried Arnold ; Laursen sur le droit à la satisfaction sexuelle selon Bahrtd ; J. Vigus sur la peur de l'athéisme chez Coleridge et Robinson ; P. Quintili sur Kundera et Diderot). Enfin, plusieurs auteurs, parmi lesquels J.-P. Cavaillé (« Qu'est-ce qu'un "philosophe libertin" au XVII^e siècle ? »), P. Girard (« Libertins et *libertas philosophandi* à Naples à l'âge classique »), A. Thomson (« Second Thoughts on Free Thought ») et les éditeurs même du volume dans leur Présentation, quoique plus confusément, ont légitimement interrogé les catégories mises en jeu dans ce volume, comme celles de « libertin », « libertinage » ou « libertinisme », mais aussi de « libre pensée » et de « philosophie ». Il en ressort, par exemple, que l'indétermination essentielle d'une notion doit certes nous interdire de la réifier (non plus que la licorne, il n'a jamais existé de « libertin » dans la nature), mais non d'apprécier les usages qu'on en fait. Sa force symbolique (et stratégique) est même souvent proportionnelle à son inconsistance.

Au total, un recueil de bonne facture, qui n'épuise certes pas son inépuisable sujet mais apporte quantité de lumières nouvelles sur la « libre pensée » et sa réception entre 17^e et 18^e siècles.

ALAIN MOTHU

Rousseau et les Lumières. Mélanges à la mémoire de Raymon Trousson (1936-2013), dir.

Christophe VAN STAEN, Paris, Honoré Champion, 2016, 350 p.

Que retenir de Raymond Trousson à partir des témoignages de ses collègues, disciples et amis au sein de cet ouvrage d'hommages ? Amoureux des Lumières, chercheur infatigable, Raymond Trousson n'a pas hésité à dire durant la remise solennelle de sa décoration à l'Ambassade de France : « Je ne suis point, et surtout dans ce siècle, un homme de médailles, et quand j'en serais, j'aimerais mieux être de ceux dont on demande pourquoi ils n'ont point de médailles, que de ceux dont on demande pourquoi ils en ont. » De son œuvre importante et de très grande qualité, il s'agit ici surtout de mettre en avant sa participation décisive à la nouvelle édition des *Cœuvres complètes* de Jean-Jacques Rousseau, ce qui justifie le titre de cet ouvrage, et sa thématique rousseauiste. Les contributions à cet ouvrage, une vingtaine, portent donc principalement sur Rousseau (Daniel Acke, Jean-Daniel Candaux, Béatrice Didier, Catherine Labro, Tanguy L'Aminot, Sylvain Menant, Ourida Mostefal, Philip Steward, Michel Termolle, Yves Vargas, Marie-José Villaverde), mais aussi sur Voltaire (Marie-Hélène Cotoni, Nicholas Cronk, Gerhard Stenger) Diderot (Laurent Versini, Catherine Volpilhac-Auger), Madame de Staël (Jerome Vercruysse), le marquis d'Argens (Jacques Marx), Hegel (Paolo Quintili), voire relèvent d'un simple témoignage amical (Frédéric S. Eigeldinger). Nous avons fait le choix de nous en tenir ici aux aspects de la thématique rousseauiste étudiés, n'en retenant à vrai dire qu'un seul aspect – novateur parmi d'autres apports – une réflexion sur un aspect central de la pensée rousseauiste, l'expérience de la conscience. Commençons le trajet de la conscience exprimé chez Rousseau par un geste souhaité par lui-même, mais non abouti, qu'analyse Philip Steward. Rousseau veut déposer l'un de ses manuscrits, *Rousseau, juge de Jean-Jacques*, sur le grand autel de l'Église de Notre-Dame, de manière à confier à la seule providence un texte dont ses nombreux ennemis s'empareront pour le décrier une nouvelle fois. À défaut – les grilles sont fermées –, il devra le transmettre à une personne morale, Condillac. Plus avant, Daniel Acke interroge l'expérience rousseauiste de la mystique naturelle non-religieuse sur la base des extases de Rousseau. Il y perçoit un moment majeur dans la transformation du sentiment rousseauiste de l'existence, en termes de perception de l'existence du moi. C'est là où le retour aux *Dialogues*, texte autobiographique difficile à cerner par sa problématique identitaire poussé jusqu'à l'angoisse, permet d'y trouver, au-delà, au premier abord, d'un ressassement maladif sur soi-même, un propos tourné vers l'autre, donc vers un lecteur futur apte à le juger, ainsi que le précise Béatrice Didier. Qu'est-il alors de sa conscience politique ? L'expérience inaugurale du séjour de Rousseau à l'Ambassade de France à Venise en 1744, comme secrétaire de l'ambassadeur, analysée par Ourida Mostefal, nous situe au début du récit des malheurs de Rousseau, épisode repris dans les *Confessions*, et souligne, voire prouve la valeur et le mérite de Rousseau face à l'injuste, nous introduisant ainsi à sa conscience politique. Cette conscience spécifique à Rousseau s'épanouit alors, comme nous le montre Tanguy L'Aminot, dans sa critique de l'État à partir du constat suivant : « J'avais vu que tout tenait radicalement à la politique » (*Lettre à Malesherbes*). Désormais Rousseau ne cesse de faire part de sa méfiance envers les pouvoirs sans pour autant proposer un nouveau type de gouvernement. Est-il pour autant un sceptique, se demande Maria José Villaverde ? Rousseau écrit à ce sujet : « J'ai cru dans mon enfance par autorité, dans ma jeunesse par sentiment, dans mon âge mur par raison : maintenant je crois parce que j'ai toujours cru » (*Lettre à M. de Franquière*). Ne supportant pas l'incertitude propre à la vie du sceptique, en particulier sur le plan moral, Rousseau n'en reste pas moins critique,

donc sceptique, en matière de politique et de connaissance. Dans cette voie il assume le paradoxe. Par exemple s'il dénonce, dans la *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*, les dangers du théâtre, il n'en précise pas moins, dans les *Lettres morales* non publiées, que le théâtre propose des situations morales, mais dans une certaine limite, la non-inclusion du spectateur. Le théâtre est un lieu de témoignage moral sous une perspective qui réduit le penchant moral du théâtre à un simple constat – le spectateur, tout à son souci de se donner en spectacle, s'en fiche – au plus loin de l'acte moral. Le théâtre est, du point de vue de la conscience morale, tout à la fois une école du vice et un lieu où s'exprime une conscience universelle sans vie sociale. Nous retrouvons ici Raymond Trousson dans son intérêt pour les valeurs véhiculées par les hommes et leurs œuvres, ce qui l'incitait à toujours faire suivre un « certes » d'un « néanmoins », comme le souligne Christophe Van Staen.

JACQUES GUILHAUMOU

Ser autor en la España del siglo XVIII, dir. Elena LORENZO ÁLVAREZ, Gijón, Ediciones Trea, coll. "Piedras Angulares", 2017, XIV-526 p.

En Espagne, le 18^e siècle voit s'accroître l'activité d'édition et s'élargir le public des lecteurs. Dans ces circonstances pourrait s'amorcer une professionnalisation de l'écrivain. D'autre part, la modernisation intellectuelle, la réforme des mentalités comme celle de l'État sont des objectifs de la monarchie. Culture et politique se soutiennent. L'adhésion aux objectifs gouvernementaux, l'intention pédagogique deviennent une caractéristique des écrits, sinon une condition de leur publication (censure du Conseil, ou des académies, où l'écrivain se fait censeur). La royauté tend à se substituer au mécénat privé aristocratique. Au début du siècle, sous la protection d'un noble titré, le poète se fait connaître dans des cercles où restent appréciées les prouesses stylistiques qui prolongent le temps du baroque mais où déjà pénètre le goût du naturel, support d'une intention pédagogique. Porcel s'élève modestement sans publier son *Adonis*, Álvarez de Toledo devient secrétaire du roi, mais pour eux la poésie n'est encore qu'un ornement. Le siècle avançant, plus d'un écrivain distingué vit d'une fonction dans l'administration royale ou, comme plus tôt le poète Lobo, dans l'armée. Fonctionnaires de justice, Jovellanos et Meléndez Valdés hésitent à laisser voir qu'ils écrivent des vers, mais ils confient à la presse périodique, avec une résonance étendue, des compositions à contenu moral ou soutenant la politique réformatrice de Charles III. Officier, Cadalso publie ses poésies, même récentes, comme des « loisirs de jeunesse ». Hors des fonctions d'État, le statut monastique donne autonomie intellectuelle et indépendance d'esprit aux bénédictins Feijoo et Sarmiento. La responsabilité d'auteur est venue à Feijoo de la mission confiée par ses supérieurs : réformer les mentalités en combattant les « erreurs communes » ; il déclare exercer le « métier de critique ». Ses écrits lui valent un décret royal qui le protège. Pour Sarmiento, sa passion de l'écriture se nourrit de ses livres, mais aussi de son environnement et de la conversation des petites gens. Pour s'éviter les attaques d'écrivains en quête de notoriété, il se refuse à publier, mais les ministres le consultent : un exemple du prestige naissant de l'intellectuel, dont un autre précurseur serait Tomás de Iriarte, fonctionnaire et auteur présent dans l'espace public. Mais qui peut vivre de sa plume ? Diego de Torres complète ses émoluments d'universitaire avec les revenus de ses almanachs et de traités moraux d'un style attrayant où il construit son personnage public d'auteur à l'intention d'un public assez large. Ramón de la Cruz vit d'un incessant travail de composition de pièces courtes pour les compagnies madrilènes et leur public. Mais il traduit Racine, parodie Métastase, vise à l'enseignement moral du spectateur et Moratín le jeune, rénovateur de la comédie, lui reconnaît un rôle dans une modernisation du théâtre espagnol qu'avaient tentée de hauts personnages, Aranda à Madrid avec Moratín le père ou Cadalso, Olavide à Séville avec Jovellanos. María Rosa de Gálvez, valeur en hausse aujourd'hui, vit difficilement d'un théâtre de coupe classique, et elle est aidée par le ministre Godoy. On ne saurait rendre compte en une page de ce volume

où les comportements d'auteurs de dix-huit écrivains sont analysés par des dix-huitiémistes reconnus ; ils font la synthèse de recherches récentes ou plus anciennes. Il s'y ajoute une étude sur l'évolution du concept de renommée posthume. Chaque étude s'accompagne d'une bibliographie étendue qui en complète la remarquable utilité.

MICHEL DUBUIS

L'uomo, il filosofo, le passioni, Firenze, Le Lettere, dir. Carlo BORGHERO, Antonella DEL PRETE, *Giornale critico della filosofia italiana*, 33, 2016, 332 p.

Ce volume contient les Actes du Colloque international « L'uomo, il filosofo, le passioni » organisé à Rome du 5 au 7 mai 2014 par le « Gruppo di ricerca sul cartesianismo » de l'Université de La Sapienza. Le thème des passions a fait l'objet de nombreux débats et d'une large bibliographie, récemment augmentée par le fruit de deux rencontres (« Les passions de l'âme et leur réception philosophique », Paris, 11-13 juin 2014 ; « Les passions de l'âme. Genesi, struttura, storia », Lecce, 10-12 novembre 2014). Mais ce thème central de la pensée cartésienne n'avait pas jusqu'à présent été abordé par le groupe de recherches sur le cartésianisme de La Sapienza, d'où le Colloque de Rome. Les organisateurs n'ont pas voulu néanmoins limiter les participants aux chercheurs inscrits dans le programme d'études du département d'histoire de la philosophie de leur université. Ils ont élargi la participation à d'autres chercheurs italiens ou étrangers qui, même en dehors du strict champ philosophique, ont apporté leur contribution à l'étude des passions chez Descartes et dans la culture philosophique, scientifique et littéraire des 17^e et 18^e siècles. C'est ce qui explique la répartition des articles dans le présent volume, qui s'ouvre sur une section soulignant l'importance des passions pour la physiologie et le rapport du corps avec l'esprit (A. McKenna, J. Dagen, D. Collacciani, A. Ferraro) et se poursuit par une section consacrée à la socialité des passions et à leur usage politique chez des auteurs engagés dans le débat autour du cartésianisme comme Malebranche, Spinoza et Aubert de Versé, mais aussi des auteurs plus détachés des discussions continentales comme Hobbes, Locke et Shaftesbury (E. Scribano, A. L. Schino, P. Totaro, E. Muceni, F. Benigni, A. Taraborrelli). Ce n'est que dans une troisième section qu'est traité le rapport proprement dit de Descartes aux passions à travers ses traités et sa correspondance (G. Belgioioso, G. Mori, D. Kambouchner, A. Del Prete). L'ouvrage se termine par une section portant sur la tradition sceptique à laquelle a été confrontée la philosophie cartésienne, chez Descartes et ses disciples, sans oublier le rôle exercé par le scepticisme sur des philosophes pour lesquels l'héritage cartésien est un point de référence, tels que Pascal, Fontenelle, Diderot et Hume (C. Borghero, C. Poulouin, P. Quintili, E. Mazza, L. Alanen). Il en ressort qu'à l'âge classique la réflexion philosophique sur les passions est en rupture par rapport aux discours moral traditionnel : à la représentation que les hommes donnent d'eux-mêmes, de leurs motivations, de leurs émotions se substitue, sous l'influence de la neurophysiologie cartésienne des esprits animaux, l'étude scientifique du mécanisme des passions et du rapport de l'esprit et du corps. Il en découle, selon les présentateurs de l'ouvrage, un nouveau discours sur les passions qui s'appuie sur le fonctionnement de la machine corporelle pour concevoir la physiologie des personnages littéraires et révisé les relations entre médecine et morale. En même temps, il redéfinit les termes du débat sur la dimension sociale des passions en les plaçant au centre d'une pensée politique et historique novatrice. Il ouvre ainsi la voie à une éthique naturaliste.

SYLVIANE ALBERTAN COPPOLA

Utopies noires, utopies roses. Politiques au temps des Lumières, dir. Annie IBRAHIM, Paris, L'Harmattan, coll. « Rationalismes », 2016, 188 p.

L'utopie n'est pas ici un genre littéraire, mais une force sociale qui fait imaginer un monde différent et fonde une action politique. Juvénal, cité par Ernst Bloch, parlait de

trop convenus y trouva un bain de jouvence délicat, propice à une économie touristique bien gérée dans cette République marchande. Les deux chapitres consacrés à l'Âge classique s'intitulent : « Un carnaval réglé : contrôler les plaisirs, protéger la République jusqu'en 1797 », « Un mythe destiné à exorciser l'angoisse. 17^e-18^e siècle » et analysent en détail un phénomène normé se déroulant maintenant sur six mois au-delà de la période du calendrier liturgique entre l'Épiphanie et le début du Carême, ce qui correspondait, de fait, à la saison théâtrale. Sauf à l'intérieur des églises, le masque était de rigueur, même pour les réceptions officielles, dans les parloirs des couvents de moniales et, pour les femmes, dans les salles de spectacles. Mais comme le remarquait Montesquieu : « Le masque, à Venise, n'est pas un déguisement, mais un incognito », qui protégeait de l'identité sans gommer le statut de celui qui le portait, ce que l'on appelait alors « la liberté en masque ». Popularisée par la peinture – des œuvres pour une grande part destinées aux voyageurs –, d'une certaine manière aussi, par le théâtre de Goldoni, par les relations des voyageurs eux-mêmes, où l'on peut nuancer la perception des Français et des Anglais plus critiques, la folie carnavalesque fut mythifiée au siècle suivant par la publication de l'incontournable *Histoire de ma vie* de Casanova et surtout par des écrivains qui, comme Gautier ou les Goncourt, vivaient dans la nostalgie d'un monde disparu. Ce livre savant qui discute quelques idées reçues sera de la plus grande utilité à tous ceux qui rencontreront dans leurs études cet emblème toujours vivant de la Sérénissime.

FRANÇOIS MOUREAU

Martine CHOLLET, *Être et avoir. Une ambition de femme au siècle des Lumières*, Presses Universitaires de Rennes, 2016, 300 p.

Henriette Edme (1719-1784) se marie à 36 ans à un mari assez insignifiant. Devenue Mme de Marans, elle n'aura pas d'enfants, mais en revanche une nièce, Pascalitte, qui elle élève avec soin, en l'absence de parents partis chercher fortune au-delà des mers. Elle vit au château des Rouaudières, près de la petite ville de Montdoubleau, dans le Bas-Vendômois. Menant l'existence oisive d'une aristocrate campagnarde, elle dispose d'un train de vie médiocre qui impose une gestion rigoureuse des biens. En un mot, elle est une parfaite représentante de la petite noblesse provinciale de son temps.

Elle serait donc restée perdue dans la foule de ses semblables, si la piété familiale n'avait conservé tous ses papiers personnels et sa correspondance, formant un ensemble considérable. On y découvre un *Mémorial à mon usage particulier* (1752) ; des *Réflexions journalières* (1753) ; enfin des *Confidences générales et particulières* plus tardives (vers 1760). Seule évasion hors du for privé, ces notes prises au jour le jour à sa seule intention ont fourni matière à des *Pensées errantes*, publiées en 1758 sans rencontrer grand écho.

Ce copieux ensemble, miraculeusement préservé, révèle une femme de belle culture et d'heureuse information. Mme de Marans a bénéficié d'une excellente éducation qu'elle saura ensuite mettre à profit, par exemple pour une traduction, à heures perdues et sans intention de publication, de plusieurs pièces de Térence. Elle a de bonne heure acquis un goût de la lecture qui ne se démentira pas avec l'âge. Elle a par exemple lu avec intérêt et plume en main les œuvres historiques de Voltaire. Même les sciences de son temps ne lui sont pas inconnues, qu'elle pratique sans prétention autre qu'une information personnelle. Par ailleurs elle s'amuse à composer des chansons et à l'occasion sait trousseur une de ces poésies fugitives dont on raffole dans les salons parisiens, mais aussi dans les assemblées provinciales.

Elle ne se contente pas de lire et de s'informer. Elle prétend juger par elle-même et se faire son opinion sur tout. N'en attendons cependant aucune revendication révolutionnaire. Elle partage sans complexe les préjugés de sa classe, considérant par exemple comme naturelle l'inégalité entre individus, jugée indispensable au bon équilibre de la société. Mais elle lit aussi les Philosophes et en a fait son profit. Par exemple elle n'est nullement dévote et

pratique par devers soi, en matière de religion, une forme d'humanisme pas si éloignée du déisme. Surtout elle est parfaitement consciente que sa supériorité intellectuelle l'autorise à revendiquer une égalité entre hommes et femmes.

Au total, se dégage de cette minutieuse étude le portrait d'une châtelaine cultivée qui sait sans conflit intérieur mener une sorte de double vie sans y voir contradiction. « Mme de Marans gère sa maison, débat avec sa foi, s'occupe de sa nièce, s'intéresse à sa famille, rend visite à ses amis, va à la messe le dimanche... Mais elle aime aussi lire, penser, débattre et écrire, elle s'intéresse à des sujets traditionnellement réservés aux hommes, a reçu une éducation soignée et revendique plus de visibilité pour les femmes » (p. 204).

Pour être fidèle à cette personnalité aux curiosités protéiformes, il fallait varier les approches, pratiquer « microhistoire et for privé, histoire locale, histoire des femmes, histoire culturelle, histoire des représentations et histoire des élites » (p. 18). Martine Chollet s'y emploie avec un rare bonheur et parvient de la sorte à dégager, selon le titre de sa dernière partie, « L'admirable normalité de Mme de Marans ».

HENRI DURANTON

Marie-Hélène COTONI, *Les Dégoûts de Voltaire, exploration d'une sensibilité complexe*, Voltaire Foundation, coll. "Oxford University, Studies in the enlightenment", 2017, 311 p.

Le mot « dégoût » est pris dans toute l'étendue de ses acceptions : rejet de conduites jugées indignes, répulsion pour des actes « barbares », horreur quasi physique provoquée par les supplices toujours en vigueur, les libertés entravées, mais aussi par le mauvais goût et les mœurs grossières de vils folliculaires, altérant l'image de la République des lettres. Rompant avec l'honnêteté qu'il ne cesse pourtant de prôner, quand il exalte la grande tradition littéraire du 17^e siècle, Voltaire n'hésite pas à recourir à l'invective, voire à l'injure grossière pour flétrir des hommes coupables de perpétuer des coutumes qu'il considère d'un autre temps. Marie-Hélène Cotoni élargit la question, en montrant que le patriarcat est souvent la proie d'une désillusion, qui confine au désespoir, quand il constate l'inefficacité de ses discours. Sur les fronts les plus divers, Voltaire se trouve dans une situation inconfortable et parfois ambivalente : avec des libraires parfois peu scrupuleux, avec des alliés qui ne respectent pas toujours la confidentialité souhaitée. Mais n'est-il pas responsable des risques inhérents à ses propres manœuvres, quand il lance, avant publication, un écrit destiné à circuler exclusivement parmi ses proches ? Marie-Hélène Cotoni relève aussi des conduites complexes. Dès les débuts de l'aventure prussienne, Voltaire est révolté par Frédéric II, mais il continue, en dépit des humiliations subies, à vouloir demeurer en bons termes avec lui. On relève le même désir de garder de bonnes relations avec des disciples qui l'ont ouvertement trahi. Comment interpréter ces contradictions ? Le bretteur serait prêt à passer outre ses blessures d'amour-propre au profit de la cause philosophique, assimilée à une lutte exigeant le plus nombreux de combattants. Le recours fréquent à la calomnie pose toutefois un problème qui n'est peut-être pas entièrement résolu. Faisant fi des différences de statut, Voltaire entend, dans sa fureur, confondre dans le même opprobre le janséniste Abraham de Chaumeix qu'il accuse de tort d'être né dans les bas-fonds de la société et l'éru-dit Larcher qu'il transforme en un régent de collège aux mœurs douteuses. S'agit-il encore de la manifestation d'une sensibilité blessée, d'un « dégoût » inspiré par la personnalité de l'adversaire ou d'une stratégie méditée, visant à éliminer l'ennemi par un moyen radical et contestable ? Quoi qu'il en soit, le lecteur voltairiste lira avec plaisir cette étude nuancée, au style alerte et d'une parfaite érudition.

DIDIER MASSEAU

Nicholas CRONK, *Voltaire. A Very Short Introduction*, Oxford University Press, 2017, 151 p.
Nicholas Cronk, directeur de la Voltaire Foundation d'Oxford, responsable éditorial

des *Complete Works of Voltaire*, auteur d'innombrables travaux sur son auteur fétiche, était mieux qu'aucun autre à même de relever le défi proposé par le titre de la collection où s'inscrit ce petit ouvrage. Il y fait preuve d'un rare brio. Il couvre en neuf courts chapitres (l'homme de théâtre, le poète épicurien, le courtisan, etc.) l'ensemble d'une œuvre prodigieusement multiforme, tout en évitant la banalité d'une biographie en forme. Il y manifeste une érudition nourrie d'une connaissance encyclopédique de son sujet, mais comme dissimulée pour mieux se traduire en de brèves, mais éclairantes synthèses. Même les lecteurs qui connaissent bien Voltaire en feront leur miel. En un mot, un petit livre épatant.

HENRI DURANTON

Andrew S. CURRAN, *L'Anatomie de la noirceur. Science et esclavage à l'âge des Lumières*, trad. Patrick GRAILLE, Paris, Classiques Garnier, coll. "L'Europe des Lumières", 2017, 333 p.

C'est une chance pour les chercheurs de diverses disciplines – anthropologie, histoire, littérature, histoire des idées, histoire des sciences – qui s'intéressent à l'Afrique, que *L'Anatomie de la noirceur*, ouvrage d'Andrew Curran (professeur à Wesleyan University-USA), paru d'abord en anglais en 2011 sous le titre de *The Anatomy of Blackness*, ait été excellemment traduit par Patrick Graille, afin de nous en offrir la version française.

Gageons que l'ouvrage, dont l'approche s'apparente à celle de Randall Kennedy (*Nigger: The Strange Career of a Troublesome Word*, 2002), va devenir un classique des études universitaires tant il soulève d'enjeux et permet de mieux entendre et cerner le temps des Lumières et leurs interrogations majeures sur l'homme, interrogations dont le corps devenait central. Aussi, même s'il a fallu longtemps pour que l'Afrique soit bien connue, les questionnements sur la couleur du nègre, comme on nommait l'Africain, qui ont émergé en 1618 (p. 13), ont trouvé des réponses diversifiées au fil des progrès scientifiques, réponses dont on ne peut occulter la part idéologique sous-jacente.

Par « anatomie », Curran entend d'une part l'approche littéraire du mot : la façon dont l'histoire naturelle a examiné et disséqué le corps noir ; d'autre part son sens métaphorique : il s'agit pour lui de mener un « examen incisif des ouvrages de l'esprit » (p. 45), c'est à dire d'analyser les discours, quelle qu'en soit l'appartenance générique, offrant une représentation de l'Africain. En effet, les préoccupations sur le mystère de la couleur noire de la peau tout au long du siècle (et même, ajouterai-je, tard encore au 19^e siècle dans les dictionnaires des disciplines scientifiques), s'élargissent bien au-delà des sciences de la vie. *L'Anatomie de la noirceur* s'ouvre par conséquent fort logiquement à une réflexion sur les représentations de l'Afrique et des Africains, en droite ligne des études pionnières de Roger Mercier (*L'Afrique noire dans la littérature française*, 1962) et de Michèle Duchet (*Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, 1977) en France, et surtout de celle de Christopher Millet (*Black Darkness*, 1985) aux États-Unis. Curran propose aussi l'examen d'une question fondamentale, liée de façon étroite à celle posée par l'histoire naturelle du temps : « dans quelle mesure la nouvelle compréhension des fondements matériels de la noirceur chevauchait-elle la construction politique de la servitude humaine ? » (p. 26).

Aussi Curran, dont le souhait est que son ouvrage « reproduit[se] les pratiques d'un lecteur imaginaire de l'époque » (p. 32), débute-t-il par un premier chapitre au beau titre de « Sentiers de papier », en observant les textes sources des savoirs sur l'Afrique, à savoir la littérature viatique, et en pointant le fait que ces récits ou compilations, comme ceux d'un Jean-Baptiste Labat dans les années 1728, qui faisaient autorité, construisirent le plus souvent une image de l'Africain à partir de sa seule situation d'esclave, dans les Caraïbes notamment. Les lettrés du temps, après « une ère d'indifférence à l'égard de l'esclavage (jusqu'en 1750) » (p. 27), bénéficièrent par conséquent de représentations recyclées « issue[s] du monde colonial de la seconde moitié du 17^e siècle » (p. 32), mais furent toutefois mieux documentés grâce aux cinq volumes de la version française consacrés à l'Afrique dans *l'Histoire des voyages* de Prévost, malgré, explique Curran, la réception très critique de Rousseau

dans le « second discours du *Second Discours* » de 1755. Au mitan du siècle, l'Afrique restait à comprendre et il s'agissait de dépasser les contradictions des récits de voyage. Mais « les anatomistes et les philosophes commençaient déjà à fournir des évaluations plus complètes du nègre » (p. 92).

Poursuivant le cheminement du lecteur du temps qui avait de la curiosité pour l'Afrique, c'est dans les seconde et troisième parties, intitulées respectivement « Science et similitude, 1730/1750 » et « Le problème de la différence. Les philosophes et l'ethnographie de l'Africain, 1750/1775 » que Curran mène un travail épistémologique, à la suite, précise-t-il, de critiques comme T. Hoquet, C. Blanckaert, R. Wokler et J. Roger, en explicitant les théories concurrentes des naturalistes, notamment à partir du concours proposé par l'Académie des sciences de Bordeaux en 1730 sur la cause physique de la noirceur, la qualité de leurs cheveux et la dégénération de l'un et de l'autre (p. 101-107). Si Buffon occupe bien évidemment une place centrale à ce sujet, Curran croise les travaux que celui-ci mena non seulement avec ceux de Linné mais aussi avec ceux de Maupertuis, sur l'albinos, qui résonnèrent pendant des décennies en ce qu'ils permirent de résoudre « l'énigme essentielle de la similitude humaine » (p. 37). Ainsi, la théorie de la dégénérescence de Buffon, qui déboucha sur nombre de spéculations au sujet de la noirceur, invite Curran, non pas à nous offrir à son tour une histoire des taxonomies humaines, mais à observer, à partir des idées des anatomistes et des physiologistes, la nouvelle conceptualisation de la noirceur qui vit le jour à partir des années 1750. Les réponses au sujet proposé par l'Académie de Bordeaux, au-delà de la question de peau, avaient élaboré une véritable généalogie de la noirceur et conduit à une redéfinition des notions de *variétés*, *d'espèces*, *in fine de races*, qu'examine Curran, car le paradoxe de la théorie de Buffon fut que ses héritiers, anatomistes et philosophes, « envisagèrent le nègre en offrant une version de plus en plus pessimiste et étioologique de la noirceur » (p. 95). A fini par se dessiner « une tension entre similitude et différence » : le « régime monogénique et racialement réversible » (p. 135) de Buffon, les savoirs convaincants au sujet de la couleur depuis les travaux sur la pigmentation de la peau dès la fin du 17^e siècle (Malpighi puis Littré), l'éclairage donné à partir de ceux sur l'albinisme, au lieu de conduire à un discours unifié sur le Noir, donnèrent en fin de compte une nouvelle signification à la différence humaine, faisant apparaître « les limites de l'universalisme des Lumières » (p. 144). De cette tension, telle que l'analyse Curran, après que les savants et les penseurs aient envisagé la question de l'africanité la plupart du temps de manière apolitique (p. 107), émergea, avec tout particulièrement l'anatomiste Meckel (1755) « dont « les “découvertes” eurent un énorme impact sur la science naissante de la race » (p. 152), l'idée de différences toujours plus profondes entre Noirs et Blancs. Voltaire lui-même, affirme Curran, pour lequel aucun document ne permet de justifier l'hypothèse de son association avec des armateurs, contribua « à l'une des grandes transformations de l'Africain dans la pensée européenne du 18^e siècle : le passage du barbare païen [...] au sous-homme (catégorie raciale), voué à l'asservissement » (p. 184). Ainsi, en observant les notions de différence à partir de la vision du monde de Montesquieu, Voltaire et de l'*Encyclopédie*, ne peut-on pas penser le discours sur l'Africain au 18^e siècle de façon monolithique comme la critique postcoloniale tend à le suggérer (p. 185). Il faut dire néanmoins que, hormis les quatre éditions du *Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle* de Valmont de Bolmare (15 vol. entre 1764 et 1791), les œuvres marquantes ne s'engagèrent pas « dans la perception anatomique de plus en plus complexe et subtile du nègre durant la seconde moitié du siècle » (p. 201). Valmont de Bolmare est l'exemple même de l'évolution des discours, qui d'une vision esthétique très péjorative de l'Africain, cet « être antitéologique », adoucit ses critiques et finit par approuver une réforme de l'esclavage et louer la création du mouvement antiesclavagiste de Londres (p. 204-205). La question de l'esclavage des Africains était bel et bien inhérente à l'histoire naturelle qui ambitionnait une nouvelle exploration de l'espèce humaine. La notion de race devint alors tout autant un

objet scientifique qu'un objet politique.

C'est la raison pour laquelle Curran ajoute une pierre à l'édifice des travaux (D. Winthrop, C. L. Miller, A. Lively, P.-H. Boule) sur les liens entre l'anatomie et les discours sur l'esclavage dans son quatrième et dernier chapitre : « L'histoire naturelle de l'esclavage (1770-1802) ». S'il met plus particulièrement l'accent sur l'utilisation de cette histoire par des penseurs antiesclavagistes, dans le sens où – et les débats d'hier le montrent (J. Ehrard 2008 *versus* L. Sala-Molins 1992/2008) – il remarque que les philosophes des Lumières se montrèrent parfois ambigus face à l'idée de race qui voyait le jour (voir d'ailleurs C.-O. Doron, *L'homme altéré. Races et dégénérescence. 17^e-19^e siècles*, 2016), puis que nombre de scientifiques et de philosophes (E. Long, Galiani, Gobineau, Le Cat, De Paw, Blumenbach, Nauton, Kant, Zimmermann), prenant de la distance avec la théorie de la dégénérescence, participèrent de la naissance de nouvelles catégories raciales. L'évolution historique allant toutefois dans le sens de l'abolition de l'esclavage, Curran, notant que les divergences de traitements du nègre dans l'*Encyclopédie* selon que celui-ci est pensé dans la perspective de l'histoire naturelle ou du droit naturel, en vient à examiner la troisième édition du livre de Raynal dans laquelle « Diderot fournit une des premières thèses antiesclavagistes cohérente de la pensée française » (p. 41). Observant aussi la politique de l'esclavage dans l'*Encyclopédie* dont « la vocation multifforme et multi-auteurs reflète le mieux l'évolution et le traitement souvent incohérents de la servitude humaine » (p. 225), il relève qu'elle « ne se prêta pas au type de discours abolitionniste complet présent dans les œuvres antiesclavagistes ultérieures » (p. 230). Aussi est-ce en appréciant les discours négrophiles sous la Révolution que Curran discerne que « l'efficacité d'une nouvelle histoire naturelle plus favorable aux nègres dépendait fortement du contexte historique auquel elle était écrite » (p. 42). Une nouvelle histoire à laquelle Saint-Lambert et Mercier dans les années 1770 ainsi que Benezet, Diderot/Raynal, Ramsey, Clarkson, Condorcet et Frossard dans les années 1780 contribuèrent significativement pour lui donner une orientation plus optimiste qui déboucha en 1788 sur la naissance de la Société des Amis des Noirs sur le modèle de son homologue anglais. Mais malgré les écrits retentissants de Grégoire (1789 et 1808), le corps noir, dans la première décennie du 19^e siècle, « était devenu un champ d'enquêtes et de conflits de plus en plus critique chez les penseurs pro-esclavagistes et antiesclavagistes » (p. 263).

La conclusion, intitulée « l'Africain noir et l'héritage des Lumières », dresse un état des ouvrages contemporains les plus notoires d'un côté et de l'autre de l'Atlantique, qui ont traité des migrations africaines contraintes au temps des Lumières, tant sur le plan historique, économique, juridique, anthropologique, pour montrer que la plupart, à partir de Michèle Duchet et son *Anthropologie et Histoire*, se heurtent, de façon polémique parfois, à une question fondamentale qui semble aporétique devant l'humanisme éclairé du siècle : « comment l'esclavage a-t-il pu non seulement continuer d'exister, mais continuer de s'épanouir comme jamais auparavant ? » (p. 267). À cette tension entre la loi naturelle paraissant inviolable et la domination sur l'Africain, Curran apporte sa propre réponse : « ce paradoxe déroulant n'émanait pas forcément d'une hégémonie européenne intentionnelle et cyniquement programmée, mais plus probablement de deux facteurs œuvrant dans la pensée de l'époque : la compartimentation disciplinaire du « sujet » du nègre et l'autorité dominante de l'histoire naturelle » (p. 272).

Cette analyse pointue, effectuée dans un grand effort d'objectivité, risque de ranimer quelques débats. Retenons que Curran a le mérite de mettre en relief toute la complexité du problème qui ne peut être pensé en termes manichéens : Lumières négrières ou non, Lumières racistes ou non. C'est en examinant finement les discours sur l'homme, sur le corps de l'homme, dans leurs contextes scientifique, philosophique, économique et politique, et à l'intérieur de disciplines qui vont progressivement se cloisonner, que l'on peut réellement se rendre compte des causes et des conséquences qui mirent à dos Noirs et Blancs, soumettant les premiers aux seconds. Dans cette malheureuse histoire, il fallait voir

aussi quelle était la part des sciences de la vie ; voilà qui est fait et bien fait par Curran, soutenu par son traducteur, lui-même aidé dans la tâche par sa connaissance de l'Afrique de l'époque.

HÉLÈNE CUSSAC

Giuseppina D'ANTUONO et Paolo QUINTILI, *Diderot en Italie. Avatars, masques, miroirs d'un philosophe*, Paris, L'Harmattan, coll. "Rationalismes", 2017, 239 p.

On connaît le travail de Manlio Dario Busnelli, *Diderot et l'Italie* (Paris, Champion, 1925) avec ses deux versants : l'image de l'Italie dans l'œuvre de Diderot et la réception du philosophe dans la péninsule. G. D'Antuono et P. Quintili proposent des compléments et une suite à cette seconde étude. Ils procèdent de façon non systématique : P. Quintili s'intéresse aux enjeux philosophiques de la réception et G. D'Antuono à l'image de l'encyclopédiste dans le Mezzogiorno. Ils n'hésitent pas à se recouper à l'occasion. Le cas Diderot s'inscrit dans des échanges intenses de part et d'autre des Alpes, illustrés par le jeu de Voltaire avec la Papauté et par la transformation parisienne de l'abbé Galiani en un philosophe des Lumières. Certains traducteurs, tels Ludovico Antonio Loschi, traducteur du *Fils naturel* à Modène (1768) et Gaspare Sauli, traducteur de *La Religieuse* à Milan (1799) interprètent Diderot dans un sens révolutionnaire, tandis que le jésuite romain Luigi Mozzi de' Capitani se déchaîne contre Voltaire, d'Alembert et Diderot (1790). Les *marginalia* d'une nouvelle traduction de *La Religieuse*, publiée à Milan en 1884 et conservée à la Nazionale de Rome, illustrent les deux lectures du romancier : anticlérical salutaire ou bien obscène. L'édition Assézat-Tourneux inspire des réactions en Italie comme en France. Edoardo Masi dénonce un dictateur de la pensée française, bohème brouillon et bavard, tandis que Franco Venturi, antifasciste exilé à Paris, apporte une contribution décisive à la connaissance de *La Jeunesse de Diderot* (Paris, Skira, 1939). Croce s'intéresse au critique d'art, tandis que Gramsci apprécie le penseur de la pratique historique. Dans la deuxième partie du livre, G. D'Antuono s'intéresse au « Diderot méridional », joué de son vivant sur les théâtres de Naples et utilisé par Antonio Genovesi pour soutenir ses efforts de laïcisation. Genovesi devient le Diderot italien. En 1784, les deux pièces de Diderot ont leur traduction napolitaine chez l'éditeur Vincenzo Orsino, conscient d'œuvrer à une Europe des lettres. Des aspects nouveaux de la réception apparaissent, ainsi Diderot, maître de l'éloquence politique dans le traité de Francesco Antonio Astore qui adapta aussi le *Traité du beau*, et Diderot prête-nom de Voltaire pour publier des contes de ce dernier et contourner la censure. Diderot est plus d'une fois associé à Voltaire dans le combat anticlérical. La présence du philosophe s'affirme durant la Révolution et le règne de Joachim Murat, pour reculer, comme on pouvait s'y attendre, avec la Restauration de 1815. Un Diderot positiviste se manifeste dans l'Italie unifiée. Des étapes sont ensuite marquées jusqu'à aujourd'hui. L'itinéraire du livre est assez diderotien dans ses rythmes variés qui tantôt s'attardent sur une figure de traducteur, tantôt s'accélérent pour traverser une époque. Le détail des archives napolitaines (p. 213-214) constitue un précieux complément aux analyses des deux auteurs.

MICHEL DELON

Florence D'SOUZA, *Knowledge, mediation and empire : James Tod's journeys among the Rajputs*, Manchester, Manchester University Press, 2015, xii-261 p.

Il s'agit là du premier ouvrage qui embrasse l'intégralité de l'œuvre de James Tod (1782-1835), officier de la Compagnie britannique des Indes orientales. Quoique favorable à l'impérialisme britannique, il s'intéressait également à la culture indienne sous tous ses aspects, sans condescendance ni paternalisme. Entre 1800 et 1822 il explora particulièrement le nord et le nord-ouest de l'Inde – les régions qui correspondent actuellement au Gujarat et au Rajasthan. C'est à son retour qu'il publia ses ouvrages, se faisant une place

au rang des orientalistes, en Grande-Bretagne mais aussi en France. D'Souza montre bien comment Tod réussit à dépasser l'opposition entre identité et différence, ou colonisateur et colonisé. Ce décentrement explique que Tod ait pu apparaître comme subversif à ses supérieurs hiérarchiques et qu'il ait précocement renoncé à ses fonctions. La conception de l'histoire de Tod s'appuie sur la théorie du développement par stades discrets (en général conçus comme progressifs) qui est celle de penseurs écossais tels John Millar et Adam Ferguson, mais aussi celle de Montesquieu, qui les a inspirés. Sont examinés successivement : les observations de Tod sur les paysages, sa pose anthropologique, ses remarques à caractère scientifique, son recours à des grilles de lecture romantiques ; le chapitre 5, qui confronte les idées de James Mill et de celles de Tod sur le gouvernement de l'Inde, est d'un intérêt particulier ; les deux derniers chapitres portent sur les échanges de Tod avec ses contemporains, en Inde puis à Londres. L'ouvrage comporte une carte, dix figures et cinq appendices reproduisant des textes manuscrits.

ISABELLE BOUR

Suzanne DUMOUCHEL, *Le Journal littéraire en France au dix-huitième siècle. Émergence d'une culture virtuelle*, préf. Jean-Paul SERMAIN, Oxford, Voltaire Foundation, 2016, coll. "Oxford University Studies in the Enlightenment", VIII-332 p.

Le titre un peu équivoque renvoie aux périodiques à coloration littéraire et non à d'autres formes comme les journaux d'écrivains. S'inspirant de cinq titres, le *Mercure* évidemment, qui en fut l'archétype légal, mais aussi *Le Pour et contre*, *l'Année littéraire*, *Le Nouvelliste du Parnasse* et le *Journal des dames*, l'A. ne s'est pas interdit cependant d'interroger une série d'autres feuilles dont elle fournit la liste en annexe (p. 289-295) et qui auraient pu tout autant briller par leur excellence, comme *Le Spectateur français* de Marivaux et ses divers avatars. La quatrième de couverture prétend un peu légèrement que les « périodiques littéraires » ont été « trop souvent négligés par les historiens de la presse », ce que dément sa propre bibliographie. Les notices si précises du *Dictionnaire des journaux* (Paris, 1991), ouvrage de référence pour la presse du 18^e siècle, auraient permis d'affiner la notion même de « journal littéraire » : on y trouve neuf titres de *Journal littéraire* ostracisés par l'A. Quant aux « correspondances littéraires » professionnelles manuscrites destinées à un public choisi, dont celle de Grimm, elles brillent par leur absence. De fait, le *Mercure*, comme la plupart des périodiques cités, ne se limite pas à l'actualité littéraire ; il s'agit de ce que l'on appellerait aujourd'hui des magazines d'information générale. Si la *Ich-Form* de la rédaction – lettre du journaliste à un et surtout à une lectrice imaginaire – s'inspire de la forme canonique du *Mercure galant* de Donneau de Visé au siècle précédent, elle va survivre au siècle des Lumières par la présence dominante du rédacteur unique ou qui prétend être tel, comme Prévost ou Fréron, ainsi que le montre le *Dictionnaire des journalistes* (Oxford, 1999), abondamment compilé par l'A. C'est, à mon sens, ce qui caractérise les périodiques littéraires par rapport aux gazettes par exemple, dont le *Journal de Paris*, ancêtre de la presse quotidienne que cite l'A. pour ses « extraits littéraires quasiment inexistantes ». L'analyse de l'importante presse littéraire francophone imprimée hors du royaume, particulièrement en Hollande, en Suisse ou en Prusse, aurait pu donner à l'ouvrage une coloration originale et moins strictement parisienne et mondaine. Il reste une utile « table des références » tirée des cinq périodiques choisis, dont les éléments « littéraires » au sens large étudiés par ailleurs sont classés thématiquement (p. 297-307). Cette étude de la matière du journal, de ceux qui la produisent et de ceux qui la consomment aurait mérité une plus grande attention à la matière historique et au jeu social qui la suscite lors des dernières décennies de l'Ancien Régime.

FRANÇOIS MOUREAU

Michel ESPAGNE, *Gotthold Ephraim Lessing*, Paris, Belin, coll. "Voix allemandes", 2016, 236 p.

Parmi les ouvrages substantiels parus sur Lessing ces dix dernières années, l'un comptait plus d'un millier de pages (H.B. Nisbet) et l'autre près de 600 (M. Fick). Celui de M. Espagne s'en tient à 236 pages et relève néanmoins parfaitement le défi. En onze chapitres courts mais denses, il présente au lecteur français une vue claire et synthétique de cet auteur qui est la porte d'entrée obligée de la littérature allemande moderne, celle qu'il refonde dans la deuxième moitié du 18^e siècle. M. Espagne commence par un nécessaire rappel biographique (« La traversée d'un siècle ») avant de présenter le style de l'œuvre marqué par un goût déclaré pour la confrontation et la polémique (« La polémique et la vérité »). C'est Lessing, l'homme des Lumières, qui donne à la critique et donc au critique ses lettres de noblesse en Allemagne. Lui qui fonde sa critique sur une précision philologique toujours affûtée et revendiquée. Mais le domaine de prédilection de Lessing, c'est sans conteste le théâtre dont quatre pièces ont fondé la notoriété: *Miss Sarah Samson*, *Minna von Barnhelm*, *Emilia Gallotti* et *Nathan le Sage*. Un chapitre entier est consacré à la dernière citée. M. Espagne rappelle justement que ces grandes pièces sont environnées ou précédées de plus petites en un acte (*Le Jeune Érudite*, *Les Juifs*, *Le Misogyne*, *Le Trésor*, démarqué de Plaute, *L'Esprit libre*) et de réflexions sur le théâtre qui ont marqué l'histoire du théâtre allemand. Mais avant le commentaire sur les écrits théâtraux, M. Espagne intercale un chapitre intitulé « L'ami Mendelssohn ». On ne pouvait mieux choisir ce titre qui rappelle à la fois la qualité de la relation entre les deux « écrivains » et l'audace calmement assumée de cette amitié à un moment où « l'osmose judéo-allemande » n'était pas véritablement à l'ordre du jour. Elle trouva avec eux son couple fondateur. M. Espagne souligne l'intensité de cette coopération intellectuelle unique qui défie les préjugés dominants et stimule la réflexion de chacun. Leur débat sur Leibniz et Spinoza témoigne de l'ambition philosophique des deux auteurs et de leur singularité affirmée. La discussion sur Spinoza rebondira, on le sait, après la mort de Lessing avec les lettres de Jacobi « révélant » le spinozisme de Lessing. Ce que contestera vivement et vainement son ami Mendelssohn. Conséquence paradoxale de ce débat, il provoquera une renaissance de la réception spinoziste en Allemagne. Mais une autre discussion occupera Lessing au début des années 70, c'est celle sur le genre théâtral suscitée notamment par la création du Théâtre National de Hambourg que devait accompagner la publication d'une revue, la *Dramaturgie de Hambourg*. La revue – à laquelle notre collègue J.- M. Valentin a consacré une belle étude – fut d'aussi courte durée que l'aventure théâtrale, mais elle donna l'occasion à Lessing d'approfondir ses idées sur le théâtre à partir d'une relecture critique des thèses aristotéliennes. L'autre volet de l'œuvre lessingienne consacrée à l'esthétique tourne autour du *Laocoon* et de la distinction des arts plastiques qui ne doit plus reposer sur le principe d'imitation (*ut pictura poesis*) mais sur « l'autonomie du système de signes qui composent les œuvres » (p.112). Lessing en désaccord sur ce point avec Winckelmann lance ici encore une discussion appelée à un grand avenir, allant de Goethe à Aby Warburg, comme le rappelle M. Espagne. On notera chez Lessing cette tendance à « penser contre ». On la retrouve dans ses « sauvetages d'hérétiques ». À partir de sa fonction de bibliothécaire à Wolfenbüttel, Lessing va s'adonner à un autre genre d'essai. Il va se lancer dans une vaste entreprise de réhabilitation partielle de théologiens considérés comme hérétiques. Habilement, il ne remet pas en cause leur « statut » d'hérétique, mais conteste une partie de l'argumentation leur ayant valu une mise à l'écart. La résistance des autorités ecclésiastiques finit cependant par s'imposer. Il est interdit de publication lorsqu'il fait paraître contre l'avis de ses amis Mendelssohn et Nicolai de façon anonyme (il s'agissait de Hermann Samuel Reimarus) et sous forme d'extraits, des textes véhiculant des thèses déistes, une religion rationnelle et la critique historico-philologique de la Bible. Lessing affronte alors l'ire du pasteur Goeze et devra pour s'exprimer publiquement se tourner vers son ancienne tribune : le théâtre. Comme le fait remarquer très justement M. Espagne,

la réhabilitation de la notion d'hérésie ouvrait aussi la voie à l'intégration de la Haskala dans les Lumières allemandes. Le chapitre qui suit sur *Nathan le Sage* prolonge logiquement cette réflexion. M. Espagne insiste sur le caractère interconfessionnel de la tolérance que prône Lessing. Il note aussi le thème du jeu qui traverse l'intrigue, enfin il rappelle la valeur symbolique de la pièce. Interdite après 1933 par le III^e Reich, elle fut rejouée dès septembre 1945 après son effondrement. M. Espagne peut conclure : « [...] depuis sa rédaction en 1778 la pièce accompagne l'histoire intellectuelle et l'histoire politique de l'Allemagne ». Avant de passer à l'étude de *L'Éducation du genre humain*, M. Espagne consacre de façon originale et juste un chapitre à Eva König que Lessing épousa en 1777 et qui mourut en couches en 1778. Leur correspondance abondante (quelques deux cents lettres) offre une vue tout à fait intéressante sur l'environnement intellectuel et le contexte social de Lessing pendant la période 1770-1776. Le chapitre suivant intitulé « De la philosophie de Lessing » a pour principal objet d'étude *L'Éducation du genre humain* qui constitue l'aboutissement de sa réflexion. On ne peut qu'être d'accord avec la formule de M. Espagne qui fait de la théologie lessingienne la propédeutique à sa philosophie de l'histoire. Il serait trop long d'expliquer cette analyse, mais elle donne à la pensée de Lessing toute son extension, c'est-à-dire en l'occurrence sa profondeur. Dans les dialogues maçonniques qui font partie intégrante des écrits philosophiques, M. Espagne fait preuve de la même acuité d'analyse. Ne restait plus ensuite qu'à inventorier les principaux lecteurs de Lessing (« Les échos d'une œuvre »). On ne s'étonnera pas d'y retrouver Goethe, Hegel, Schlegel, mais aussi Marx, Heine, les saint-simoniens français, Nietzsche, Thomas Mann, Lukács et bien d'autres, jusqu'aux chercheurs américains d'aujourd'hui réunis dans une Lessing Society dotée d'une revue, la *Lessing Yearbook*.

Ce bref compte rendu ne laisse qu'entrevoir la richesse et la densité de cet ouvrage en tout point réussi. On ne saurait trop en recommander l'acquisition et la lecture.

JEAN MONDOT

Maciej FORYCKI, *Entre la Scythie et la Sarmatie. Le monde slave dans les écrits des Encyclopédistes*, Poznań, Institut d'Histoire de l'Université Adam Mickiewicz de Poznań, 2016 145 p., bibliogr., 2 annexes, 43 illustrations.

Un champ de recherche dix-huitiémiste toujours sous-investi, au dire de l'auteur, sauf en ce qui concerne la Russie et la République nobiliaire (sc. la Pologne), l'Europe centre-orientale hante l'imaginaire des élites éclairées à mesure que se construit un savoir sur elle et que son actualité pénètre dans le débat public. L'interaction entre les deux, sous l'effet des contributions repêchées dans le *Dictionnaire raisonné*, voici le thème du petit livre qui ambitionne d'« établir une sorte de carte du savoir des Encyclopédistes sur le monde slave » (p. 12) ainsi que de « montrer l'influence des écrits des Encyclopédistes sur le savoir des élites et de l'opinion publique » (p. 13). Vaste projet, dont seuls quelques aspects ont été signalés en cinq chapitres : I) « Frontières géographiques, ethniques et linguistiques », II) classement et description des langues slaves, III) les Bulgares, si présents dans le discours voltairien et « grands absents de l'historiographie », IV) la polémique idéologique polono-russe sur les problèmes confessionnels, V) les projets de réforme d'éducation dans la République et en Russie. Une riche iconographie a une valeur didactique (exemple : Hitler prêtant le serment devant le président Hindenbourg, en 1933 – photo qui figure dans la version bulgare de Wikipédia à propos de *Candide ou l'Optimisme* ; elle prend place au chapitre IV consacré aux Bulgares, sobriquet des Prussiens dans *Candide*, dont les Bulgares eux-mêmes révèlent sur internet, l'encyclopédie actuelle, les connotations maléfiques). Certains articles transcrits sont aussi reproduits dans leur typographie originale. Deux Annexes (index des *slavonica* et des *silesiana* encyclopédiques) complètent l'ouvrage.

IZA ZATORSKA

Daniel FULDA, *“Die Geschichte trägt der Aufklärung die Fackel vor”. Eine deutsch-französische Bild-Geschichte*, Halle (Saale), Mitteldeutscher Verlag, coll. “Interdisziplinäres Zentrum für die Erforschung der Europäischen Aufklärung (IZEA), Kleine Schriften”, 2016, 213 p.

Cette étude de Daniel Fulda, dont *DHS* a publié récemment un article analysant à partir de l'exemple de Schiller « Le classicisme allemand comme apogée des Lumières » (n° 46/2014, p. 579-601), se fonde sur un riche corpus français et allemand de gravures, de frontispices et d'écrits savants pour retracer l'archéologie d'une formule célèbre (« l'histoire porte le flambeau des Lumières ») utilisée en 1806 par le publiciste berlinois Friedrich Nicolai dans un compte rendu réfutant un ouvrage affirmant l'origine intellectuelle commune de la Franc-maçonnerie et des Rose-Croix d'Or, des penseurs des Lumières qui furent la cheville ouvrière de la « réaction » anti-frédéricienne après la mort du « philosophe de Sanssouci ». Nicolai visualise une marche en avant des Lumières guidée par l'histoire, désormais pleinement débarrassée de son statut ancien de science auxiliaire et devenue une pièce maîtresse dans la nouvelle hiérarchie des disciplines universitaires qui a commencé à se mettre en place à Halle à la fin du 17^e siècle et qui vient d'inspirer à Kant son *Conflit des facultés (Streit der Fakultäten)*, 1798). Se dessine ainsi le rôle intellectuel et social nouveau qui échoit à l'histoire et aux historiens au 19^e siècle.

L'A. relève la présence sporadique de « flambeaux » à partir du 16^e siècle dans l'emblématique et l'iconographie, une occurrence chez Juste Lipse et chez le lexicographe Kaspar von Stieler qui, pour la première fois, rapproche explicitement en 1695 les termes *éclairer*, *amender* et *entendement* (« Aufklär – und Verbesserung des Verstandes »). À partir de la fin du 17^e siècle, la mise en relation de la métaphore du flambeau avec différents concepts ou champs de savoirs augmente en fréquence. Toutefois, la formule de Nicolai articule les sémantismes de *flambeau*, *histoire* et *Lumières* sur un mode bien spécifique : en amont, à côté du fréquent « flambeau de la raison » (qu'emploie d'ailleurs Nicolai en 1766), le « flambeau des Lumières » peut revenir à la philosophie, à l'esthétique ou à la foi. La métaphore du flambeau est présente chez les théologiens luthériens allemands comme Ernesti, Semler ou Teller, mais également catholiques comme Johann Neeb. En 1807, le « flambeau des Lumières » est une tournure considérée comme usuelle par le lexicographe J. Campe. De leur côté, les occurrences de « flambeau de l'histoire » effectuent des mises en relation avec différents champs de savoirs spécifiques : dans la première (?) occurrence allemande en 1718, ce « flambeau » éclaire la réflexion sur le droit en permettant une meilleure compréhension des circonstances de survenue de faits et ainsi des réformes du droit, et permet ainsi de faire ressortir l'historicité des lois. En 1718 également, Heumann, auteur estimé d'ouvrages d'*historia literaria* et considéré généralement comme un des ancêtres de l'histoire des idées, s'inspire de la *lux veritatis* cicéronienne pour faire de l'histoire l'instrument éclairant les savoirs dont il montre les progrès (une idée qu'on retrouve aussi chez Rollin). En 1717, le frontispice d'une histoire du Saint-Empire (ou *Reichs-Historie*, une discipline qui connaît aussi alors un puissant essor) met explicitement en relation le passé, le présent et l'avenir et assigne au « flambeau de l'histoire » le rôle d'éclairer l'avenir. On commence alors à penser un avenir « ouvert » qui n'échappe pas totalement à la maîtrise de l'homme ; l'histoire, parce qu'elle aide à comprendre les mécanismes de causes et d'effets, forme à discerner des degrés de prévisibilité et ainsi éduque au pronostic. L'idée d'efficacité prospective ne semble guère apparaître en France avec netteté avant un écrit de Chastellux paru en 1772. Dans la seconde moitié du 18^e siècle, l'histoire et son flambeau sont souvent requis aussi pour éclairer les grandes œuvres littéraires de l'Antiquité, et souvent considéré aussi comme une nécessité pour les artistes.

En français, où le « flambeau de la raison » est d'emploi fréquent, il semble que l'occurrence la plus précoce du « flambeau de l'histoire » se rencontre dans un compte rendu de l'*Histoire Romaine* de Catrou paru en mars 1726 dans la *Bibliothèque française, ou Histoire*

littéraire de la France; ici toutefois, le *flambeau* ne s'applique pas à l'histoire elle-même, *res gestae* ou historiographie, mais à la chronologie qui guide l'historien, un emploi devenu vite courant. On relève chez La Curne de Sainte-Pelaye l'emploi de « flambeau de l'histoire », mais pas chez Voltaire, qui parle en revanche assez fréquemment de « flambeau de la vérité ». Parfois, ce sont des historiens eux-mêmes qui sont qualifiés, souvent après leur mort, de « flambeaux de l'histoire » (Voltaire par E. Young en 1769, Gatterer par Heyne en 1799).

Pendant et après la Révolution, il ressort d'écrits français et allemands que le *flambeau de l'histoire* semble perçu comme ayant perdu de sa puissance : l'histoire, en tant que *res gestae*, apparaît désormais trop complexe pour que l'analyse historique suffise à l'éclairer. La métaphore du flambeau de l'histoire tend alors à devenir routinière, sa signification peut ne pas excéder la déclaration de curiosité envers le passé, et l'idée de tirer de la connaissance du passé un enseignement pour le présent n'affleure plus guère. En croisant des corpus issus de France et d'Allemagne, cet ouvrage bref mais suggestif consacré à une expression quelque peu étrange (la marche des Lumières éclairée par un flambeau...) balaie un champ très large sur lequel on croise des pans nombreux des savoirs et des arts du 18^e siècle.

GÉRARD LAUDIN

Stéphanie GENAND, *La Chambre noire. Germaine de Staël et la pensée du négatif*, Droz, 2017, 381 p.

Chez Germaine de Staël, l'hétérogénéité du corpus, la fragmentation des œuvres, l'écartèlement entre l'enthousiasme et la mélancolie, entre un moi qui s'affirme et une visée autobiographique qui ne se réalise pas réellement, ont longtemps été interprétés comme des signes de faiblesse. Stéphanie Genand entend récuser cette interprétation, en introduisant le concept de « négatif ». Il désigne le savoir paradoxal d'un manque, d'une profondeur intime échappant à l'emprise du sujet. Ce que symbolise l'image de la « chambre noire ». Le but de ce bel ouvrage est de montrer comment Mme de Staël vit la révélation du négatif, sans faire de celui-ci un symptôme, à la manière des psychanalystes à la Mauron. La méthode s'inscrit clairement dans la lignée du Starobinski de *La Relation critique* : pas de différence de nature entre fiction et théorie, la « chambre noire » désignant à la fois un objet, le négatif de la conscience, et une méthode, le récit de sa révélation.

La publication de certains textes, différée et finalement autorisée, comme ce *Recueil de morceaux détachés*, dont les œuvres seront publiées sous un autre titre dans l'édition de 1821, relève d'une mise à distance, impliquant une nouvelle manière d'envisager la souffrance intime, de la penser sans cesser de l'éprouver (p.115). Quant aux célèbres *Lettres sur Jean-Jacques Rousseau*, étape essentielle pour Germaine de Staël de la découverte de soi-même, elles restituent « le large fleuve de la belle parole », conférant l'élan de l'enthousiasme à un discours critique qui transgresse les règles de la bienséance mondaine en vigueur dans le salon maternel. La lecture d'*Émile*, fournit à Staël un laboratoire pour disséquer les passions, sans abandonner pour autant la langue du sentiment, stimulée par « les sons plaintifs d'une voix touchante ». Autre découverte : « le deuil de l'autobiographie » chez Rousseau (il ne parviendrait pas à comprendre totalement le mystère de sa vie) lui fournit « l'espoir d'une méthode compensatoire : ce sera *De la littérature*, où l'histoire du moi se dévoile grâce à la médiation d'une littérature élargie à l'étude de l'homme moral » (p. 150). À travers l'évocation rousseauiste de la montagne, elle prend conscience de l'incommensurable et, plus largement, de l'impossibilité de lier le politique, la morale et les errances de l'imagination. En lisant Rousseau, elle découvre également « la vulnérabilité de concepts qui ne suffisent pas à garantir leur autonomie » (p. 163). Autre version du négatif, « l'esprit de parti » qui triomphe durant la Terreur, en pétrifiant les sujets et en suspendant la faculté de raisonner, mais qui, en dépit du trouble infini qu'il suscite chez l'historienne, doit pourtant être soumis à un discours critique. Dans tous les domaines, et en particulier en métaphysique, surgit un impensable, qui, bien loin de mener à un quelconque scepticisme ou à un

renoncement de la réflexion, la relance au contraire.

Cet essai profond ne manque pas de prendre en compte le moment historique dans lequel l'œuvre s'inscrit. Le négatif s'explique alors aussi par la disparition de l'Ancien Régime, par la Terreur perçue comme une monstruosité, que la raison ne peut totalement élucider, et par les douleurs de l'exil. Il coïncide parfaitement sur le plan chronologique avec ce qu'un récent colloque a appelé « une période sans nom ». On pourrait toutefois souhaiter que les relations entre l'œuvre staëlienne et l'histoire plus générale des modes culturelles soient moins discrètement mentionnées, afin de ne pas surinterpréter les conduites apparemment inconscientes de l'auteur. En choisissant, au début de sa carrière, d'écrire *La Folle de la forêt de Sénart*, Germaine de Staël opte pour une mode littéraire qui fait fureur. Les effets d'une lecture qui révèle la lectrice à elle-même peuvent être aussi considérés comme un phénomène général de l'histoire de la lecture propre à la deuxième moitié du 18^e siècle. Ces très légères réserves n'empêchent nullement de saluer la cohérence d'une méthode critique, la subtilité des analyses et le brillant d'une démonstration qui suscite le plus souvent l'adhésion.

DIDIER MASSEAU

Jean GOLDZINK et Gérard GENGEMBRE, *Madame de Staël, la femme qui osait penser*, Paris, Classiques Garnier, coll. "L'Europe des Lumières", 2017, 310 p.

Première femme à s'illustrer dans la réflexion politique, Madame de Staël est aussi une théoricienne poursuivant avec audace une visée pré-sociologique de la littérature, toujours en quête de rapports entre les institutions européennes et la production littéraire, poursuivant souvent un dessin philosophique. Dans l'Avant-Propos, Jean Goldzink, la désigne, d'emblée, comme le plus grand écrivain des années 1790-1817, l'emportant même sur Chateaubriand, ajoutant qu'elle peut aussi passer pour la plus grande intellectuelle européenne. L'ouvrage vise à « franchir le cercle étroit des spécialistes universitaires » en rendant la parole à l'auteur. Une première partie étudie la naissance, la cohérence et l'évolution d'une pensée, en la saisissant au plus près des textes, la seconde est une anthologie des grandes œuvres de l'auteur. Quant à la troisième intitulée « Suite à quatre mains », elle rassemble des articles publiés par les deux auteurs. Dans ses *Lettres sur les ouvrages et le caractère de Jean-Jacques Rousseau*, Madame de Staël reste insensible au « caractère dramatiquement aporétique des grandes positions rousseauistes », mais, conformément à l'esprit du temps, elle voit essentiellement en Jean-Jacques l'apôtre inconditionnel du sentiment et de la vertu. Les auteurs qui forment un duo sans fausses notes s'intéressent aux textes précédant le moment où Mme de Staël accède véritablement à la pensée politique, en situant sa réflexion dans le contexte culturel du temps. Ils relèvent ensuite une étonnante maturation dans « Les Réflexions sur le procès de la reine par une femme » (1793). Des circonstances actuelles (1798), disent-ils, montrent comment Mme de Staël prend acte du fait républicain et vise à accorder les principes éternellement vrais aux circonstances, en évitant de se perdre dans le jeu hasardeux et brouillon de la politique conjoncturelle. La démonstration rigoureuse des deux auteurs-présentateurs met clairement au jour une pensée à la recherche d'un subtil équilibre entre les passions et la raison. La visée pédagogique et synthétique de l'ouvrage atteint parfaitement son but. Elle pourrait même corriger les conduites de nos contemporains, lorsqu'ils succombent à des emportements politiques plus affectifs que rationnels et qu'ils souhaitent accéder rapidement à l'ensemble d'une grande œuvre qui leur donne à penser.

DIDIER MASSEAU

Vincent GRÉGOIRE, *Théories de l'État et problèmes coloniaux (16^e-18^e siècle)*, Vitoria, Bacon, Hobbes, Rousseau, Locke, Paris, Honoré Champion, coll. "Les Dix-Huitièmes Siècles", 2017, 524 p.

L'ouvrage de Vincent Grégoire part d'un constat : l'impérialisme européen, sauf exceptions chez Hanna Arendt et Carl Schmitt, est le parent pauvre de la philosophie politique pour laquelle la souveraineté de l'État serait en contradiction profonde avec la logique impériale, alors que la modernité étatique européenne s'est construite simultanément avec l'apparition des conquêtes coloniales, que ce soit l'Espagne, la France ou l'Angleterre. Il analyse ensuite les textes de cinq auteurs, Vitoria, Bacon, Hobbes, Rousseau et Locke en faisant un détour par Kant. Excepté ce dernier, tous les auteurs de philosophie politique, y compris Rousseau, ont légitimé plus ou moins la colonisation ou l'esclavage ou n'y ont pas porté d'intérêt majeur. Au moment où se met en place un droit de la guerre réglant les relations entre États dans l'espace européen, ces mêmes États se livrent à une lutte acharnée dans la conquête et l'exploitation du Nouveau Monde, impliquant de repenser à la fois la notion de territoire, de propriété et de souveraineté. Cet essai nous invite plus particulièrement à revisiter « l'idée moderne d'État à la lumière de la tension entre cosmopolitisme et impérialisme », « le lien entre logique absolutiste et logique impérialiste », et enfin les contradictions des théoriciens de la démocratie moderne que sont Locke et Rousseau et leurs positions à l'égard du colonialisme et de l'esclavage. Vitoria, dans ses *Leçons sur les Indiens et le droit de la guerre*, parues en 1539, s'interroge sur la légitimité de la conquête après la fondation d'Hispaniola par Christophe Colomb et l'exploitation totale des Indiens. Ces derniers constituent pour lui des nations, ce qui implique une totale symétrie entre Européens et Indiens mais son idée de guerre juste, son cosmopolitisme qui induit le droit de voyager, de faire du commerce, de s'installer là où on le désire affirment le droit de coloniser sans limites. Concernant Hobbes, on peut s'étonner de sa discrétion à l'égard des questions coloniales car membre de la Compagnie de Virginie jusqu'à sa dissolution par la Couronne britannique en 1624, il fut directement impliqué dans la politique impérialiste de son temps. Homme politique, Francis Bacon a toujours obéi à la raison d'État et eut un rôle particulièrement important dans la répression des soulèvements populaires. Il préconisa entre autres la déportation dans les colonies des vagabonds et des criminels. Il défend les droits de l'Europe sur le monde. Comme on le constate au 19^e siècle, lors de la colonisation de l'Algérie, la colonie sert, dans l'Angleterre de Bacon, d'exutoire et permet d'évacuer le trop plein de population. On ne peut saisir la problématique coloniale de Bacon si on ne la replace pas à l'intérieur « d'un projet utilitariste de maîtrise technique de la nature pour le grand bénéfice du genre humain ». Les réflexions de Locke sur l'esclavage et la colonisation sont tributaires de son « implication passionnée dans les affaires coloniales de son temps ». Il fut en effet administrateur pour les Lords propriétaires de Caroline dont il rédigea en grande partie la constitution et dont l'un des articles affirme que « tout citoyen libre de la Caroline exerce un pouvoir et une autorité sans limite sur ses esclaves noirs ». Il s'agit de comprendre alors pourquoi le défenseur du parlementarisme devenu victorieux après la fuite de Jacques II en France, le champion du libéralisme ne s'opposa pas à la colonisation de l'Amérique du Nord ni à l'esclavage. Pour Locke, Dieu a donné la terre aux hommes pour qu'ils la cultivent. Bien qu'il soit contre l'extermination des Indiens, ceux-ci ne possèdent pas la terre sur laquelle ils habitent car ils ne la cultivent pas et à ce titre ne peuvent avoir le droit de combattre les implantations européennes dans la mesure où elles mettent la terre en valeur. Cet essai se termine par une analyse des idées de Rousseau suivie d'un court chapitre sur la révolution de Saint-Domingue. Il souligne l'indifférence de Rousseau à l'égard des esclaves dans les colonies. Ce qui n'autorise pas à faire de Rousseau un défenseur de l'esclavage ni du colonialisme. On aurait aimé peut-être une réflexion plus approfondie sur la problématique coloniale chez Rousseau dont certains textes constituent une critique radicale du colonialisme, au même titre que ceux de Diderot. Qu'on relise la lettre à l'adresse de Bordes à propos du *Discours sur les sciences et les arts* : « Ainsi de ce que nous n'avons pu pénétrer dans le continent de l'Afrique, de ce que nous ignorons ce qui s'y passe, on nous fait conclure que les peuples en sont chargés de vices : c'est si nous avons

trouvé le moyen d'y porter les nôtres qu'il faudrait tirer cette conclusion. Si j'étais chef de quelqu'un des peuples de la Nigritie, je déclare que je ferais élever sur la frontière du pays une potence où je ferais pendre sans rémission le premier Européen qui oserait y pénétrer, et le premier citoyen qui tenterait d'en sortir.» Cet essai a néanmoins le grand mérite de mettre en perspective des problématiques complexes qui sont rarement explorées et des textes assez peu étudiés.

PASCALLE PELLERIN

Paschalis M. KITROMILIDÈS, *Enlightenment and Revolution. The Making of Modern Greece*, Cambridge Mass., London, Harvard University Press, 2013, 452 p.

Paschalis M. Kitromilidès, professeur de science politique à l'Université d'Athènes, a consacré une grande partie de ses recherches à l'étude de la réflexion politique grecque au temps des Lumières. Son dernier ouvrage est issu d'une remarquable thèse soutenue à Harvard en 1979 et portant le titre *Tradition, Enlightenment and Revolution : Ideological Change in Eighteenth and Nineteenth Century Greece*.

L'A. propose une lecture politique des Lumières où l'accent est mis sur la formation de la Grèce moderne et la transformation d'une communauté religieuse orthodoxe hellénophone en un État-nation. L'ouvrage se compose de dix parties qui s'articulent autour du rayonnement des Lumières sous ses différents aspects : la formation de la conscience historique, le rôle de l'absolutisme éclairé des Phanariotes dans l'élaboration de l'idée de la réforme de la société et de l'éducation, l'émergence du républicanisme, la fonction critique des Lumières, leur héritage dans la politique libérale grecque du 19^e siècle. Dans une perspective comparatiste, il retrace le chemin accompli vers la modernité dans un temps de ruptures et de grands bouleversements politiques attestant le changement des mentalités chez une grande partie des Grecs. Autant de questions qui nous renvoient aux grands chantiers intellectuels des Lumières.

P. M. Kitromilidès s'efforce d'abord de mettre en valeur la contribution des figures emblématiques de la première période des Lumières, des années entre 1770 et 1800. Il se penche sur les écrits de Eugenios Voulgaris, Nikiphoros Théotokis, Iossipos Moissiodax, Dimitrios Katartzis et de Rhigas Vélestinlis. En s'affranchissant de la tradition aristotélienne, ces intellectuels ont fait ressortir la nécessité de réformes dans le domaine de l'enseignement. Cette nouvelle pédagogie, largement influencée par les articles de l'*Encyclopédie*, se situe dans une problématique plus vaste animée par la querelle des Anciens et des Modernes, la question de la langue grecque, les nouvelles acquisitions dans le domaine des mathématiques et des sciences, de la philosophie et de la littérature. Mais ce sont les années 1790, associées à la Révolution française, qui inaugurent une période tumultueuse pour la pensée politique en donnant une nouvelle orientation à la réception des Lumières. À partir de Christodoulos Pamblékis, Kitromilidès distingue une tradition jacobine qui se manifestera, au tournant du 19^e siècle, par la critique sociale de la *Nomarchie Hellénique*. Mais c'est Adamantios Korais qui prend la relève en transformant ce courant d'idées en une réflexion sur la démocratie. La vénération qu'il porte à Montesquieu est associée à son admiration pour Condorcet. Sans être un cheminement vers des conceptions utopiques, son républicanisme consiste en un instrument de réforme morale et sociale et P. Kitromilidès consacre un bon nombre de pages au renouveau apporté par ce disciple des Idéologues.

La diffusion des Lumières dans la culture grecque est abordée comme un vaste champ de multiples transferts culturels dont les mécanismes forment l'infrastructure de phénomène. On constate des traductions et des adaptations d'ouvrages de philosophie, de littérature, d'histoire, de science et de religion qui pour la plupart proviennent de France, d'Italie ou d'Allemagne. Condillac, Mably, Lalande, Genovesi, Beccaria, Fr. Soave, W. Tr. Krug sont traduits mais également enseignés dans les Académies qui apparaissent pendant ce temps grâce au concours financier des Phanariotes et d'une riche classe marchande.

Une autre question fondamentale que pose la présence des Lumières dans l'aire grecque concerne les relations entre centre et périphérie. Dans quelle mesure représentent-elles un phénomène périphérique ou bien sont-elles une étape de leur parcours à travers le Sud-Est de l'Europe et même jusqu'en Russie? Leurs multiples centres, depuis les Principautés danubiennes jusqu'aux Îles Ioniennes en passant par Constantinople, la Macédoine, l'Épire, les villes des côtes occidentales de l'Asie Mineure, leur confèrent une envergure géographique dépassant largement la Grèce proprement dite que l'on connaît.

Cependant, en terminant, Kitromilidès partage les inquiétudes profondes de ceux qui reconnaissent que l'ancien antagonisme entre les Lumières et l'idéologie de l'Église orthodoxe continue à former la trame de la culture grecque contemporaine en confondant le religieux et le politique. Lorsque, dans la troisième décennie du 19^e siècle, l'État grec émerge à la suite d'une révolution de dix ans contre l'Empire ottoman, la fondation d'un État libéral a été rapidement éclipsée par une vision nationaliste et autoritaire. Kitromilidès n'hésite pas à expliquer comment, aujourd'hui encore, cet échec décisif se trouve au cœur des difficultés politiques actuelles. Ce volume propose une approche stimulante et passionnante de la propagation des idées novatrices des Lumières dans la pensée grecque et constitue une invitation à découvrir ce monde fascinant encore relativement peu connu hors de Grèce.

ROXANE ARGYROPOULOS

François LABBÉ, *Correspondances maçonniques 1777-1783. Franc-maçonnerie, Illuminisme, Rose-Croix d'Or, Stricte Observance*, Paris, Honoré Champion, coll. "Les Dix-huitièmes siècles", 2016, 350 p.

La franc-maçonnerie allemande et l'Illuminisme ont fait l'objet de travaux universitaires récents, dont les plus importants sont certainement ceux de Monika Neugebauer-Wölk et de Reinhard Markner (*Die Korrespondenz des Illuminatenordens (1776-1781)*, Tübingen, Niemeyer, 2005). Le présent ouvrage a le mérite de dévoiler une correspondance privée entre plusieurs francs-maçons d'origine française entre 1777 et 1783, qui jette un éclairage sur les activités de loges situées à Mannheim et Berlin. L'A. a pu consulter les archives privées de la loge La Royale Yorck, encore active de nos jours à Berlin, qui contiennent de nombreux rituels mais surtout une correspondance entre vénérables au sujet des activités, de l'organisation, en un mot de la vie de leurs loges. Après une présentation générale du contexte des territoires allemands au 18^e siècle, qui comporte un gros plan sur les Illuminati, la Stricte Observance et la Rose-Croix d'Or, l'A. se livre à une étude prosopographique des principaux auteurs de cette correspondance, Claude Etienne Le Bauld de Nans et Jacques Drouin. Le premier, originaire de Besançon, moine défrôqué, initié à Parme en 1755, s'illustre en tant que comédien à Berlin jusqu'à la fermeture de la Comédie en 1778, date à laquelle il s'installe à Mannheim et y devient vénérable de la loge Saint-Charles de l'Union. Le second, moins connu, né en Italie, parisien, puis dentiste à la cour de l'électeur Charles Théodore, devient à son tour vénérable de la loge de Mannheim. La correspondance débute en 1777, peu après que la loge Royale Yorck a repris ses activités au terme d'une période de sommeil, et s'interrompt en 1783, un an avant que Charles Théodore ne promulgue un édit contre les sociétés secrètes dans ses États, édit qui vise essentiellement les Illuminés mais qui frappe également les loges maçonniques. La loge de Mannheim est affiliée à celle de Berlin, elle-même rattachée à la Grande Loge d'Angleterre des Modernes. L'A. a choisi de ne pas reproduire *in extenso* ces lettres, mais de résumer leur contenu tout en insérant quelques extraits significatifs, ce qui rend indéniablement la lecture plus aisée et permet d'éviter certaines redites. Dans ces lettres, il est question du montant de la capitation que la loge de Mannheim doit reverser à celle de Berlin, mais également des relations avec des membres de la Stricte Observance ou des Illuminés. Ainsi Drouin tente d'intercéder auprès de la Royale d'Yorck de Berlin pour que cette dernière accorde une patente en vue de la création d'une loge à Munich sous la houlette d'un certain Costanzo, membre des Illuminés de Bavière. Ainsi l'A. atteint bien l'objectif fixé au début

de cet ouvrage, ajouter « une dimension profondément humaine à un moment de l'existence des loges au 18^e siècle » (p. 21). De plus, il a le mérite de bousculer un certain nombre d'idées reçues sur la franc-maçonnerie des Lumières et sur les Illuminati. On s'aperçoit ainsi que les Illuminati cherchaient à tisser des liens avec la Grande Loge d'Angleterre (Moderne) par l'intermédiaire de la Royale Yorck de Berlin. On voit les maçons français installés à Berlin et Mannheim chercher la protection des maçons anglais et se méfier de Zinzendorf, inventeur d'un nouveau rite, fondateur de la Grande Loge Nationale d'Allemagne en 1770, avant d'avoir été rejeté à la fois par la Grande Loge de Suède (en 1777) et par la Grande Loge d'Angleterre (en 1780). À la lecture de cette correspondance, on voit bien que quelques années avant la Révolution française, pour les maçons français comme pour les Illuminati, la Grande Loge d'Angleterre des Modernes (par opposition à celle des Anciens, plus traditionnelle) incarnait encore les grandes valeurs des Lumières, la tolérance religieuse ainsi qu'une démarche rationnelle et scientifique. Les sources primaires sur les loges étant encore difficilement accessibles, malgré des progrès considérables dans l'historiographie de la franc-maçonnerie, l'édition de cette correspondance sera donc particulièrement utile tant aux spécialistes de la franc-maçonnerie qu'aux dix-huitiémistes.

CÉCILE REVAUGER

Sophie LEFAY, *L'Éloquence des pierres. Usages littéraires de l'inscription au XVIII^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, coll. "L'Europe des Lumières", 2015, 362 p.

Comme son sous-titre l'indique clairement, l'ouvrage de Sophie Lefay n'est pas une histoire de la constitution d'une discipline épigraphique, mais est consacré à l'inscription comme procédé dans la littérature. Plus exactement, Sophie Lefay demande ce que la littérature, au sens large, fait de ce procédé qui fait parler les pierres, interrogeant en dernière analyse ce que l'inscription et la littérature se font l'une à l'autre (commençons avec les pierres, mais la démarche nous ouvrira d'autres supports).

L'ouvrage porte sur la période qui va de la création de l'Académie des inscriptions, à la fin du 17^e siècle, jusqu'à la période d'activité de Champollion, à la fin du 18^e siècle. C'est-à-dire qu'il se situe au moment où d'une part, le livre prend une place centrale dans la définition de la culture et de l'histoire, et où d'autre part, l'inscription prolifère en usages mémoriels et historiques, privés et publics, artistiques, érudits et publicistes. Qu'en est-il alors de ce texte porté par autre chose qu'un livre, dans un livre ? Deux autres éléments sont retenus comme essentiels sur ce moment historique, qui sont constitutifs de l'enquête menée ici : d'une part, c'est le moment où le français l'emporte sur le latin, par le même mouvement d'une importance croissante de la dimension civique, plutôt que publique, de l'inscription, stimulant des usages spécifiques de l'inscription. D'autre part, c'est l'ère où naît la sphère de la vie privée, transformant, là, l'inscription en inscription singulière, affective voire sexuelle, qui transforme en retour la langue, surtout poétique.

On comprend que la « littérature » recouvre ici les romans, pièces de théâtre, essais, mémoires, correspondances et « l'inscription » les épitaphes, les graffitis, et ces dernières dès lors qu'elles sont plus ou moins incorporées dans le corpus littéraire en question, y produisant une rupture discursive. Multipliant les exemples, l'auteure relève l'inscription partout où elle est, dans toute la production écrite de la période. Elle montre en outre comment les discours sur l'inscription traversent les disciplines via les querelles, ou plutôt via les réactualisations incessantes, sur toute la période, d'une « querelle des inscriptions ». L'enquête est construite autour de quatre fonctions des inscriptions : signifier, accomplir, éterniser, imprimer. Les chapitres placent l'inscription au sein, voire au cœur, d'une culture scripturaire dont on ne saurait parler sans la mutiler en ignorant l'inscription. Ils problématisent, du sein de cette culture, la place du livre, la place de la culture dans la nature (par cette « écriture à même les choses et le monde »), la place du sens dans la représentation non linguistique (cartouches de tableaux et panneaux sur les scènes de théâtre), mais aussi le

pouvoir des mots (chapitre « accomplir »). Le parcours va jusqu'à finir par opposer inscription et livre, ou plutôt par faire apparaître les jeux d'entre-définitions et de fascinations réciproques entre inscription et livre (chapitre « imprimer »).

La démarche, menée dans une langue maniant le style lapidaire avec grâce et efficacité, nourrit une réflexion riche et suggestive sur la langue et l'écriture, sur une reconnaissance du pouvoir de l'écrit qui soit consciente de la concurrence qui est faite au livre fermé, par ces inscriptions dont la forme s'approche de la poésie et pointe vers un « art de se taire », et redonne la conscience et le goût de l'énergie de la langue elle-même. Ainsi l'ouvrage se situe-t-il au principe de la création littéraire, là où l'intime et la langue se cherchent, avant de se distinguer en littérature ou inscription.

SOPHIE AUDIDIÈRE

Christophe MARTIN, *L'Esprit des Lumières. Histoire, littérature, philosophie*, Paris, Armand Colin, coll. "Cursus", 2017, 191 p.

L'ouvrage de Christophe Martin est consacré aux Lumières françaises et couvre la période qui va de l'activité intellectuelle de Bayle (1685) à la Révolution française. Plutôt que d'une période chronologique cependant, l'auteur cherche à rendre compte d'un « moment intellectuel » qui, en se décrivant lui-même par la métaphore des « Lumières », se donnait à voir comme un moment de « conscience collective d'une époque » dont l'acmé se situe autour de 1750 et qui se dit dans une « grandiose dramaturgie » de l'histoire de l'esprit humain.

Dans cet ouvrage à vocation pédagogique, C. Martin réunit son propos en quatre chapitres. « Penser par soi-même » conduit la lectrice dans les diverses pratiques de la littérature clandestine, de la critique biblique, de la philosophie historique et critique de fables et des erreurs de l'esprit humain, de l'*Encyclopédie*, pour faire apparaître une distinction utile entre la pratique intellectuelle et scripturaire qui aspire à « penser par soi-même » d'une part, et l'idéal de l'esprit critique d'autre part. L'horizon de cette première partie est anthropologique, dans un nouage fort avec la question du langage. Le deuxième chapitre porte sur la curiosité. De nouveau, il part de Bayle et Fontenelle, de ce qui les précède (l'espace conceptuel du *theatrum mundi*) et fait apparaître ce qui les suit, à savoir une topique de la nature toute différente. Le chapitre fait apparaître la pluralité des voies explorées par les philosophes (Rousseau, Diderot) et la place des sciences. Le chapitre « Faire savoir, faire penser » appréhende dans sa complexité le sens ou les sens possibles d'une dimension pédagogique des Lumières. La traduction pure et simple de la dimension dynamique du savoir en une diffusion voire une théorie de l'éducation est en effet une facilité que les auteurs examinés ne se donnent pas, explorant dialogues, maîtrise éditoriale des types d'ouvrages, ironie et écriture entre les lignes, et se distinguant franchement les uns des autres sur la question de l'éducation (en un sens strict). Enfin, « Penser sans concept » appréhende la question des rapports entre ce que nous appelons philosophie d'une part et littérature d'autre part (fictions, œuvres dramatiques, dialogues). C'est ici la dynamique des passions et celle de la vie sociale des humains que les Lumières tentent de ressaisir dans leur articulation à une possible émancipation, cette dernière étant appréhendée d'un point de vue historique par la voie de la narration. Il peut s'agir d'affronter la question de la domination despotique, de celle qui s'exerce sur les femmes spécifiquement, ou des instances sociales (places) qui prétendent définir des individus qui ne s'y identifient pas, ou même de la mémoire de nos propres passions.

Le volume se clôt par des morceaux choisis qui sont en fait une partie des textes analysés dans les chapitres qui précèdent. On retrouvera donc utilement et avec plaisir les textes dont il a été question, de Bayle, Fontenelle, Montesquieu, Voltaire, Diderot, Rousseau ainsi qu'un texte de Marivaux et un autre de Beaumarchais.

Conformément à son ambition de faire saisir un moment intellectuel, l'ouvrage

parvient à maintenir ensemble ce qui fut pensé, publié et débattu d'une façon contemporaine : ainsi des œuvres relevant de l'exercice de l'esprit critique en même temps que les contes de fées, ou, dans un chapitre dédié, de la littérature et la philosophie. D'une façon transversale à sa période, l'ouvrage parvient également à tisser les liens entre l'ère de Bayle et Fontenelle et les années 1720-1750 qui furent celles de Marivaux, de Crébillon, du premier Voltaire puis les années 1750 qui furent celles des « philosophes » et de l'*Encyclopédie*. Il met au jour le *continuum* autant que les glissements essentiels qui vont de l'art d'écrire des libretins à l'ingéniosité galante, au badinage fontenellien, à l'ironie voltairienne, et à la construction d'une place pour une lecture éclairée.

Autre point fort de l'ouvrage, chaque fois que l'occasion se présente, C. Martin repère les mythes historiographiques ou idéologiques qui filtrent voire dénaturent notre perception des Lumières, et nous donne les analyses de la littérature primaire et les outils de la littérature scientifique pour nous en débarrasser (avec une légèreté bibliographique due pour ce genre d'ouvrage, mais qui n'empêche pas que les ouvrages et articles cités soient tous récents et faisant référence) – ainsi sur l'*Encyclopédie* (architecture et renvois, idéologie du public), sur la pseudo-« vulgarisation » cartésienne de Fontenelle, sur Rousseau et la nature (*Émile* et le *Second Discours*), entre autres.

Enfin, l'histoire mentionnée dans le titre n'est pas tant présente comme discipline que comme une tendance de la fiction des Lumières à se développer en philosophie narrative – là encore, c'est un point de vue relativement récent et puissant sur le siècle et surtout sur sa philosophie, dont, réciproquement, une tendance est de se développer elle-même en narration philosophique. On pourrait certes aisément, dans ce cadre, ajouter quelques mots de plus sur cette tendance à l'œuvre dans les sciences, en commençant pareillement avec l'œuvre d'historien des sciences de Fontenelle Académicien, en poursuivant avec les expérimentations de La Mettrie (quasiment absent), pour retrouver Buffon, bien présent quant à lui dans l'ouvrage.

À mettre entre toutes les mains !

SOPHIE AUDIDIÈRE

Michael MAURER, *Wilhelm von Humboldt. Ein Leben als Werk*, Köln/Weimar/Wien, Böhlau Verlag, 2016, 310 p.

Frère aîné du naturaliste et explorateur, Wilhelm von Humboldt (1767-1835) est avant tout associé en France à une réforme du système scolaire et universitaire de Prusse, parfois aussi à l'histoire de la linguistique pour ses recherches sur la langue basque et les langues de Java. De fait, il mérite bien d'être considéré comme un des « pères » de la grammaire générale comparée, et il est bien aussi le concepteur du « lycée d'État » en Prusse (un modèle copié ensuite dans tous les territoires allemands en remplacement des formes variées préexistantes), créant un *curriculum* de 9 ou 10 années clairement distinct du « primaire » et dispensant un enseignement reposant sur trois piliers : l'histoire, les mathématiques et les langues, avant tout les langues anciennes (le latin mais aussi le grec) qui se taillent la part du lion, mais aussi les langues étrangères modernes, avec en premier lieu la langue et la littérature allemandes. Ce choix d'attribuer une place essentielle à la philologie, outre les intérêts personnels de Humboldt, ardent helléniste, est fondé sur la certitude inébranlable, qu'il tire de Herder et par lui des philosophes français des Lumières, que la pensée ne se forme que par la maîtrise du langage, et en premier lieu de la langue maternelle, laquelle devient ainsi la clé du développement individuel et par là collectif. Fort logiquement, le but premier de l'école est pour lui d'enseigner à penser plus qu'à faire engranger des connaissances. Il est remarquable que cette réforme plaçant l'État au cœur du dispositif d'enseignement « secondaire » provienne d'un homme qui n'eut jamais que des précepteurs, qui ne fréquenta que pendant deux semestres les cours d'une université sans chercher à obtenir de diplôme. Durant les 16 mois qu'il passa en 1809-1810 en charge de l'enseignement et

des cultes au ministère de l'Intérieur (sa réforme fut mise en œuvre par son collaborateur et successeur J.W. Süvern), il fonda aussi l'Université de Berlin, selon un modèle inspiré de celui de l'Université de Göttingen, associant étroitement l'enseignement et la recherche, et qui sera copié par la suite partout en Allemagne et au-delà.

Ces quelques traits esquissent déjà un portrait marqué des profondes cohérences, ce qu'entend suggérer le sous-titre, qu'on pourrait traduire par « une vie qui est par elle-même une œuvre ». Michael Maurer, éminent spécialiste d'histoire culturelle à Léna (dont *DHS* a rendu compte du livre récent sur Herder, n° 47/2015, p. 663-665), nous offre ici un ouvrage savant et spécialisé qui, suivant la chronologie de la vie de Humboldt, présente les nombreuses facettes de l'activité de cet homme qui, outre deux brefs passages dans les ministères et plusieurs fonctions diplomatiques (Rome, Vienne, Francfort et Londres), passa toute sa vie à poursuivre des recherches personnelles dont plusieurs, y compris les trois volumes d'un ouvrage sur la langue kawi de Java (sur sa linguistique, voir *DHS*, n° 48/2016, p. 686-687), participent à des courants d'idées dans lesquels s'observent à son époque des mutations :

a) comment s'éveille un intérêt nouveau pour la Grèce dans l'Allemagne à partir du milieu du 18^e siècle, avec Winkelmann, suivi d'éminents hellénistes comme Chr. G. Heyne puis F. A. Wolf (que Humboldt fera venir à l'Université de Berlin), puis se « popularise » via les traductions de Johann H. Voß, constituant ainsi le socle du classicisme weimarien, car comme Goethe, Humboldt envisage la civilisation de la Grèce antique comme le lieu même d'une volonté de « former » l'homme, ainsi que comme un contre-modèle païen en face du monde chrétien ;

b) la question des races humaines qui occupe également Kant, que Humboldt étudie dans une perspective d'anthropologie comparée, sur laquelle il fonde sa linguistique comparée, examinant la question des « caractères culturels nationaux » (comment classer, par nations, ou par époques?) ;

c) ou encore la (re)découverte de l'Espagne, considérée par les philosophes des Lumières comme un État arriéré car abandonné à un clergé rétrograde et à l'Inquisition, et qui commence alors à retenir l'attention, en particulier grâce à J.-F. de Bourgoing, que Humboldt rencontre à Paris.

Humboldt est également intéressant comme héritier de la réflexion des Lumières dans les années de la Révolution et de l'Empire. Indifférent sur le plan religieux, il rejette l'utilitarisme au profit d'une interrogation sur l'art et le beau, qui fera de lui un adepte du classicisme weimarien. Dans les années précédant immédiatement la Révolution, il voit des attentats à la liberté d'opinion et les marques d'un État excédant les limites de ses droits dans la politique conduite alors par Wöllner, qui menace d'anéantir les réformes de Frédéric II dans le domaine de la liberté religieuse et renforce la censure.

Venu une première fois à Paris dès 1789 (il y reviendra en 1797-1801, voir *Journal parisien*, dans *DHS*, n° 46/2014, p. 714-716), il souscrit comme tant d'autres aux principes fondateurs de la Révolution française, avant d'en déplorer comme tant d'autres également le déroulement, préférant une liberté promue par un souverain à celle conquise par le peuple. Il ne cessa de défendre des positions clairement libérales, ce qui l'engage à définir, en 1791, les bornes de l'intervention de l'État (*Ideen zu einem Versuch, die Grenzen der Wirksamkeit des Staates zu bestimmen*, parues en 1851, mais quelques chapitres en avaient déjà été publiés en 1792). C'est la raison pour laquelle on a souvent cru discerner un « revirement », ou un reniement, dans le fait qu'il ait conçu un enseignement « secondaire » totalement étatique. En fait, comme le montre M. Maurer, ce sont les circonstances qui ont changé : après l'effondrement de la Prusse en 1806 et le départ du roi Frédéric-Guillaume III réfugié à Königsberg, la menace qui pèse sur la liberté du citoyen est désormais le risque de disparition de l'État, qu'il faut donc réorganiser, et la mise en place d'un enseignement doit y contribuer. Ardent défenseur de la liberté, érudit éclectique mais néanmoins profond, il est

en politique un acteur pragmatique attaché au principe de liberté mais également attentif aux circonstances.

GÉRARD LAUDIN

Nicholas B. MILLER, *John Millar and the Scottish Enlightenment: family life and world history*, Oxford, Voltaire Foundation, coll. "Oxford University Studies in the Enlightenment", 2017, 259 p.

John Millar est généralement considéré comme une figure mineure des Lumières écossaises. Mais son ouvrage, *Observations concerning the distinction of ranks in society*, eut une fortune et une diffusion considérables. Paru en première édition en 1771, il fut réimprimé en seconde édition en 1773. La troisième édition définitive parut en 1779. L'année après sa parution (1772), l'ouvrage fut traduit en allemand et, à partir de la seconde édition de 1773, Suard le traduit en français sous le titre *Observations sur les commencements de la société*. En France l'ouvrage eut une large circulation : il fut, entre autres, utilisé par Diderot pour sa collaboration à l'*Histoire des deux Indes* de l'abbé Raynal. Nicholas Miller aborde l'ouvrage du philosophe écossais en partant d'un point de vue en quelque sorte nouveau : il examine les relations d'autorité (de dépendance, de sujétion, etc.) qui structurent la vie et l'existence des sociétés, à partir du niveau de la famille. C'est ainsi que l'analyse prend en considération les relations (de dépendance ou de sujétion) qui existent entre 1) mari / femme, 2) père / fils, 3) maître / serviteur, 4) souverain / sujet. Cette perspective permet à l'auteur de jeter une lumière nouvelle sur des thématiques du 18^e siècle qui sont souvent négligées : l'attitude (négative et polémique) de l'Europe des Lumières à l'égard de la polygamie ; la prise de position sur le matriarcat primitif ; l'attention au mythe des Amazones, la république des femmes qui renverse l'ordre entre homme et femme établi dans la société européenne (mythe relancé au milieu du siècle par un homme de science comme La Condamine) ; les relations interraciales (mariages mixtes, etc.) qui se développent dans l'Amérique espagnole. Tout cela permet à l'auteur d'éclairer les perspectives nouvelles que Millar envisage et souhaite pour la société commerciale de son époque.

GIANLUIGI GOGGI

Gianluca MORI, *L'Ateismo dei moderni. Filosofia e negazione di Dio da Spinoza a d'Holbach*, Roma, Carocci Editore, coll. "Freccese", 2016, 300 p.

Professeur en philosophie à l'Université de Vercelli, Gianluca Mori est l'auteur de travaux importants sur la tradition rationaliste post-cartésienne, en particulier sur Pierre Bayle, dont il a montré la sympathie philosophique envers l'athéisme (*Bayle philosophe*, 1999), et sur les manuscrits philosophiques clandestins : son édition de l'*Examen de la religion* (1998) reste un modèle du genre. Il a encore publié une édition marquante de l'*Avis aux réfugiés* (2007), restitué à Bayle, qui dénonce le caractère politiquement nocif des croyances religieuses, et une utile anthologie de textes manuscrits athées du premier 18^e siècle : *Philosophes sans Dieu* (2005 ; rééd. 2010). Le présent ouvrage s'inscrit clairement dans la continuité de ces travaux et est appelé comme eux, croyons-nous, à faire date. Il nous brosse l'histoire, non pas de l'athéisme en soi, mais de la forme particulière – dite « moderne » – qu'il revêt entre les deux jalons théoriques que forment le *Tractatus theologico-politicus* de Spinoza (1670) et le *Système de la nature* de Holbach (1770). Soit exactement un siècle pendant lequel se développe, par des voies culturelles et philosophiques diverses, et par le détour obligé de paradoxes polémiques et autres stratagèmes rhétoriques adaptés aux spéculations brûlantes, une lente mais sûre érosion du concept de Dieu, tel que l'a défini la théologie rationaliste nouvelle issue de la Révolution scientifique. Entendons par là la notion « claire et distincte », accessible à la raison, d'une Cause première de l'univers dotée d'intelligence, de liberté et de prévision (ou, pour mieux dire, de *progettualità*, « projectualité »). Mori nous explique que cette théologie rationnelle, qui naît véritablement

avec Descartes et se déploie avec Malebranche et Leibniz, Locke et Clarke, était grosse de contradictions que d'autres penseurs comme Spinoza, Bayle, Collins, Hume, d'Holbach et bien d'autres, y compris Voltaire (qui allait rendre bien visibles les apories induites par l'idée d'un cause première conçue à notre image), n'allaient pas tarder à mettre au jour, mettant du même coup en crise l'idée de Dieu. Ainsi l'athéisme moderne se laisse-t-il définir comme une « rétorsion », sinon une « forme parasitaire » de la théologie d'une époque qui, voulant démontrer rationnellement Dieu, n'a fait que le rendre « falsifiable ». Conséquence obligée : cet athéisme ne sera jamais qu'un « météore de la modernité », sa dynamique devant nécessairement s'interrompre avec l'effondrement de la théologie qu'il parasitait. Le *Système de la nature*, nous explique ainsi Mori, a d'emblée la tonalité historique d'un chant du cygne, car Kant est déjà apparu, qui a « ouvert la voie au criticisme, puis à l'idéalisme », ainsi que d'autres thésismes assis sur l'intuition ou le sentiment, qu'il ne sera plus possible de « falsifier » – mais de combattre en employant de tout autres moyens (psychologie morale à la manière de Feuerbach, sociologie politique de type marxiste, généalogie au sens nietzschéen, peut-être surtout biologie darwinienne...). D'Holbach et les « athées modernes » ont eu tort de croire que démolir la théologie détruirait Dieu ; mais les théologiens, à l'inverse, ont appris que la métaphysique n'était pas leur meilleure alliée.

Ce livre à la fois clair et dense circonscrit très précisément son sujet et est implacablement raisonné. Systématique, il offre intrinsèquement peu d'angles à la critique ; il mériterait assurément une traduction française. Il est vrai qu'il ne fait dialoguer que des intellectuels et fait peu de cas de la « vie sociale » des spéculations évoquées : mettons que leur abstraction l'y autorise. Il est également vrai que, dans le champ des idées, il ne dit presque rien du fameux « retour du scepticisme », souvent invoqué dans les études sur l'athéisme moderne, et peu de choses des traditions de pensée athées de vieille souche naturaliste ou épiciurienne, que l'on retrouve par exemple dans le *Theophrastus redivivus* (1659) ou, plus tard, chez La Mettrie : c'est que les métaphysiciens étudiés s'inscrivent résolument en dehors de ces cadres. Mais il est simultanément envisageable que le scepticisme ne constitue pas un digne facteur de la « modernité » ; que l'« athéisme ancien » ne représente plus qu'une forme désuète et quasiment éteinte d'athéisme ; et que les idées ne valent que parce qu'elles sont portées par des philosophes. En d'autres termes, l'épisode « moderne » que décrit avec brio G. Mori, dont il ne dissimule pas la précarité, demanderait peut-être à être plus précisément ancré dans l'histoire longue de l'athéisme, et mieux articulé à ses formes plus anciennes ou alternatives, puisque aussi bien – et c'est déjà un progrès considérable par rapport à bon nombre d'histoires récentes de l'athéisme – l'auteur admet avec raison que le phénomène en soi n'est aucunement nouveau au 17^e siècle en Europe.

ALAIN MOTHU

Kornél NAGY, *Az erdélyi örmények katonlízációja 1685-1715* [La conversion des Arméniens transylvains au catholicisme, 1685-1715], Budapest, MTA BTK, 2012, 250 p.

Le présent ouvrage porte sur l'histoire d'une minorité très peu connue de la Transylvanie, les Arméniens, durant l'époque de 1686 jusqu'en 1715. Cette période correspondait avant tout à la reconquête de cette province, qui avait naguère appartenu au Royaume de Hongrie, sur les Turcs et à son intégration dans la monarchie des Habsbourg sous le titre de Gubernium. Du point de vue de la minorité arménienne, c'était alors que leur immigration s'accéléra grâce à l'activité de l'évêque Virziresco Oxendio, le fondateur de l'Église uniate arménienne de Transylvanie. C'est la première monographie consacrée à la genèse de cette Église durant l'épiscopat d'Oxendio. Kornél Nagy, directeur de recherches à l'Institut d'histoire du Centre de recherches en sciences humaines de l'Académie hongroise des sciences, travaille depuis de longues années sur l'histoire des Arméniens en territoire hongrois et y a consacré déjà de nombreux travaux scientifiques. Ce jeune historien et expert de la langue arménienne a soutenu en 2008 sa thèse à l'Université de Budapest sur

le même sujet. Le présent ouvrage est une version complétée et refondue de sa dissertation doctorale.

Afin de réunir la documentation nécessaire à cet ouvrage, l'auteur devait travailler dans des archives très différentes, surtout à Rome, à Vienne, à Venise, à Erevan et à Budapest. Kornél Nagy a bien réussi à situer la conversion des Arméniens dans le grand processus de la reconquête catholique en Europe centrale. D'autre part, il a montré aussi que cette politique peut être considérée comme une version tardive des tentatives de conversion durant le haut moyen âge. L'adoption du catholicisme par les Arméniens transylvains facilitait beaucoup leur intégration dans la société hongroise par une acculturation linguistique relativement rapide. Comme il n'y avait pas eu d'évêché uniate arménien en Transylvanie, cette communauté fut incorporée dans l'évêché catholique de Gyulafehérvár (aujourd'hui Alba Julia en Roumanie). Toutefois, ce phénomène provoqua de nombreux conflits entre les Arméniens attachés à leurs traditions linguistiques et culturelles et leurs compatriotes qui suivaient le mouvement missionnaire de l'évêque Oxendio. Le sujet est longtemps resté une *terra incognita* de l'histoire arménienne ainsi que de l'histoire hongroise. Grâce à ce travail scientifique, nous disposons d'un ouvrage incontournable pour les historiens et les lecteurs s'intéressant à cette période charnière. Outre la bibliographie détaillée, l'auteur a ajouté à son texte deux résumés (en anglais et en italien) ainsi qu'un index des noms propres.

FERENC TÓTH

Sadek NEAIMI, *La Superstition raisonnable. La mythologie pharaonique au siècle des Lumières*, Paris, Classiques Garnier, coll. "L'Europe des Lumières", 2016, 257 p.

Voici un ouvrage sur un sujet croisé par presque tout dix-huitième siècle, la réception de la mythologie égyptienne au siècle des Lumières, rarement abordé pour lui-même, et qui à ce titre comble une lacune importante. Il s'agit d'une monographie qui couvre le vaste champ de l'Antiquité égyptienne telle qu'elle est recueillie et représentée au 18^e siècle, à la fois dans le cadre d'une archéologie naissante, d'une mythographie mais aussi de la littérature. L'approche est celle d'une histoire des idées et des représentations, l'auteur entendant, en effet, rendre compte de l'image de l'Égypte ancienne dans la pensée des Lumières. Les termes de son titre, « la superstition raisonnable », empruntés à Sade, indiquent la ligne de sa thèse : d'abord, assimilée à l'origine de l'idolâtrie et de la superstition, dans le cadre d'une pensée chrétienne et d'une histoire universelle, l'Égypte ancienne devient, à la bascule du milieu du 18^e siècle, le berceau de la civilisation et du savoir, et sa religion un modèle de religion naturelle, avant de subir un nouveau renversement, sensible dans l'*Encyclopédie méthodique* et amené par la primauté accordée, avec et après Winckelmann, au modèle grec qui produit un nouveau décentrement. Des textes privilégiés marquent ce parcours, allant à peu près de l'*Antiquité expliquée* de Bernard de Montfaucon (1719-24) aux *Nouvelles recherches sur l'histoire ancienne* de Volney (1814) : ceux de Banier, Caylus, Goguet, Voltaire, Brosses, Court de Gébelin, l'*Encyclopédie*, mais sont aussi intégrés les utopies ou fictions de Ramsay, Terrasson, Mouhy. Par ailleurs, un rappel utile des principales sources de l'époque est fait (*Hermès Trismégiste*, Horapollon, Kircher, etc.). Incontestablement, donc, se trouve réuni ici un matériau très utile pour une compréhension non seulement de la place de l'Antiquité égyptienne dans la pensée des Lumières mais aussi de son enjeu décisif dans les très complexes reconfigurations épistémiques des champs de la religion et de l'histoire à l'époque.

Malheureusement, les défauts, plus ou moins graves, interdisent toute adhésion au discours et obligent à une lecture menée sans cesse sous l'ère du soupçon. Défaut de plan d'abord : de longs préliminaires émiettés en une série de points mal reliés, traitant de la superstition, du songe, de la divination, où ne se dessine aucune thèse ni aucune chronologie, puis une architecture assez redondante malgré un habillage rhétorique clair en trois parties, l'une sur le parcours idéologique (de l'idolâtrie au savoir), les deux autres sur le

corpus mythologique lui-même séparé entre textes théoriques et fictions, coupure évidemment difficile à tenir. Surtout, deux défauts majeurs : une énonciation qui oscille entre une position naturaliste de « vérité » (par rapport à la science égyptologique ultérieure) et culturaliste (la construction d'une relation à l'Antiquité égyptienne). Et, le plus rédhibitoire : des références fausses, tronquées ou inexplicables. Banier ainsi, est cité pour sa *Mythologie de 1738-1740* alors que l'édition qui sert de base et fait date est celle de l'*Explication historique des fables* de 1715, Fontenelle, lui-même mal cité (fautes dans les citations) donne lieu à des confusions aberrantes entre éditions et œuvres, Montfaucon, pourtant décisif, n'est évoqué que pour son *Supplément* et non pour l'*Antiquité expliquée*. Sans parler des innombrables coquilles et de la bibliographie indigente, affichée comme « sélective » – mais pourquoi ? L'impression qui ressort est celle d'un ouvrage de seconde main. Par ailleurs, l'auteur ne maîtrise pas non plus la bibliographie critique de base pour nombre de sujets qu'il aborde, à commencer par le discours mythologique de l'époque qui a pourtant donné lieu à un grand renouvellement ces deux dernières décennies et qui est largement ignoré, n'est pas du tout connu par exemple le décisif ouvrage de Julie Boch, *Les Dieux désenchantés. La Fable dans la pensée française de Huet à Voltaire (1680-1760)* (Champion, 2002).

Pour résumer : un vrai bon sujet, un matériau riche, mais un ouvrage qui n'a ni la rigueur ni la hauteur suffisantes pour les traiter de manière convaincante.

AURÉLIA GAILLARD

Claire OLLAGNIER, *Petites maisons. Du refuge libertin au pavillon d'habitation en Île-de-France au siècle des Lumières*, Avant-propos Michel DELON, préf. Jean-Philippe GARRIC, Paris, Mardaga, coll. "Architecture", 2016, 250 p.

On aime au temps des Lumières se retirer à la campagne, pour mieux respirer, pour s'y reposer, pour s'y trouver en compagnie d'une petite société choisie, bref, pour mieux vivre, mais sans trop s'éloigner toutefois des agréments de la capitale (voir le numéro thématique *Se retirer du monde*, DHS, n° 48/2016). Ce mouvement, fait de va-et-vient entre ville et campagne, est bien sûr l'apanage des élites, aristocrates et grands bourgeois argentés, avant que ne les imitent commerçants et artisans aisés. Aussi s'est-il accompagné, notamment dans la seconde moitié du siècle, de toute une réflexion sur le bâti : quelle demeure serait la mieux appropriée à ces séjours ? Château ? Manoir ? Maison des champs ? Chartreuse ? Pavillon à l'image de celui, jugé très ingénieux par le théoricien J.-F. Blondel (p. 54), de Gaillard de la Bouëxière ? Ainsi est né un habitat protéiforme qui revêtira la dénomination de « petite maison », celle restée mythique dans les esprits grâce à la littérature comme lieu de plaisirs plus ou moins avouables et de rendez-vous secrets. Mais si l'imaginaire fait son œuvre jusque dans les romans du 19^e siècle, ont été réalisés au fil du siècle ces édifices, qualifiés aussi de « folies » (p. 17), dont on trouve maints témoignages, mettant en relief la réflexion, le goût et l'art de propriétaires, d'architectes et de décorateurs.

C'est cette riche histoire, dont n'avait été faite aucune étude avant la parution de ce très beau livre, orné de reproductions de tableaux, de gravures et de plans, que nous offre C. Ollagnier, docteure en Histoire de l'Art, spécialité architecture. L'étude, issue de sa thèse de doctorat, est d'autant plus intéressante qu'elle traite son objet non seulement du point de vue de l'architecture, mais aussi de celui de la littérature, et en le contextualisant grâce à l'histoire des mœurs et des goûts. C'est dire qu'avec ce croisement disciplinaire l'ouvrage intéressera bien plus que les seuls historiens de l'art.

Fort logiquement la première partie s'intéresse à l'émergence de la petite maison. Rapidement perçue comme un « asile fantasmé » (p. 33), ce n'est pas pour autant que la petite maison, explique l'A., précisant que cette appellation finit par l'emporter après que ce type de « maison suburbaine » a connu nombre de dénominations, se tenait très éloignée de Paris. La recherche du repos n'impliquait pas la fuite totale des attraits d'une capitale dont l'environnement proche offrait encore en ce temps un cadre de vie relativement buco-

lique. C'est ainsi que « ces édifices apparus au début du 18^e siècle se dénombrent bientôt par dizaine aux alentours de la capitale » (p. 17), illustrant à la fois une expérimentation qui allait en modifier considérablement les abords et le déploiement d'un imaginaire de la nature en ville comme celui d'un lieu propice aux amours illicites. Pour entendre cette évolution, ou plutôt cette révolution, de l'habitat et de sa géographie, l'A. en observe les fondements théoriques, philosophiques et artistiques. Si on se souvient de la littérature romanesque qui, dès le premier tiers du siècle, en fait un véritable *topos*, on est invité dans cet ouvrage à se tourner vers des mémoires, des correspondances, des rapports de police et des chroniques scandaleuses permettant de mener une véritable analyse architecturale de ces « maisons écartées » dont la présence est attestée dès le début du siècle. Pour autant, même si la petite maison conserve souvent dans ces écrits sa dimension licencieuse, devenue « l'accessoire indispensable à l'homme du monde » (p. 45), elle connaît, avec ceux de Jean-François de Bastide et de Jacques-François Blondel, un tournant « tant théorique qu'architectural dans les années 1750-1760 » (*ibid.*). Pour C. Ollagnier, le théoricien Blondel, en « faisant de la petite maison un cas particulier de maison de plaisance » (p. 49) dans ses *Cours d'architecture* regroupant ses leçons données depuis les années 1750 (p. 313), démontre que « l'on est bien face à un type architectural défini par un programme » (p. 49). Le pavillon La Bouëxière, exemple-type des deux auteurs, serait pour la chercheuse le « manifeste » d'un « courant promouvant l'idéal architectural de la petite maison » (p. 54). Ainsi s'établit un véritable programme qui, à partir des années 1750, donne à cette dernière une fonction nouvelle qu'illustre l'A. par deux cas majeurs de la vague constructrice des décennies suivantes : le Petit Trianon, dont l'architecte Ange-Jacques Gabriel réaménagera les appartements et repensera les alentours, et qui deviendra l'échappatoire de Louis XV et de Mme de Pompadour, et la maison Le Prêtre de Neubourg, réalisée par Marie-Joseph Peyre (chap. 2). L'A. démontre alors qu'il faut voir dans le premier un pavillon d'agrément (p. 71) ; dans le second, une réalisation qui « influencera la jeune génération d'architectes » (p. 72) et dont le fondement est le modèle antique, ce qui n'empêche pas de lui donner des orientations tout à fait modernes. Le concept de la petite maison est ainsi « issu d'une hybridation entre le pavillon royal, dont l'évolution subit également l'influence de la mode des pavillons d'agréments, et la villa, remise au goût du jour dans les années 1750 » (p. 88).

Mais si ces nouveaux architectures se trouvent favorisées par la littérature libertine, par un retour au goût pour l'antique et par la philosophie sensualiste, elles s'épanouissent aussi grâce à un contexte de régénération urbaine d'une part et la recherche d'un idéal social d'autre part, comme le souligne la deuxième partie intitulée « Origines culturelles et sociales de la petite maison ». L'influence de Rousseau est patente, faisant qu'à partir des années 1760 toutes les couches de la société aspirent à posséder un lieu de villégiature à la campagne. Néanmoins, si « les classes dirigeantes et les élites lettrées se font les avocats de la vie à la campagne » (p. 93), nombre de gentilhommes campagnards, précise l'A., viennent s'installer en ville en y espérant une vie plus diversifiée. L'accroissement inédit de la capitale implique donc non seulement une réflexion sur la « question urbaine » (p. 94), mais aussi sur les modalités d'implantation d'un habitat nouveau. La mode de la maison de campagne, dont le phénomène de la *villégiatura* est le fondement, s'intensifie dans toute la France, et « l'espace périphérique s'impose comme le lieu où les notions de ville et de campagne peuvent s'exprimer conjointement » (p. 103), comme le montrent les exemples de constructions de petites maisons dans les différents faubourgs parisiens. La conséquence, souligne l'A., en est de « nouvelles pratiques sociales et un nouveau rapport au paysage » (*ibid.*) ; les lieux de promenade, tout comme les conditions de déplacement, se voient transformés et améliorés ; le choix du site d'une petite maison doit conjuguer non seulement avec les conditions d'hygiène mais aussi avec l'agrément des vues qu'il propose. C'est dire, comme le démontre parfaitement l'A., combien les nouvelles formes de villégiature répondent à « un idéal de citoyen régénéré » (p. 125) qui recherche le bien-être en ce temps

où la philosophie du bonheur gagne les esprits. Mais un bien-être qui sache allier, paradoxalement, repos dans la retraite, intimité et sociabilité, et, alors que se fait jour une nouvelle culture du corps, préservation de la santé. Aussi, selon l'A., la demeure idéale, à laquelle accède « l'élite parisienne, cultivée et cosmopolite » (p.133) aux idées progressistes, est celle qui offre un séjour ni vraiment en ville ni vraiment à la campagne, mais dans une sorte de « ville-parc » (p. 131). La petite maison suburbaine, moyen d'affirmation sociale, tout en s'imposant comme « un des vecteurs de la régénération urbaine et sociale » (p. 141) révèle en fin de compte un « décloisonnement des valeurs bourgeoises et aristocrates » (p.139), explique l'A. qui consacre le chapitre 2 (II^e partie) aux nouvelles pratiques de la sociabilité. Il n'en reste pas moins que la petite maison n'est conçue que pour des séjours occasionnels. « Divertir et surprendre » (p. 178) deviennent alors les mots clés de l'architecte qui doit dessiner, d'après C. Ollagnier, cette « résidence secondaire avant l'heure » (*ibid.*), cette « cité-jardin avant la lettre » (p. 100).

Le concept de « petite maison », grâce à la périphérie des villes qui deviennent un riche terrain d'expérimentation, évolue vers celui de « pavillon ». Se dessine alors un tout nouveau programme architectural, sujet de la troisième partie. La réflexion sur le lien entre architecture et paysage, influencée par une profonde mutation artistique, entraîne le passage du jardin « à la française » vers le jardin anglo-chinois, pendant que s'observe un retour du rationalisme en architecture. « Il faut sans doute chercher dans les villas palladiennes la référence des maisons de plan carré qui se répandent » (p. 188). La question des rapports, chère au siècle, se pose désormais aussi du point de vue de l'ensemble (édifice, jardin, paysage). Il s'agit encore de renforcer les sensations et l'intérieur de la petite maison est tout autant réfléchi que ses extérieurs : la distribution des pièces évolue toujours davantage vers le minimalisme parallèlement à l'évolution de la sphère familiale. La maison suburbaine, aux dimensions réduites, est en effet, affirme C. Ollagnier, strictement individuelle (p. 204). L'intime veut du petit. Ce sont donc davantage les jardins, eux aussi expérimentaux, qui mettent désormais en relief le statut social du propriétaire. « Ainsi la périphérie parisienne [...] devient-elle progressivement celui de l'accomplissement de la réforme des arts » (p.208) et « les innovations introduites dans le cadre de la conception des petites maisons, explique l'A., touchent tous les domaines de l'habitat » (p. 216). Un terme finit par regrouper la multitude de dénominations qui correspondent à ces petits édifices : celui de « pavillon » tel que le définira bientôt Quatremère de Quincy.

Ce n'est pas pour autant que cet « habitat pavillonnaire » (p. 219) représenta la majorité du bâti suburbain ; le petit hôtel et la maison faubourienne sont toutefois les types de résidence qui se répandent principalement, et progressivement l'emporte « une architecture pavillonnaire plutôt qu'un hôtel entre cour et jardin » (p. 220), fonctionnelle et de taille modeste. L'espace suburbain se voit conquis et les architectes font la « synthèse du pavillon à l'italienne et de l'hôtel à la française » (p. 226). Se développe un modèle architectural qui influencera, d'après l'A., le bâti du siècle suivant (p. 231). Dans son dernier chapitre (III^e partie), C. Ollagnier va au-delà en effet du 18^e siècle en examinant les travaux des deux grands architectes que furent Boullée et Ledoux et en observant que « le module pavillonnaire s'impose désormais comme l'aboutissement pratique des expérimentations formelle du siècle des Lumières » (p. 240). Se systématisent d'ailleurs leurs principes, même si d'autres tendances voient le jour, et se simplifient formellement les pratiques, pour des raisons en partie économiques, afin d'offrir « un module de base facilement transposable en tout lieu et en toute situation » (p.245). Commence le temps de la villa, au sens de notre modernité, accessible à la petite bourgeoisie ; n'est pas loin non plus, à lire l'A., le temps du « lotissement » (p. 259) : « Dès la fin du 18^e siècle, la possibilité de concevoir plusieurs maisons sur une même parcelle créant ainsi un habitat collectif inédit voient le jour. Ce procédé [...] connaît tout au long du 19^e siècle jusqu'à nos jours le succès que l'on sait » (p. 252). D'aucuns trouveront peut-être le large pont effectué par l'A. trop audacieux. Quoi

qu'il en soit, celle-ci, regrettant que « la plupart des auteurs qui se sont penchés sur la question de l'habitat pavillonnaire n'[aient] pas jugé utile d'en rechercher les origines avant le 19^e siècle », nous offre une enquête probante qu'agrémente une quatrième partie constituée de belles planches commentées.

Fi du mythe littéraire, la petite maison a bel et bien existé et, revers de l'histoire, comme le remarque M. Delon dans l'avant-propos : « le comble de l'élitisme aristocratique s'[est] démocratis[ée] en modeste pavillon pour tous ».

HÉLÈNE CUSSAC

Alessandra ORLANDINI CARCREFF, *Au pays des vendeurs de vent. Voyager en Laponie et en Finlande. 15^e-19^e siècle*, P. U. de Provence, 2017, coll. "Textuelles. Écritures du voyage", 326 p., ill. et cartes.

Le voyage au Nord, qui désignait, outre la Russie, la Finlande et la Laponie ne fit que tardivement partie du Grand Tour des voyageurs. L'ouvrage envisage sur la longue durée, depuis la Renaissance, les récits des voyageurs européens dans ces contrées d'un autre monde que les anciens nommaient avec Virgile « ultima Thule ». L'A. en dénombre pourtant 121 jusqu'à la fin du 19^e siècle. *L'Histoire des peuples du Nord* publié en 1555 par Olaus Magnus sera, pendant plusieurs siècles, avec le *Voyage des pays septentrionaux* (1671) de La Martinière et la *Laponia* (1673) de Scheffer, la bible des voyageurs confrontés aux Samis « vendeurs de vent ». Au 18^e siècle, le plus illustre d'entre eux fut évidemment Maupertuis dont l'expédition en terre lapone avait pour but de mesurer « la figure de la terre » (1736) et dont la relation fut rédigée par l'abbé Outhier. Cinq ans auparavant, avait été publié, à titre posthume, le voyage de Jean-François Regnard, futur auteur dramatique, réalisé en 1681 et qui n'était pas sans s'inspirer de Scheffer. On évoquera encore parmi ces écrivains qui furent célèbres pour d'autres productions, les « Observations sur la Finlande » (1763) de Bernardin de Saint-Pierre, alors au service de la Russie, manuscrit qui resta longtemps inconnu (1906). Mais l'A. ne se limite pas à ces personnages, d'autres voyageurs de diverses extractions et aux ambitions variées prirent le chemin des régions glacées et de l'aurore boréale – phénomène analysé par Dortous de Mairan (1733), qui, cependant, ne voyagea pas : le protestant Aubry de la Mottraye s'intéresse aux pratiques chamaniques (1718) ; les anciens militaires émigrés Boisgelin de Kerdu et Fortia de Piles portent leur regard sur les aspects pratiques d'un voyage maintenant largement balisé (1791) ; mais c'est surtout dans les dernières décennies du siècle, que le professeur de minéralogie à Cambridge, Edward Daniel Clarke, pratique une espèce de Grand Tour en Laponie (1799), à une époque où l'Italien Giuseppe Acerbi, qu'il rencontre, adapte définitivement au Nord cet exercice alors traditionnel dans l'Europe du Sud. D'autres Britanniques, experts depuis deux siècles dans cette pratique « touristique », commençaient à s'y consacrer : William Coxe, voyageur universel en Europe (1779), Matthew Consett qui joignit à sa relation le voyage de deux Laponnes en Angleterre – reprise des *Laponnes* de Maupertuis à Paris (1786). La littérature touristique du siècle suivant s'en inspira, même s'il faut faire un sort particulier à Xavier Marmier et à la Commission scientifique du Nord qui diffusèrent largement la culture nordique en France. Une carte-itinéraire est proposée pour chacun des voyageurs.

FRANÇOIS MOUREAU

Paola PAUMGARDHEN, *I tre Goethe in viaggio per l'Italia*, Roma, Bonanno Editore, 2017, 240 p.

Le *Voyage en Italie* de l'auteur de *Werther* et de *Faust* est célèbre, mais on ne se souvient guère que son propre père, Johann Caspar, non seulement s'est rendu en Italie en 1740, mais semble aussi sans doute à peu près le seul voyageur étranger à avoir poussé sa passion de la langue du Tasse jusqu'à rédiger son récit de voyage en italien, et on sait moins encore que le fils du poète, August, mourut de la scarlatine à Rome en 1830. Le poète de Weimar

a séjourné une première fois 18 mois en Italie, de 1786 à 1788, une seconde fois à Venise en 1790, mais n'a publié son récit qu'en 1816-1817, choisissant ce moment pour intervenir dans les débats esthétiques de son temps, puisqu'il prône dans *Italianische Reise* une nouvelle fois l'idéal classique contre les romantiques et les Nazaréens. La publication des autres récits, conservés dans les archives de Goethe, fut encore plus longtemps différée : le *Viaggio per l'Italia* de Johann Caspar est publié pour la première fois en 1932 (et traduit en allemand en 1986), les carnets du fils, August, seulement en 1999 (*Auf einer Reise nach Sueden*). Ce sont ces trois récits que P. Paumgardhen confronte ici.

En 1740 Johann Caspar Goethe, qui précède Winkelmann de vingt ans, voyage longtemps avant que ne commencent les fouilles systématiques de Pompéi, et il n'entrevoit encore à Herculaneum que quelques vestiges. Ce voyage de six mois, accompli peu après la fin de ses études, le conduit, le *Nouveau voyage d'Italie* de Misson (1717) en poche, de Venise à Padoue, Bologne, Macerata, Rome et Naples, retour par Rome, la Toscane, puis, via Venise, par Milan, Turin et Gênes. Arrivé à Venise en plein carnaval, ce juriste luthérien sévère se trouve d'emblée confronté à l'altérité culturelle qui le séduit, mais il ne tarde guère à déceler derrière l'euphorie du moment des réalités moins plaisantes : l'Inquisition est toujours présente dans le gouvernement de la ville, et les femmes demeurent prisonnières d'une sujétion peu enviable. Dans la suite de son périple, ce rationaliste est souvent horrifié par la misère culturelle et la superstition du peuple, ou encore par l'éclatant contraste entre les savoirs et l'ignorance, le progrès et l'arriération, le génie et la cruauté. Sa connaissance de la langue lui permet d'entrer en contact avec des intellectuels comme Apostolo Zeno ami de Christian Wolff. Demeuré un mois à Rome, dont il visite les 360 églises, il est impressionné par la grandeur de Saint-Pierre, mais se montre moins ouvert à l'Antiquité. Naples représente pour lui une nouvelle percée dans l'altérité marquée de contrastes sociaux et culturels encore plus accentués, il visite toute la région, s'intéresse en luthérien à l'hospice des orphelins et des enfants trouvés, et se propose de vanter cet exemple au conseil municipal de Francfort à son retour. Milan, ville certes moins belle de Vicence ou Naples, lui apparaît nettement supérieure sur le plan de l'évolution de la civilisation et des mœurs.

Après ce voyage, qui fut la grande expérience de sa vie, il continuera d'enrichir sa bibliothèque d'ouvrages sur l'Italie qui, tout comme les conversations familiales dans lesquelles l'Italie occupa une place, éveillèrent chez son fils un intérêt précoce pour le palladinisme et la *Magna Graecia*. Ce dernier, qui lui aussi maîtrise bien la langue, effectuera son voyage avec les yeux d'un peintre paysagiste pour qui gens, paysages et nature sont vécus comme « matériau pictural » (p. 117). Il fréquentera d'ailleurs assidûment les peintres de la communauté allemande de Rome (où il séjourne à deux reprises, en tout plus d'un an), en particulier de Tischbein auprès de qui il perfectionne sa technique du dessin. Ses lettres évoquent les émotions ressenties devant des paysages, rendent compte avec précision d'œuvres d'art vues dans les églises, les musées et de nombreuses collections privées, mais elles représentent aussi, ainsi que le souligne P. Paumgardhen, un jalon dans sa production autobiographique, entre poésie et vérité, car ce voyage constitue une vraie césure durant laquelle il accomplit une « maturation » intellectuelle, une « formation », articulée sur l'étude de la nature qui l'occupait déjà avant son voyage. C'est en Italie, où il tire de l'enseignement de Tischbein la conviction de la synergie des arts figuratifs et de la littérature, qu'il a l'idée que l'art et la nature partagent les mêmes règles. Sa préférence affirmée pour l'art grec classique qu'il voit « renaître » avec Palladio marque profondément ses choix esthétiques : réticent envers le baroque, un peu déconcerté au premier contact par les temples de Paestum, comme par certains sites de Sicile (qu'il est un des tout premiers Allemands à visiter), il néglige d'aller voir le Giotto de Padoue et les mosaïques byzantines de Saint-Marc. Parti en Italie comme vers « la Terre Promise de l'art » pour échapper à un rôle qui désormais lui pèse dans la vie politique de Weimar, il se montre certes attentif à des scènes de la vie italienne, mais son *Voyage*, à l'exception de quelques remarques sur le pouvoir de l'Église et

sur l'incurie envers le patrimoine antique, ne contient guère d'observations approfondies sur le gouvernement italien. Sa « conversion » à l'art et aux sciences de la nature est alors déjà à peu près totale.

Élevé lui aussi au contact permanent de l'art et dans la pratique du latin et du grec, son fils August, qui vit dans l'ombre d'un père dont il est devenu l'homme de confiance et un peu le secrétaire, tentera d'échapper au mal de vivre en fuyant lui aussi en Italie. Il y entre par le lac Majeur et par Milan où il veut admirer les réalisations architecturales effectuées sur ordre de Napoléon (à qui il voue, tout comme son père, une certaine admiration), il multiplie les observations sur l'agriculture, le commerce et les traditions culinaires lombardes, puis, après un détour par Vérone et Venise, il enchaîne sur Gènes, Carrare, Pise, Florence, Naples (où il est séduit par l'exubérance du peuple), Pompéi (qu'il visite à trois reprises), Paestum et rentre par Rome où, déjà très affaibli, il meurt.

P. Paumgardhen retrace, dans ce livre bref mais suggestif, les grandes lignes de la perception de l'Italie qui ressort des récits des « trois Goethe », apportant ainsi une contribution à la connaissance de l'enjeu italien dans trois générations successives de l'élite cultivée allemande.

GÉRARD LAUDIN

Martina PRIEBE, *Les Modes de sociabilité au château de Coppet à l'époque de Germaine de Staël (1767-1866)*, Droz, Genève, 2017, 167 p.

Un sujet si intéressant méritait assurément mieux que ce trop rapide ouvrage qui tente d'esquisser en 110 pages de texte (heureusement complétées par des annexes, un cahier iconographique et une bibliographie) la sociabilité du château de Coppet, telle que Germaine de Staël, le « groupe de Coppet » et les voyageurs ont pu la concevoir et en laisser le témoignage. L'ouvrage hésite entre vulgarisation (un choix possible, mais qui aurait dû être explicité), références universitaires trop rapides (entre autres, l'activité théâtrale de Coppet n'est jamais reliée au « théâtre de société » ou « théâtre des familles ») ou pesamment répétées (les critères de sociabilité qui structurent la présentation en chapitres) et impressionnisme. Le texte est de plus entaché par de très nombreuses négligences orthographiques, syntaxiques et coquilles diverses (Simon Balayé...) qu'une relecture aurait dû supprimer.

MARIE-EMMANUELLE PLAGNOL-DIÉVAL

Pierre PRION, *Un Rouergat au siècle des Lumières. Voyages, aventures, contes, anecdotes*, éd.

Jacques FRAYSSENCE, Patricia RANUM et Jean-Louis RIGAL, préf. Emmanuel LE ROY LADURIE, Rodez, Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron, coll. "Archives historiques du Rouergue", 2017, XXX, XLVIII-224 p., 5 ill.

Conservés dans les archives de la Société qui les publie, les deux manuscrits de Pierre Prion (1687-1759), parmi la trentaine qu'il composa, témoignent du caractère de leur auteur, compilateur universel et observateur du quotidien, ce qui pourrait sembler contradictoire. Fils de notaire, mais déshérité à sa mort, il fut, après quelques péripéties militaires, engagé comme homme à tout faire et surtout comme scribe par le marquis d'Aubais, bibliophile insatiable qui l'employa pour extraire de ses collections les éléments historiques dont il avait besoin sur le Languedoc en particulier et qu'il fournissait volontiers aux savants de son temps. Comme le marquis d'Aubais, d'une famille huguenote revenue au catholicisme, Prion rassemble des « rapsodies » sur les « révoltes du fanatisme du Languedoc » (p. 132). Il accompagne Aubais dans ses voyages à travers la France et à Paris, d'où il ramène une singulière collection d'imprimés et de manuscrits, à la Rabelais, parmi lesquels le « Traité des serpents à sonnettes de Virginie » ou le « Traité sur l'amour et la manière de la faire aller de l'oreille au cœur » (p. 123-129). L'essentiel des « Mémoires d'une vie », par celui qui se qualifie lui-même d'« insecte des savants » (p. 186), concerne d'abord les portraits

de ses connaissances les plus proches à Aubais et leurs curieuse passion pour l'astronomie, mais ils proposent surtout une autobiographie à la troisième personne d'un homme qui « ne s'est jamais cru, ni érigé en auteur » (p. 1). Les pages qui donnent le détail des étapes de ses voyages en compagnie ne brillent pas par leur originalité, mais sont strictement descriptives, ce qui n'est pas inutile en définitive. Un second manuscrit, fruit d'une autre compilation – les « Mémoires sur le Rouergue » – complète le volume où l'on trouve aussi, par les éditeurs, des présentations de l'auteur un peu répétitives.

FRANÇOIS MOUREAU

François ROSSET, *L'Enclos des Lumières. Essai sur la culture littéraire en Suisse romande au 18^e siècle*, Chêne-Bourg [Genève], Georg Éditeur, 2017, 271 p.

L'Enclos des Lumières est une invitation au voyage. Sollicitation *a priori* paradoxale dirait-on à la lecture du titre de l'œuvre, ou alors incitation ironique, digne des jeux littéraires de Xavier de Maistre dans son cocasse *Voyage autour de ma chambre*. Or il n'en est rien, on s'en doute, la Suisse est déjà au 18^e siècle une Europe « au cœur des Alpes », percée de cultures différentes et de fécondes contradictions. Belvédère où se rencontrent les Grands de ce monde, l'espace helvétique conjugue alors un échantillon très représentatif des nouvelles interrogations qui émaillent une littérature qui aspire échapper aux canons classiques.

L'Enclos des Lumières, sobrement sous-titré *essai*, représente comme le pointent les « remerciements » et la « note éditoriale » qui l'accompagnent l'aboutissement de nombreuses années dédiées à la recherche, à la réflexion et à l'enseignement de la littérature suisse française. De nouveaux et stimulants travaux de recherche sont récemment venus compléter notre connaissance de l'histoire et de la littérature suisses, citons la réédition largement remaniée et augmentée de *l'Histoire de la littérature en Suisse romande*, dirigée par Roger Francillon et publiée chez l'éditeur genevois Zoé en 2015. François Rosset et Claude Reichler y apportent déjà de significatifs éclairages concernant le 18^e siècle helvétique. Citons également l'ouvrage indispensable de Timothée Léchet, « *Ayons aussi une poésie nationale* ». *Affirmation d'une périphérie littéraire en Suisse (1730-1830)* paru chez Droz en 2017. L'ouvrage de François Rosset qui revient souvent à ces travaux les accompagne, les complète et les perfectionne.

Pour la compréhension de mon propos, il est utile de préciser que le 18^e siècle helvétique voit l'éveil d'une littérature française (et germanique) de facture « suisse ». Qu'est-ce que cela signifie exactement? C'est pour explorer cette réponse que François Rosset est parti en quête de sources et a convoqué une somme hétéroclite de matériaux épars et peu connus, car dispersés. Le lecteur est aujourd'hui familier des noms importants de l'espace helvétique de cette période, des auteurs comme Salomon Gessner, Albrecht von Haller, Charles Bonnet ou Isabelle de Charrière font dorénavant partie de l'horizon intellectuel des chercheurs qui se consacrent à l'étude du long 18^e siècle. Or ce n'est pas à l'aide de ces étoiles brillantes que François Rosset s'est guidé, il a fait confiance à des traces plus dissimulées, délaissées sur les rayons des bibliothèques ou oubliées dans les archives. Ce matériel offre une prise sur les enjeux littéraires qui animent les savants dans l'espace helvétique d'alors.

L'ouvrage est réparti en dix chapitres de longueur similaire. Chaque chapitre peut fonctionner indépendamment des autres. Ce dispositif ne brise cependant pas la cohérence de l'ensemble. Une des questions principales qui soutient le travail de recherche est comment se positionne la littérature suisse française vis-à-vis du centre fondamental qu'est Paris? On sait le traumatisme provoqué par le Marquis d'Argens lorsque dans ses *Lettres juives* il écrit : « [que les Suisses] ont en général beaucoup de bon sens, mais pour l'esprit, il est tombé en partage à leurs voisins. » François Rosset tente de répondre à la question soulevée dans un cadre qui englobe la rhétorique et l'esthétique de la simplicité, de la frugalité,

des valeurs « viriles » et du rejet du luxe. Phénomène aujourd'hui appelé par convention « suissitude » (ou *Swissness*).

Le sublime des Alpes et les sentiments qui en accompagnent l'expression sont un des enjeux sur lesquels les écrivains suisses se distancient des conventions en usage à Paris. F. Rosset démontre indéniablement que la « petite mécanique » des vers mondains ne séduit guère des Helvètes en quête d'élévation, aussi bien géographique que spirituelle.

L'esprit protestant, qui est assimilé – y compris par Voltaire – à une forme de raison, connote les productions de l'espace scientifique suisse. Élie Bertrand, Samuel-Auguste Tissot ou leur mentor le grand Haller développent une science rigoureuse dans le respect des prémisses de la Révélation chrétienne. Ainsi, les rimes qu'ils consignent sont d'autant plus plates qu'ils n'osent guère transgresser les codes figés des mots. Ces personnalités dont les productions de plume sont connues de toute l'Europe s'enferment dans une triple contradiction : ils revendiquent le statut de naturalistes, d'admirateurs d'une nature alpine enchantée mais ils déniaient à la poésie le don de célébrer cet univers. Texte étrange que celui de la *Franciade* (1789) où le Genevois François Vernes fixe le centre du monde autour du lac Léman, se targue d'être un novateur, alors qu'il suit pourtant les canons esthétiques établis par Haller, Gessner ou répandus dans *La Nouvelle Héloïse* de J.-J. Rousseau.

Le beau livre de François Rosset pose les jalons de l'étude de ce phénomène, jusqu'ici passé inaperçu : comment interpréter la poésie lorsque celle-ci se dérobe sous les ressorts des pratiques religieuses, alors que simultanément elle enrobe les éclats de l'éveil au foisonnement de la nature ?

HELDER MENDES BAIÃO

Jürgen SISS, *Vers un nouveau mode de relations entre les sexes. Six correspondances de femmes des Lumières*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Masculin / Féminin dans l'Europe moderne », 2017, 176 p.

Jürgen Siess, que l'on connaît notamment comme un spécialiste de l'épistolaire, publie un beau recueil d'études sur six correspondances féminines des Lumières dans une intention qui, en dépit de son classicisme apparent, cherche à modifier le regard que l'on porte sur ces écritures, et même à faire « bouger les lignes » dans les relations entre les hommes et les femmes, tout comme ces femmes elles-mêmes l'ont – c'est la thèse de l'ouvrage – tenté à leur époque. Il s'agit de montrer comment la marquise du Châtelet, Mlle de Lespinasse, Mme Riccoboni, Mme de la Tour, Mme de Charrière et la comtesse de Sabran, chacune à sa façon, sont parvenues, avec des hommes, non seulement à entretenir des correspondances d'une certaine durée et d'une certaine tenue, mais également, à travers ces échanges textuels, à modifier la perception, la place des femmes et le mode de relation que ces hommes pouvaient entretenir avec elles. En d'autres termes, la relation épistolaire serait devenue à cette époque, pour une femme en ayant les moyens intellectuels, un acte militant pour se hausser au niveau des hommes et revendiquer auprès d'eux une forme d'égalité, non seulement affective, mais celle-ci étant établie, également morale, philosophique et parfois scientifique.

Il est vrai que cette thèse n'est pas tout à fait nouvelle : on reconnaît depuis longtemps l'influence des grandes salonnières au 18^e siècle, ainsi que celle de certaines femmes, en matière politique, philosophique et intellectuelle, soit par leur rôle en tant que muse, soit par leurs propres travaux. L'intérêt toutefois de cette série d'analyses très précises, tant sur le plan stylistique que linguistique, est de s'inspirer du « rapport de places » hérité de l'analyse de Greimas (*Sémantique structurale*), mais aussi, plus librement, de l'influence qu'elle a eue dans les théories de la communication (F. Flahaut, *La Parole intermédiaire*, 1978, ainsi que *Le rapport de places dans l'épistolaire*, dir. J. Siess et S. Hutin, 2005). C'est tout l'intérêt de l'analyse de la forme épistolaire dans sa dimension « pragmatique ». Ce faisant, l'étude fait apparaître assez subtilement comment ce mode d'écriture, considéré comme relative-

ment pauvre comparé aux grands genres littéraires, permet véritablement à ces femmes de se frayer un chemin vers les hommes et de lancer dans leur direction des passerelles, des modes d'accès au savoir et au pouvoir – en tout cas de forcer leur respect en tant que sujets pensants (parce qu'écrivant). L'étude est toutefois assez honnête pour montrer que cette méthode ne marche pas à tous les coups, notamment quand la femme est particulièrement amoureuse et ne se défait pas aisément de l'emprise de l'homme. D'où l'intérêt d'analyser des cas doubles, qui mettront en évidence des demi-succès comme des demi-échecs. Ainsi les deux correspondances d'Émilie du Châtelet avec d'une part le savant Maupertuis, son ami, d'autre part le poète Saint-Lambert, son amant. Ou bien celles de Julie de l'Espinasse avec son amant le comte de Guibert, puis son jeune protégé Condorcet ; ou encore celle de Mme Riccoboni avec son « challenger » Garrick, homme de théâtre influent, et son cher ami Liston. On découvrira, ce faisant, des personnalités féminines sous des angles peu connus, ainsi Julie de Lespinasse comme femme d'influence plus encore que comme cette amoureuse transie et suicidaire, selon l'image tenace diffusée par Sainte-Beuve.

Le cas de Marianne de la Tour est plus spectaculaire encore, dévoilant une jeune femme douée pour les lettres, et révélée à elle-même par la lecture de *La Nouvelle Héloïse*. Outre le geste inouï qui consiste à écrire à Rousseau pour essayer d'en devenir la correspondante attitrée, voire la « Julie » de chair, on découvre surtout l'ambition touchante d'une femme pour accéder à la vie littéraire à travers un geste à sa portée : la correspondance, activité justement promue par le roman de Rousseau au rang d'un art (presque) à la portée de tous. Avoir dompté, charmé « l'ours » pendant un certain temps peut passer pour un tour de force, en usant de l'argument (démontré par ce même roman) qu'il faut toujours mettre en conformité ses sentiments et ses actes.

La situation d'Isabelle de Zuylen-Charrière reprend, en un sens, la problématique des trois premières dames de l'étude (« du désir d'indépendance au projet d'égalité avec les deux Constant »). Isabelle a jonglé dans sa vie avec deux épistoliers, le cœur de l'un et l'ambition de l'autre, en se plaçant chaque fois, par une attitude de défi, dans une recherche d'autonomie : la coquette rebelle, la protectrice amoureuse. Enfin Mme de Sabran tient la dragée haute au libertin repenté qu'est le chevalier de Boufflers, d'abord parce qu'il est plus âgé qu'elle, moins riche et dans un position sociale plus précaire, enfin parce qu'elle écrit au moins aussi bien que lui et rivalise des mêmes talents (la peinture, la poésie, la traduction latine). Ce savant équilibre des forces permet aux amants de s'écrire pendant des décennies avant de se marier, une fois ruinés, une fois l'écriture devenue ce mode d'égalité subtil ayant aplani tous les obstacles, et conservé l'amour.

On ne peut que recommander la lecture de ce bel itinéraire épistolaire des consciences féminines, en regrettant toutefois une grande absente, Mme d'Épinay, véritablement initiée à l'écriture par ses amis Rousseau et Diderot, et dont la longue correspondance avec l'abbé Galiani fut un chef d'œuvre d'équilibre dans l'émulation intellectuelle et le respect de l'autre.

ODILE RICHARD-PAUCHET

Alexandre STROEV, *La Russie et la France des Lumières. Monarques et philosophes, écrivains et espions*, Paris, Institut d'études slaves, 2017, 508 p., nombr. ill. et annexes.

L'impressionnant recueil embrasse une trentaine d'études sur les sujets préférés des recherches d'Alexandre Stroev pendant des années : les relations culturelles de la Russie et de la France à l'époque de Catherine II. Le lecteur trouvera les personnages bien connus de recherches de l'auteur (surtout de ses *Aventuriers des Lumières*, 1997) et d'éditions critiques des correspondances, préparées avec sa participation : Catherine II et Voltaire, Grimm, le prince de Ligne et Casanova, le marquis de Sade et le comte de Ségur, Chevalier(e) d'Éon, Sénac de Meilhan, Vivant Denon, Ruhlière, et plusieurs d'autres. Parmi les noms russes figurent Karamzine, les Schuvalov – Ivan et André, la princesse Dachkova, Fonvizine, etc.

À première vue c'est une récapitulation, mais une récapitulation singulière. Le plus impressionnant dans le nouveau livre de Stroev est la double optique envers les sujets : personnalités, événements, processus vus à la fois de la France et de la Russie. La place des deux pays sur la carte mentale des Lumières est non seulement le thème de l'article initial, mais le leitmotiv de toutes les études du recueil. Les textes abordent des sujets supplémentaires, dévoilent des aspects inconnus et complètent le tableau général et bien étudié des relations franco-russes au 18^e siècle et les recherches propres de l'auteur. Les trois parties du livre réunissent les thèmes essentiels des articles : voyages et voyageurs, les femmes des Lumières, et les guerres des plumes des diplomates et des espions. Les récits de voyage, le jeu des stéréotypes dans les témoignages des gens qui ont visité ou assez longtemps vécu dans les deux pays, les représentations de Russie et les idées philosophiques concernant l'empire du Nord, sont les sujets abordés dans la première partie. La Russie comme intermédiaire et concurrente dans les relations de l'Europe Occidentale et la Chine est un thème dont l'analyse détaillée retient l'attention du lecteur. Ce sont aussi les chimères et projets philosophiques concernant l'immense empire septentrional, la Sibérie, les expéditions et voyages imaginaires des savants, parfois célèbres, des aventuriers et faiseurs des projets. Stroev fait attention aux images exotiques et idéales de Pierre le Grand et de la Russie dans les œuvres littéraires françaises et même dans les contes de Mme d'Aulnoy. La deuxième partie intitulée « Les tsarines des Lumières » porte sur la culture « féminisée » du 18^e siècle russe, et à la première place, à la politique civilisatrice de Catherine II. La recherche est focalisée sur des aspects supplémentaires, en comparaison avec les études précédentes, des activités en Russie et des projets économiques de Casanova et dans les mémoires de Chevalier(e) d'Éon. Une attention spéciale est prêtée aux « amazones des Lumières » et surtout à l'image de Catherine II dans les écrits français à l'époque. La correspondance de l'impératrice avec Voltaire reste toujours un thème favori pour Stroev et il offre maintenant des approches complétant sa préface à leur correspondance parue en 2006. Le problème, souvent abordé par la recherche actuelle, du gouvernement de Catherine II basé sur une nouvelle politique culturelle avec les élites pendant les années 80 du 18^e siècle et le cercle intime de l'impératrice sont au centre de cette partie du livre. La participation dans ce cercle des diplomates européens et des représentants des élites cosmopolites (le prince de Ligne) est au cœur de sa recherche. Une attention spéciale est prêtée à l'infatigable Sénac de Meilhan et à ses œuvres non publiées sur l'histoire et la vie économique de la Russie. La troisième partie porte sur les intrigues diplomatiques, les moyens de recruter des agents, le rôle de certaines personnes. L'activité de Dominique Vivant Denon est au centre de l'attention. Font l'objet d'un intérêt spécial dans cette partie les problèmes des faux testaments politiques de Pierre Ier, Frédéric II de Prusse et Catherine II, ainsi que l'image de la Russie dans *L'Esprit des journaux* et dans l'œuvre du marquis de Sade. Les chercheurs apprécient toujours hautement les travaux d'A. Stroev pour son travail scrupuleux dans les archives. Le lecteur trouvera ici un grand nombre d'annexes mettant au jour des matériaux rares et méconnus.

ANGELINA VATCHEVA

Gabriel-Robert THIBAUT, *Bernardin de Saint-Pierre. Genèse et philosophie de l'œuvre*, Paris, Hermann, CIERL, "Les collections de la République des Lettres", 2016, 445 p.

Les travaux sur Bernardin de Saint-Pierre, de plus en plus reconnu comme un auteur à part entière du 18^e siècle, et non plus comme un écrivain mineur, ne font que s'accroître. Après la biographie livrée par Malcolm Cook (*BDS? A life of culture*, 2006), celle de Jean-Michel Racault (*BDS? Pour une biographie intellectuelle*, 2015 ; voir notre CR dans *DHS* 47), et l'édition du premier volume des *Œuvres complètes* (dir. J.-M. Racault, Garnier, 2014), sans compter la publication de quelques volumes d'Actes de colloque suite aux manifestations pour le bicentenaire de la mort de l'auteur (2014), c'est cette fois-ci Gabriel-Robert Thibault qui nous fait le plaisir de nous offrir, à partir de nombre d'articles

témoignant de ses recherches sur de longues années et d'une réflexion active sur l'écrivain, un véritable essai en cinq chapitres.

Si le chercheur avait déjà donné un aperçu de la genèse intellectuelle de Bernardin dans une belle introduction à son anthologie intitulée *Bernardin de Saint-Pierre ou l'éducation du citoyen* (INRP, 2008) et s'il s'était aussi intéressé à la réception de ses écrits, notamment lors du colloque *Bernardin de Saint-Pierre : idées, réseaux, réception* (Rouen/Le Havre, 2014 ; Actes parus aux PURH, dir. S. Anton, L. Macé et G.-R. Thibault, 2016), les titres des différents chapitres de l'ouvrage (I. Genèse ; II. L'ingénieur géographe ; III. L'ingénieur philosophe ; IV. Le poète de la création ; V. Postérité) expriment on ne peut mieux un panorama qui englobe tout autant les dimensions philosophique et esthétique, remises ici dans le contexte de la formation de l'auteur : formation philosophique, scientifique et technique ; dans celui de la théologie naturelle qui lui était chère, enfin dans celui de ses voyages et de son séjour à l'Île de France. C'est donc le portrait très construit d'un humaniste du temps qui nous est ici proposé, tout à fait complémentaire des biographies évoquées plus haut.

La première partie, en s'intéressant avec autant de précision qu'il est possible à la formation scolaire et supérieure de l'écrivain havrais, en offre la biographie intellectuelle, mais observe aussi les différentes demeures où il a résidé, lesquelles, comme le dit joliment l'A. « sont des balcons sur les paysages du monde et des lieux de retirement pour l'envol de la pensée » (p. 39). La seconde éclaire un aspect bien connu de G. Thibaut : la culture d'ingénieur que développa Bernardin de Saint-Pierre dès ses études au collège des Jésuites de Rouen et à l'École de dessin de l'Académie de cette même ville (p. 61), puis comme élève des Ponts et Chaussées ; culture qu'il approfondit lors de son expérience militaire et dont on retrouve les assises dans ses récits (p. 66), ce que démontre très bien l'A. pour qui Bernardin fut non seulement un ingénieur géographe et écrivain, mais aussi un ingénieur philosophe. Celui qui avait suivi le *Ratio studiorum* du collège Bourbon de Rouen possédait donc toute la culture philosophique des futures élites du temps, sans omettre que la science de l'ingénieur se combinait chez lui, comme le voulait son époque, à la discipline théologique et aux sciences naturelles. Ainsi s'est développé l'humanisme de Bernardin de Saint-Pierre, à la croisée « d'une construction intellectuelle et d'une expérience » (p. 135), ses écrits témoignant de « deux attitudes, l'une contemplative, l'autre tournée vers l'action » (*ibid.*). Ainsi est né un homme sensible, « défenseur d'une morale sociale » (p. 155), soutenu par les idées physiocratiques de son temps, dont l'engagement, qu'il soit en faveur des esclaves, ou de l'éducation des femmes, est patent dans nombre de textes. Mais G. Thibaut insiste à juste titre sur l'idée de nature, non seulement du point de vue des idées de l'écrivain, proche de Rousseau, sur l'éducation notamment (p. 197), mais aussi comme ayant fait naître celui qu'il voit comme un « poète de la création », lequel, « un peu à la manière des artistes baroques, drapé la misère de l'homme dans le manteau resplendissant de la grandeur de Dieu » (p. 199). L'A., qui a longuement réfléchi à la religion de Bernardin (voir la notice BERNARDIN DE SAINT-PIERRE du *Dictionnaire des anti-Lumières et des antiphilosophes*, Champion, 2017, t. 1, p. 198-207, signée avec D. Masseau) s'inspire en premier lieu (p. 209) de l'héritage pythagoricien, revendiqué dans l'« Étude IX », pour démontrer que l'œuvre révèle « une spiritualité ancrée dans le berceau philosophique du christianisme, dans un pythagorisme revu par Platon et son école, ensuite par les philosophes chrétiens », ce qui lui permet de considérer l'inventeur de *Paul et Virginie* « comme un chrétien néo-pythagoricien » (p. 237) et surtout comme « l'auteur d'une apologétique, les *Études de la nature* et les *Harmonies de la nature* » (p. 239), ses œuvres maîtresses. La démonstration du postulat est riche et ouvre certainement à des débats dans la communauté scientifique (le providentialisme chez Bernardin ne se rapprocherait-il pas alors de la définition de l'abbé Bergier ?) au moment où la connaissance de l'écrivain s'approfondit, grâce à l'édition numérique de sa correspondance (*Electronic Enlightenment*, dir. M. Cook, Voltaire Foundation) et au grand travail éditorial des œuvres complètes (dir. J.-M. Racault,

Garnier).

Quoi qu'il en soit, l'adepte de l'*ut pictura poesis* qui fut un brillant élève de la classe de dessin de Descamps à l'Académie de Rouen (p. 19) est bien un poète dont l'œil et l'oreille attentifs au paysage lui ont permis de nous en donner de si belles descriptions que l'on s'en souvient encore vivement aujourd'hui à l'Île Maurice, très marquée identitairement par l'œuvre, comme nous l'apprenons ici ou là, puis au fil des pages de la dernière partie et dans le chapitre particulièrement neuf et très bien documenté de la fin du recueil, qui, loin en fait de clore celui-ci, souligne l'importance accordée à l'écrivain dans l'univers insulaire de l'océan indien. Pendant que la France se limite toujours davantage au récit de *Paul et Virginie*, l'œuvre entier connaît en effet sous les cieux tropicaux un nouveau tournant au 20^e siècle, qui se poursuit aujourd'hui : *La Chaumière indienne*, les *Études, Paul et Virginie*, font l'objet de réécritures pendant que la petite pastorale commence à être traduite en langue créole (p. 436).

D'aucuns voyaient naguère en Bernardin de Saint-Pierre un écrivain au sentimentalisme quelque peu mièvre et naïf ; s'il fallait une preuve qu'il n'en est rien, cette publication passionnante, fondée sur des recherches pointues, fait bien de lui un auteur digne de ce nom, que l'on peut de plus compter parmi les écrivains à l'origine d'une littérature de l'océan indien.

HÉLÈNE CUSSAC

Antonio TRAMPUS, *La Naissance du langage politique moderne. L'héritage des Lumières de Filangieri à Constant*, Paris, Classiques Garnier, coll. "L'Europe des Lumières", 2017, 196 p.

Franco Venturi a été un des premiers il y a un demi-siècle à signaler le grand succès en Europe de la pensée italienne des Lumières, notamment la fortune extraordinaire de *La Science de la législation* de Gaetano Filangieri, ouvrage de théorie politique ambitieux de cinq tomes en sept volumes, resté inachevé par la mort prématurée de son auteur, publié au début des années 1780 et dont le dernier tome posthume parut en 1791. La récente édition critique parue à Venise en 2004 de ce classique des Lumières, à laquelle l'A. a participé, a suscité un nouvel intérêt pour la pensée du jeune philosophe dans le milieu intellectuel napolitain et des recherches approfondies sur la diffusion et les nombreuses traductions de *La Scienza della legislazione*, véritable best-seller en Europe à la fin de l'Ancien régime. L'A. en expose ici le bilan, ainsi que le fruit de ses propres recherches sur la genèse de l'œuvre dans le contexte italien et méditerranéen où les projets et les expériences de constitution pour la Corse deviennent un laboratoire qui agit sur le lexique et le langage politique italien. Les premiers chapitres consacrés au système européen de circulation des idées qui facilite la diffusion de l'œuvre de Filangieri et le partage de valeurs nouvelles, décrivent un monde en mutation où les réseaux diplomatiques et ceux de la Maçonnerie représentent deux points clés des transferts culturels et d'une nouvelle conception de la morale et de la politique sur la base des droits et de la liberté, qui favorisent les glissements sémantiques de mots anciens et l'invention de nouveaux concepts. Le premier flux éditorial s'insère dans le débat sur les constitutions des États unis qui précède la révolution de 1789, tandis que l'influence de la République française suscite une nouvelle vague de notoriété de 1796 à 1799, un renom qui se prolonge sous la Restauration avec la naissance du libéralisme.

Le succès de *La Science de la législation* en Europe illustre l'élaboration progressive d'un nouveau langage politique dans la perspective de l'abolition de la féodalité et d'une refonte de la société civile basée sur la constitutionnalisation des droits de l'homme et du citoyen, et montre comment s'opère, au gré des rééditions et des traductions, la circulation et l'adaptation d'un lexique politique propre à l'espace italien. L'intérêt porté aux médiations linguistiques complexes est l'aspect novateur par lequel l'A. s'est fait connaître par ses articles parus en français et en italien sur les traductions, notamment en France et dans

les pays germaniques. L'actualité des problèmes posés par Filangieri sur les fondements d'une réforme profonde de l'Ancien Régime permet de comprendre les stratégies d'adaptation du vocabulaire aux circonstances et à la culture politique des États. S'agissant de la notion de constitution, d'un emploi encore polysémique entre usage ancien et acception moderne du concept, Filangieri s'efforce de distinguer l'ancienne « constitution des ordres » et les « vraies lois fondamentales, et non point celles auxquelles on a abusivement donné ce nom ». Ce sont « les véritables lois qui déterminent la nature de la constitution, les droits et les limites de l'autorité de chacun des corps, et n'admettent ni interprétation ni ambiguïté » (p. 86), selon la première traduction française de 1786, due à Jean-Antoine Gauvain Gallois, membre du cercle d'Auteuil et de la loge des Neuf Sœurs. L'exemple des différents termes employés pour traduire le mot constitution dans l'espace germanique, à Vienne ou à Ansbach en 1784, est un exemple significatif des nuances lexicales propres à tel milieu culturel et des choix linguistiques des traducteurs en adéquation à l'espace de réception du texte. Le sens de la notion devait évoluer rapidement avec la diffusion en Europe des traductions françaises des Constitutions des États-Unis, la Révolution de 1789 et les travaux de l'Assemblée constituante.

Les derniers chapitres sont consacrés à l'héritage contesté de la pensée des Lumières vingt ans plus tard, quand Benjamin Constant entreprend de commenter *La Science de la législation* sous la Restauration. L'A. qui a participé avec Kurt Kloocke à l'édition critique et à la riche introduction du *Commentaire sur l'ouvrage de Filangieri* dans les *Cœuvres complètes* de Constant (t. XXVI, Berlin, De Gruyter, 2012. voir *DHS*, n°46, 2014), décrit les débats que l'œuvre de Filangieri continue à alimenter en Italie et en France au début du 19^e siècle, analyse les enjeux politiques complexes du *Commentaire* que Constant publie à Paris en 1822 en deux volumes, et que l'éditeur Dufart ajoute à la nouvelle édition française de la *Science* en 1824. La critique de Constant porte l'empreinte de la conjoncture politique française, avec la réaction des Ultras, et du contexte politique européen, où la *Science* se trouve réactualisée sur fond de revendications constitutionnelles, pour renouer le dialogue avec l'idéal républicain des Lumières, ainsi dans l'*Éloge de Filangieri* (1822) de l'émigré napolitain Francesco Salfi. L'A. met ainsi en perspective ce qui distingue la pensée de Constant basée sur la constitution et celle de Filangieri centrée sur la législation, où Constant retrouve l'expression de l'esprit des Lumières tel qu'il s'est exprimé dans les théories de Mably et de Rousseau, qui soumettaient selon lui au domaine de la loi tous les aspects de la vie civile. La faveur dont continue à jouir la pensée de Filangieri, à laquelle il s'intéresse pour ses idées sur la religion, est la cible choisie par Constant pour confronter sa conception de la politique avec celle des partisans des Lumières qui défendent le principe du gouvernement des lois. La réédition d'un ouvrage dont les traductions se sont accordées au rythme des débats constitutionnels est pour lui l'occasion de retourner leurs arguments pour réaffirmer ses thèses libérales contre le primat de la loi et « opposer à son système de garanties négatives les vertus d'une constitution où la liberté trouverait sa forme positive » (p. 125). Ce bilan clairement exposé de l'héritage des Lumières de Filangieri à Constant est doté d'une bibliographie et d'un index.

RAYMONDE MONNIER

JEROOM VERCRYUSSE, *Bibliographie descriptive des imprimés du baron d'Holbach*, Nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Classiques Garnier, 2017, 351 p.

Le présent ouvrage constitue une version complètement revue et largement augmentée de la *Bibliographie* publiée par l'Auteur en 1971. Il constitue d'abord un appel à la prudence face à la multiplication trompeuse de « découvertes » d'éditions inconnues. Il répond aussi à un besoin, né du développement de la numérisation d'exemplaires anciens et de l'accroissement des rééditions et traductions des écrits de d'Holbach.

La composition de l'ouvrage est à la fois commode et rigoureuse. Il suit, pour les

titres, un classement chronologique annuel à partir de 1751, date de la première publication connue du baron, jusqu'à nos jours. Et dans le cadre de chaque année il distingue six catégories (numérotées de A à F) : les œuvres originales publiées isolément, les collaborations originales à des œuvres collectives, les collaborations à des publications périodiques, les œuvres traduites par d'Holbach, les traductions des écrits de d'Holbach, les œuvres éditées par d'Holbach et ses intimes. Il ne tient pas compte en revanche, pour des raisons évidentes, des innombrables anthologies et rééditions.

Le large éventail offert par les textes de d'Holbach, ainsi que le foisonnement des éditions, témoignent de l'ampleur de l'influence de la pensée du philosophe et savant. À la vue du précieux inventaire qui est ici fourni, on peut regretter avec Jerom Vercruyse le manque d'éditions scientifiques et critiques de la production holbachienne. Mais on ne peut douter que cette nouvelle édition de la *Bibliographie* de d'Holbach suscitera des vocations et poussera à une exploration encore plus poussée de ses œuvres.

SYLVIANE ALBERTAN-COPPOLA

Alain VERGNIoux, *Les Lumières et l'éducation. Diderot, Rousseau, Helvétius*, Paris, Hermann, coll. "Hermann Philosophie", 2017, 188 p.

Si l'éducation est au 18^e siècle au centre de toute la réflexion sur l'homme, la morale et la société, c'est qu'elle est perçue comme la condition de toute évolution vers un avenir meilleur. Faut-il cependant estimer que l'éducation est toute puissante, comme le pense Helvétius ? Cette question engage en fait toute une série de questions épistémologiques, sur l'origine des connaissances, des questions sur la formation du sujet et de ses facultés, des questions sur la nature du bien, de la justice et de l'ordonnement social. Aborder *Les Lumières et l'éducation*, ce serait donc se placer au centre d'une toile dont les ramifications thématiques et conceptuelles toucheraient finalement toute l'entreprise philosophique des Lumières, avec comme horizon l'idée de progrès. L'ouvrage d'Alain Vergnioux concentre son attention sur la seconde partie du siècle, en confrontant les thèses de Diderot, Rousseau et Helvétius, et en mobilisant d'autres auteurs – Locke, Condillac notamment, mais aussi La Mettrie – sur des analyses particulières. Il commence par dégager ce qu'il appelle un « socle commun » qui renvoie à l'idée d'une éducation naturelle, qui aurait comme principes l'observation et l'expérience, qui serait basée sur la connaissance des capacités et des intérêts des enfants dans la perspective de l'exercice de la liberté. Cette pédagogie progressive doit se fonder sur l'ordre naturel et génétique des connaissances : les deux premiers chapitres (« Modèles et genèses » et « Connaissance et langage ») mettent au jour les cadres de pensée dans lesquels vont s'inscrire ensuite les débats particuliers sur l'éducation. L'auteur cartographie les approches épistémologiques et dégage les configurations notionnelles qui vont structurer les débats. Les chapitres III et IV partent de la thèse d'Helvétius élaborée dans *De l'homme*, car celle-ci fait l'objet d'une double critique, par Diderot dans la *Réfutation d'Helvétius* et par Rousseau – ici les analyses suivent les annotations marginales de *De l'esprit* par Rousseau. Les deux derniers chapitres développent des interrogations sur le statut du langage et la forme des discours, la question de la polyphonie et du style, chez Rousseau et Diderot. Si les analyses sont à chaque fois précises et suivies, on regrettera cependant que la focalisation sur les questions épistémologiques et morales laisse finalement un peu de côté les vues des différents auteurs sur les pratiques pédagogiques, qui auraient cherché à confronter les débats sur les facultés, le rapport entre l'inné et l'acquis et le sens moral, avec les préconisations précises en termes d'attention aux modalités de l'enseignement. La question des ressources dont dispose l'éducateur n'est évoquée que rapidement en conclusion de l'ouvrage. *L'Émile* est convoqué, mais finalement dans l'étude du cadre général où s'opposent les auteurs, plus que sur des points précis qui auraient été révélateurs. Une note évoque le *Plan d'une Université* de Diderot, qui expose les principes d'une organisation des études dans les collèges et les facultés, mais sans en engager l'examen. Toute la question

des fictions d'expérimentations pédagogiques qui façonnent les récits et les traités d'éducation est laissée dans l'ombre, alors même qu'elles sont connues par les auteurs étudiés. On regrettera également une bibliographie peu actualisée relativement au champ que prétendait étudier l'ouvrage.

DENIS DE CASABIANCA

Catherine VOLPILHAC-AUGER, *Montesquieu*, Paris, Gallimard, coll. "Folio Biographies", 2017, 337 p.

Cette biographie fort bien enlevée résume ce qu'on peut savoir aujourd'hui de la trajectoire d'un homme qui aurait pu mener une vie de privilégié toute tracée et qui, sans renoncer pour autant à ses privilèges, sur lesquels il lui arrivait même se montrer très regardant, aura choisi de se consacrer à « la science aride de la politique, de surcroît si dangereuse en son temps » (p. 14) : ses analyses n'appellent, bien au contraire, à aucune rébellion et soulignent même qu'« il ne faut toucher aux lois que d'une main tremblante » (p. 76, *Lettres persanes*, LXXVI), mais n'en devaient pas moins inquiéter les divers gardiens des ordres établis qu'elles dissèquent sans révérence excessive.

La biographie devait s'inquiéter moins du détail de ces analyses que de leur auteur, ce qui l'amène bien sûr aussi à retracer la genèse de ses ouvrages ainsi que l'histoire, souvent assez complexe, de leurs diverses éditions. Catherine Volpilhac-Auger peut s'appuyer à cet effet sur les recherches menées pour l'édition en cours des *Œuvres complètes* de Montesquieu qu'elle codirige avec Pierre Rézat et qui ont à plus d'un égard renouvelé le sujet en s'appuyant sur une abondante documentation inconnue ou inaccessible jusqu'il y a peu. On ne peut donc que se féliciter que cette biographie vulgarise les principaux résultats de cette belle aventure : le grand public, qui risquerait de se sentir tant soit peu découragé par les 22 volumes des *OC*, en découvre ici l'essentiel dans un texte qui reste, de part en part, parfaitement lisible (et même, ce qui ne gêne rien, fort bien écrit).

Ce public pourra aussi y découvrir que toute une vulgate, qui traînait depuis la fin du 18^e dans bien des manuels ou des biographies, paraît désormais, à y réfléchir ou à l'étudier d'un peu près, fort sujette à caution. Catherine Volpilhac-Auger note par exemple, dès ses premières pages, que le fait que Montesquieu ait perdu sa mère à sept ans ne lui faisait pas forcément une psychologie d'orphelin : il s'agissait à l'époque d'un sort assez commun, qu'il partageait avec Voltaire et dont rien n'indique en l'occurrence qu'il ait été douloureusement vécu. Il serait du coup hasardeux de déceler une plainte secrète dans la célèbre épigraphe de *L'Esprit des Lois*, où le *prolem sine matre creatam* souligne plutôt la foncière originalité d'une œuvre qui se savait très neuve.

Nous apprenons de même que la formation que le jeune Montesquieu était peut-être moins novatrice qu'on ne l'a souvent cru. Les Oratoriens prétendaient certes dispenser un enseignement plus moderne que leurs concurrents jésuites, mais il n'est au moins pas évident que la pratique réelle était toujours à la hauteur de cette ambition complaisamment affichée. Le seul document qui reste de la scolarité de Monsieur de Labrède (qui n'hérite son nom le plus connu que quelque dix ans plus tard) est une *Historia romana* où l'on reconnaît sa main et qu'un régent a dû dicter en classe ; elle reflète un enseignement des plus convenus, où tels prédécesseurs de notre biographe se sont trop pressés de voir un tremplin vers les *Considérations sur les Romains*.

Catherine Volpilhac-Auger retouche ou relativise ainsi bien des idées reçues. Elle s'attarde assez peu aux aventures extra-conjugales de son héros, qui ont dû exister, mais sur lesquelles on sait finalement peu de choses : les lettres où on a cru les retrouver alignent surtout des compliments, qui attestent que leur auteur participait avec entraînement à une vie mondaine qui ne lésinait pas sur les galanteries, mais où elles n'impliquaient souvent aucune affection pour de bon amoureuse ni une quelconque tentative de séduction.

La question de savoir à quel moment précis Montesquieu a pu décider d'écrire son

Esprit des lois, qui domine bien des biographies, est sans doute moins anodine, mais poserait toujours, pour une part, un faux problème. Quand l'auteur affirme dans sa préface que son grand œuvre serait « le fruit d'un travail de vingt années », sa formule approximative prouve surtout que l'entreprise était par divers biais en gestation bien longtemps avant qu'il décide de s'y atteler pour de bon. Il s'ensuit aussi que le Grand Tour qu'il entreprend « à près de quarante ans » (p. 154), et qui le mène d'Italie en Angleterre, n'est pas, comme on l'a souvent dit, une enquête entreprise en vue du grand livre à venir. Le livre s'en souviendra copieusement, mais le voyageur cherche surtout à acquérir une expertise qui devrait le qualifier pour un poste de diplomate, qu'il n'obtiendra d'ailleurs jamais : le cardinal de Fleury pouvait hésiter à engager un collaborateur qui professait trop hautement son admiration pour le modèle anglais.

De là à conclure que *L'Esprit des Lois* serait né de cette déception et que Montesquieu aurait choisi la théorie à défaut de pouvoir s'adonner à la pratique, il n'y aurait qu'un pas, que Catherine Volpilhac-Auger se garde sagement de franchir. L'explication serait de toute façon bien courte puisque l'œuvre achevée est de toute évidence trop riche pour qu'on n'y voie que la rumination d'un aigri. Le dépit aurait donc été au mieux un point de départ. La biographe s'abstient même de cette suggestion-là puisque son choix essentiel est précisément de s'interdire toute spéculation qui ne s'appuie pas sur des documents précis et que Montesquieu n'a, pour autant qu'on sache, jamais tenu aucun propos dans ce sens. On voit d'ailleurs mal comment (et à qui) il aurait pu faire une telle confiance, qu'on n'imagine pas plus dans *Mes pensées* : Catherine Volpilhac-Auger explique aussi comment ce texte qui a longtemps passé pour l'œuvre la plus « personnelle » de son auteur, l'est beaucoup moins qu'on ne dirait et n'a surtout rien d'un journal intime.

Elle préfère du coup consacrer ses derniers chapitres à la genèse et à la réception tourmentée de *L'Esprit* – et y prouve une fois de plus son beau sens de la mesure en soulignant que les avanies qu'il a values à son auteur, qui a même fini par se retrouver sur l'*Index* romain, sont sans commune mesure avec les tribulations que Voltaire, Diderot ou Jean-Jacques ont dû subir de leur côté. Ce qui s'expliquerait à la fois par son rang de privilégié, qui protégerait jusqu'à ses audaces, et par une prudence consommée qui aurait su rester juste en deçà de certaine note trop cassante. Comme quoi Montesquieu restait à sa façon, et jusque dans sa « mort à la fois chrétienne et philosophique » (p. 15), le plus prudent des Philosophes.

PAUL PELCKMANS

Christian WASSELIN, *Beaumarchais*, Paris, Gallimard, coll. "Folio Biographies", 2015, 345 p.

Ce petit livre n'a pas l'ambition de dispenser de la lecture des trois volumes de la biographie de Maurice Lever (Fayard, 1999, 2003, 2004). Il présente cependant l'avantage de proposer dans un format compact un aperçu de la vie d'un des plus formidables aventuriers des Lumières. La difficulté de l'exercice consistait pour son auteur, très médiatique musicologue, à traiter de façon équilibrée les différents aspects d'une vie qui en comptait tant. Bien rythmé, le récit nous entraîne de Caron à Beaumarchais, des pendules familiales aux rouages de l'affairisme en passant par les ressorts de l'intrigue sentimentale. À dominante narrative, cette biographie, écrite avec style et aisance, ménage cependant des pauses, qui sont autant d'occasions de produire des pièces justificatives : précision historique, citation (de la correspondance notamment), actualité de la recherche. La qualité et le sérieux de l'information sont indéniables, notamment en matière musicale. On ne cherchera cependant pas là de quoi nourrir la réflexion sur Beaumarchais dramaturge. Sur ce point, le minimum est dit et bien dit. Néanmoins ce livre sera fort utile à l'étudiant désireux d'enrichir sa lecture de la trilogie par une connaissance de l'auteur et de son époque, ou souhaitant par exemple avoir une idée juste et synthétique de l'affaire Goëzman, dont on sait l'importance

dans la genèse du *Mariage*. Un essai à mettre entre toutes les mains !

NICOLAS BRUCKER

Masano YAMASHITA, *Jean-Jacques Rousseau face au public. Problèmes d'identité*, Oxford, Voltaire Foundation, coll. "Oxford University Studies in the Enlightenment," 2017, XII-248 p.

Jean-Jacques écrit pour un public dont il a du mal à prendre la mesure. Plus nombreux qu'ils ne l'auraient été au 17^e siècle, ses lecteurs se font par là même plus anonymes et plus hétérogènes. Les leçons de la rhétorique traditionnelle et, plus largement, les exemples quasi canoniques des philosophes et orateurs antiques restent évidemment très présents. Ils n'aident plus vraiment à gérer le dialogue avec le lectorat élargi de ce qu'on pu appeler une première « société de l'information ». En résultent des défis qui nous sont devenus familiers, mais qui figurent alors autant de périls inédits : les messages de plus en plus abondants génèrent un bruissement permanent, les logiques économiques du monde de l'édition se font souvent déconcertantes et le public développe des réflexes « consuméristes » qui le rendent friand de toutes nouveautés comme de toutes nouvelles, mais ne le portent pas à les soupeser trop soigneusement.

Face à ces aléas infinis, Jean-Jacques aurait pu regretter certaine simplicité perdue du contact traditionnel avec le public. M. Yamashita le découvre au contraire capable de jouer sa partie, en virtuose, dans le nouveau paysage communicationnel et de se demander, à chaque nouvelle œuvre, à quels destinataires il veut s'adresser plus particulièrement et quels dispositifs textuels – l'A. parle volontiers d'adresses – devraient permettre de le toucher au mieux. Il y faut souvent un artifice très calculé et un jeu de masques auquel il s'adonne sans déplaisir excessif ; l'A. souligne à plusieurs reprises que la quête de la « transparence » est loin de dominer l'œuvre entière de Jean-Jacques, qui est aussi, à bien des égards, un acteur fort capable de se réinventer constamment et d'endosser, pour mieux surprendre son monde, des rôles parfois fort sophistiqués. On sait de reste que ces surprises ne lui ont pas durablement réussi et que Jean-Jacques a même fini par se croire en butte à un complot universel ; son délire appréhendait à sa façon les nouveaux risques d'un monde où un public gavé de racontars infinis n' imagine seulement plus, devant leur prolifération infinie, de se demander si on ne lui ferait pas gober des énormités. . .

Comme quoi que ce *Rousseau face au public* s'éloigne de toute une vulgate de la critique rousseauiste, à laquelle l'A. indique ainsi une voie neuve et fort prometteuse. Mais elle ne fait aussi, me semble-t-il, que l'indiquer. M. Yamashita suit en gros, du premier *Discours aux Rêveries*, le parcours global de l'œuvre étudiée, mais ne jalone pas vraiment, pour sa part, une trajectoire pour de bon suivie. Tout se limite donc, si l'on ose dire, à une série de gloses – souvent fort intéressantes – qui se succèdent sans vraiment s'enchaîner. Le propos global se fait ainsi fort sinueux et le devient plus encore en s'encombrant un peu trop souvent de références à la littérature critique qu'il aurait mieux valu rejeter entièrement en note. On peut regretter aussi que tels titres de chapitres ou de subdivisions de chapitres correspondent plutôt approximativement aux thèmes qui s'y trouvent abordés. L'ouvrage, dans ce sens, aurait sans doute gagné à être un peu plus longuement « décanté ».

Reste qu'on ne saurait reprocher à personne de ne pas proposer du premier coup un ouvrage définitif sur un sujet si largement neuf. M. Yamashita aura réussi surtout à prouver brillamment que sa question valait de toute évidence d'être posée et qu'elle pourra déboucher sur bien des perspectives insoupçonnées. Et elle ne laisse pas d'en amorcer plus d'une. Nous apprenons ainsi (p. 84-89) que la dédicace du *Discours sur l'origine de l'inégalité* vaut une « adresse » particulièrement sophistiquée : le *Second Discours* est dédié à la République de Genève, mais laisse deviner un auteur très averti des décalages entre la république idéale qu'il y salue et les réalités concrètes de sa ville natale ; le lecteur comprend que bien des choses, dans la dédicace comme dans le texte qui suit, sont à lire entre les lignes.

Émile appelle un lecteur capable de s'intéresser à une expérience de pensée, et même à ses ambiguïtés voulues, sans y chercher des recettes immédiatement applicables. M. Yamashita étudie aussi l'« éducation langagière » du petit Émile, qui se profilerait comme « l'apprentissage d'un minimalisme rhétorique » (p. 102) alors que la langue qu'il convient d'enseigner à Sophie serait nettement plus « dialogique » (p. 103) ; ce joli diptyque vaudrait sans doute d'être creusé longuement. Et je salue pour finir quelques pages fort bien enlevées sur une certaine théâtralité des (premières) *Confessions* : Jean-Jacques y professe une sincérité absolue (*intus et in cute*) mais s'attarde aussi bien avec une délectation évidente à tels épisodes qui disent surtout son « inclination irrésistible pour le dédoublement » : le « beau parleur et musicien Venture de Villeneuve » devient ainsi « un double rêve de Jean-Jacques » (p. 173), qui choisit donc pendant quelques jours de s'appeler de son côté Vaussoire de Villeneuve et se risque même, sous ce faux nom, à organiser un concert alors qu'à ce moment il ignore tout de la musique. L'épisode devait tourner à la débâcle, mais respire d'abord une pitrerie heureuse qui est aussi un registre essentiel – mais moins souvent commenté – des premiers livres des *Confessions*.

Le lecteur qui se donne la peine de lire cette étude parfois un peu ardue d'un bout à l'autre pourra y dénicher quelques autres perles encore, qu'il serait trop long d'évoquer ici. On félicitera donc Masano Yamashita d'avoir su poser une question que les études rousseauistes feraient bien de ne pas perdre de vue : elle a toutes chances d'aboutir un jour, dans un avenir qu'on n'espère pas trop éloigné, à un livre qui serait en quelque sorte le pendant ou le contrepoint de *La Transparence et l'obstacle*.

PAUL PELCKMANS

HISTOIRE

Dictionnaire de la presse française pendant la Révolution 1789-1799, « La presse départementale », tome V, dir. Gilles FEYEL, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du 18^e siècle, 2016, XI-624 p.

Voici l'avant-dernier tome de cet instrument de travail fondamental sur la presse régionale pendant la Révolution, fruit d'une enquête lancée à la fin des années 1980 sous l'égide de l'Institut français de presse de l'Université Panthéon-Assas (Paris II), et dû à l'équipe qui a travaillé sur trois grandes régions riches en journaux de 1789 à 1799, Centre-Val de Loire, Languedoc-Roussillon et Provence-Alpes-Côte d'Azur, soit dix-sept départements et quatre-vingt-douze journaux politiques ou d'information générale. La structure des notices suit le plan défini dès l'origine pour rendre compte, au-delà de l'inventaire bibliographique, de tous les aspects matériels, économiques et politiques du journal, de son contenu et de la carrière de ses rédacteurs, tout en leur donnant plus ou moins longuement la parole. Ce qui permet au lecteur d'apprécier leur style, leurs thématiques et le contenu idéologique des journaux qui présentent une grande diversité de périodicité et de contenu. Les notices donnent avec l'inventaire des collections conservées, la bibliographie et les sources particulières des périodiques recensés dans le département. Chaque région est introduite par une présentation générale situant la presse locale et ses journalistes dans leur milieu économique et social, et décrivant l'activité spécifique des villes et capitales départementales, leurs ressources culturelles, l'enracinement d'une tradition « journalistique » et la plus ou moins grande richesse de la presse sous la Révolution, sans oublier le dynamisme d'autres vecteurs de la vie politique et de diffusion des journaux parisiens.

La région Centre-Val de Loire (41 titres), présentée par Gilles Feyel, se signale par des titres originaux, une feuille vengeresse en 1795 suscitée par la réaction anti-terroriste de l'an III, le *Journal des acteurs célèbres du théâtre tragique du district de Montargis*, et l'existence simultanée en 1796-1797 de trois journaux qui suivent les débats de la Haute-Cour réunie à Vendôme pour juger les babouvistes, dont le *Journal de la Haute-Cour de justice ou*

l'Écho des hommes libres, dans lequel Pierre Nicolas Hésine suit le déroulement du procès de Babeuf et de ses amis. Dans la région Languedoc-Roussillon, présentée par Nathalie Alzas, où l'originalité tient à la présence des journaux militaires des Pyrénées-Orientales, les deux départements les plus riches et les plus politisés, le Gard et l'Hérault, concentrent l'essentiel de la presse départementale. En Provence-Alpes-Côte d'Azur le *Courrier d'Avignon* (1733-1794) se distingue par son ancienneté et ses avatars sous la Révolution, tandis que celle-ci fait de Marseille un grand centre éditorial, où on remarque l'influence durable du *Journal de Provence* / *Journal de Marseille* de Ferréol Beugeard, étudié par Cyril Belmonte. L'étude des journaux dans la région, introduite par Christine Peyrard et René Moulinas, montre qu'en dépit du faible réseau de la presse, l'intensité des antagonismes politiques a nourri la vitalité de l'expression journalistique dans la région de la Révolution au Directoire. On ne peut que souligner l'importance de cette recherche sur la presse, à laquelle ont aussi participé Roland Andréani, Gérard Bonet, Gilles Candela et Pascale Rieu-Feybesse. On attend avec impatience le dernier volume, qui achèvera cette longue enquête et fournira les index nécessaires à la consultation des six volumes du *Dictionnaire*.

RAYMONDE MONNIER

Naissance et petite enfance à la cour de France. Moyen Âge-19^e siècle, dir. Pascale MORMICHE et Stanis PEREZ, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2016, 234 p.

De la cour de Bourgogne dès 1371 au roi de Rome, l'éventail est largement ouvert de ce qui entoure la grossesse, la maternité, la naissance des princes et princesses à la cour de France. Le dix-huitièmiste retiendra l'article sur la définition de la layette (Pauline Ferrier) qui ne concerne pas seulement les linges et vêtements du nouveau-né, mais aussi le meuble, la vaisselle, la chapelle à son service, et aussi à celui de tout le personnel, nourrice, remueuse, gouvernante, médecin... L'ensemble est fourni par le garde meuble, à deux exceptions près, madame Colbert, très proche de la reine Marie-Thérèse pour le futur duc de Berry, né en 1682, et madame Chamillart, épouse du contrôleur général des finances, pour le fils aîné du duc de Bourgogne, né en 1704. La série O1 des Archives nationales possède les états des layettes des enfants de Louis XV, des futurs Louis XVI, Louis XVIII et Charles X, des enfants de Louis XVI jusqu'en 1786. De la grossesse à la naissance se déploie la cérémonie de l'information (Pascale Mormiche), depuis l'alerte du premier retard des règles jusqu'aux cérémonies qui fêtent l'heureux événement. C'est au troisième mois que commencent les annonces officielles à la cour, aux cours étrangères. Des prières sont demandées aux évêques. Vers le septième mois, le personnel du nouveau-né est choisi, dont la gouvernante ; les appartements sont prévus, la layette achetée. Contrairement à ce qui est rabâché, l'accouchement n'est pas public : dans l'espace de travail, la reine ou la dauphine n'est entourée que du personnel médical, le roi et les princes attendent à côté. Seul le roi est à la tête du lit au moment de la délivrance, et c'est lui qui présente le nouveau-né à l'accouchée et à l'assistance. Suit l'ondoiement et la remise de l'enfant à la gouvernante, que sa mère ne reverra que neuf jours après. Tous les réseaux de l'information sont mobilisés pour prévenir le royaume et les souverains, avec mention spéciale pour le pape. Les fêtes se succèdent à Versailles et à Paris ; signalons le *Te Deum* à Notre-Dame, trois jours après la naissance, en présence du roi qui va ensuite souper à l'Hôtel de Ville. L'A. insiste sur les adaptations, les improvisations à l'intérieur du rituel. Toute une symbolique allégorique et mythologique accompagne les représentations de l'événement (Stanis Perez). Sous Louis XVI, les anciens symboles s'estompent. Une gravure de 1781 représente le roi donnant le cordon bleu à son fils « désiré de la Nation » ; on passe de l'enfant du Ciel à l'enfant de l'État. La reine ou la dauphine enceinte est très rarement figurée, à peine une dizaine de représentation du 16^e au 19^e siècle : pudeur, allusion trop explicite à la sexualité, altération de la beauté... Deux exceptions notables pour deux « enfants du miracles », Anne d'Autriche, enceinte après 26 ans de stérilité et la duchesse de Berry, porteuse de l'enfant

posthume, le futur comte de Chambord.

CLAUDE MICHAUD

Olivier ANDURAND, *La Grande affaire. Les évêques de France face à l'Unigenitus*, Presses Universitaires de Rennes, 2017, 398 p.

Dès le titre de l'ouvrage est rappelée une évidence trop souvent occultée. La querelle autour de l'acceptation ou non de la Bulle Unigenitus a bien été « la grande affaire » du règne de Louis XV. Encore faut-il s'entendre sur le terme. Le temps de Pascal et de Port-Royal est passé. Bien plus que de débats théologiques, c'est de polémiques politico-ecclésiologiques qu'il est question. La conception du gallicanisme est au centre des querelles. Tout en reconnaissant que le pape est bien le premier des évêques, il ne saurait être question pour l'Église de France d'admettre son infaillibilité en matière de foi ; le concile général doit demeurer l'instance supérieure d'autorité dans l'institution ecclésiastique. En pratique, et par voie de conséquence, le roi de France est « empereur en son royaume » comme le disaient déjà les légistes de Philippe le Bel. Il ne saurait tolérer les empiétements de Rome. En un mot, les 101 propositions contenues dans la Bulle promulguée en septembre 1713, visent certes à condamner les *Réflexions morales* de Quesnel ; mais accepter ou non l'*Unigenitus* est d'abord une décision politique àprement discutée. Le fameux concile d'Embrun (1727) sera par exemple « un procès politique où la controverse théologique n'est qu'un prétexte » (p. 113).

La « grande affaire » est ici étudiée du point de vue des évêques de France, omniprésents pendant toute la première moitié du siècle. Ils ne cessent d'intervenir dans le débat public. Pour l'ensemble de la période, ils lancent plus de 600 mandements (p. 17) dont la diffusion dépasse presque toujours le cadre du diocèse ; nombre de ces textes sont de véritables livres. Écrits publics, ils sont lus, commentés comme autant d'ouvrages politiques, d'ailleurs souvent supprimés comme tels par le Conseil d'État. Les meneurs des deux positions antagonistes s'y affrontent violemment. Face aux évêques « appelants », les Noailles, Colbert de Croissy, Soanen ou Caylus, se dressent les « Constitutionnaires » Rohan, Bissy, Tencin, Languet de Gergy et le plus influent de tous, le cardinal de Fleury, premier ministre sans le titre. C'est dans cette perspective que sont revisités les grands moments de la querelle : l'acceptation forcée de la Bulle sous la pression d'un Louis XIV en fin de règne ; les luttes d'influence autour du faible cardinal de Noailles, archevêque de Paris ; le concile d'Embrun ; l'interprétation des convulsions sur le tombeau du diacre Pâris ; ou, moins connus, la polémique sur la fréquente communion à propos du livre du jésuite Picon, ou la naissance du culte du Sacré Cœur.

Autant d'épisodes déjà souvent étudiés par la très abondante bibliographie janséniste. Mais qui ici reçoivent des infléchissements auparavant mal perçus. Jusqu'à un certain point, ils semblent d'ailleurs agir en sens contraire. D'une part, le lecteur est invité à relativiser le phénomène. Si la résistance à la Bulle a bien été violente, elle s'incarne pour l'essentiel en quelques bruyants leaders qui attirent la lumière. La masse des titulaires des 130 diocèses que compte l'Église de France fut loin d'être constituée d'ardents appelants, ou, à l'inverse de zélés partisans de la fameuse Constitution. Il est par exemple rappelé que seulement 8 % des prélats ont « appelé » en 1717, ce qui est bien peu au regard du retentissement de l'événement (p. 80). Bien des évêques s'en sont tenus à une prudente neutralité. Après tout, s'illustrer dans le combat contre la Bulle, c'était courir le risque de s'aliéner les faveurs de Rome et/ou de Paris, s'interdire l'espoir d'accéder à un évêché plus prestigieux ou d'obtenir de juteux bénéfices. Sans oublier que rôde la menace du richérisme, ce mouvement démocratique des curés, qui sourdement protestent contre la toute-puissance de leur évêque et souhaiteraient avoir davantage voix au chapitre. Bref, « la masse de l'épiscopat se terre dans un silence massif et dans la gestion régulière des diocèses, loin des agitations convulsionnaires et miraculistes » (p. 150).

Dira-t-on pour autant que « la grande affaire » n'a été qu'un combat des chefs, n'afectant en rien le quotidien de l'Église de France ? Nullement. Les évêques n'ont jamais renoncé à exprimer leur opinion dans les débats autour du gallicanisme épiscopal. Mais ils l'ont fait à plus petit bruit, dans le cadre de leur mission évangélique. Un des grands mérites du livre est d'en retrouver l'écho dans l'étonnante floraison des livres liturgiques que l'on constate pendant tout le siècle. Ainsi près de 60 % des diocèses ont un bréviaire qui leur est propre et qui a été conçu dans ces années (p. 231) ; il en va de même pour les missels. Plus frappant encore, le renouvellement des catéchismes que traduit l'explosion de nouveaux manuels. Chaque diocèse, ou peu s'en faut, a un catéchisme qui lui est propre. Sur la période 1701-1755, on ne comptabilise pas moins de 444 éditions de catéchismes, texte original ou réédition. Or toute cette production est sensible à l'air du temps et traduit à son niveau les bruyants polémiques du moment. Ainsi s'opposent, tous deux souvent repris, le catéchisme imposé non sans peine dans le diocèse de Sens par Languet de Gergy et celui en faveur à Auxerre chez l'évêque Caylus, opposant de toujours à la maudite Bulle. En un mot, bréviaires, missels, catéchismes, autant de moyens d'exprimer, sur le terrain pourrait-on dire, les tensions suscitées par l'Unigenitus (p. 287).

Le livre d'Olivier Andurand propose donc un éclairage nouveau sur les conflits, ecclésiologiques certes mais surtout politiques, qui ont secoué la société française dans la première moitié du siècle. L'étude s'arrête aux années 1750, quand, date symbolique, s'éteint Caylus, évêque d'Auxerre de 1704 à 1754, ultime voix de la contestation janséniste épiscopale. Passée cette date, le rôle de la hiérarchie religieuse se fait plus discret. Le relais est pris par le Parlement de Paris qui, notamment au moment de la querelle des refus de sacrements, puis de la destruction des jésuites, va jouer un rôle majeur. Encore qu'on pourrait objecter qu'à lui seul Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, incarne la continuité du rôle de l'épiscopat.

On pourra s'étonner pour finir que dans la litanie des événements qui ont ponctué le demi-siècle et qu'on retrouve tous évoqués ici, il ne soit guère fait mention des violents débats déclenchés en 1730 autour de la décision royale de décréter la constitution Unigenitus loi de l'Église et de l'État. Ce fut pourtant un moment décisif, d'ailleurs constamment débattu dans les décennies suivantes pour le déplorer ou à l'inverse le brandir victorieusement comme mettant un terme à toute contestation.

HENRI DURANTON

Pierre-Yves BEAUREPAIRE, *Marie-Antoinette*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2016, 175 p.

Marie-Antoinette fait toujours recette. Cet aimable essai ne s'intéresse ni à ses amours, ses chapeaux, ses robes, ses escapades parisiennes, ni à son influence en politique, mais à ses goûts en matière alimentaire pour les sucreries et pour des produits naturels, tels les fruits et les laitages qu'elle se plaisait à faire produire ou fabriquer dans son hameau du Petit-Trianon ou à la ferme modèle de Rambouillet, et consommer dans une relative intimité. La rupture est manifeste avec la prédilection pour les viandes rouges et le gibier des rois Bourbons, grands chasseurs et gros mangeurs, comme avec le pesant protocole du Grand Couvert. Déjà le Régent et Louis XV avaient amorcé cette évolution vers plus de simplicité, le roi cuisinant, et préparant lui-même son café. Avec Marie-Antoinette, cette simplicité devient le luxe suprême du raffinement. On est malheureusement plus renseigné sur le contenant, les services de porcelaine de Sèvres – le décor aux barbeaux, affectionné par la reine – que sur le contenu des assiettes. Ces préférences s'inscrivent dans le cadre plus vaste de la gastronomie des Lumières, Jean-Jacques Rousseau prônant une alimentation naturelle ou madame Vigée-Lebrun, toute à la mode de l'antique, servant un repas grec demeuré fameux.

CLAUDE MICHAUD

Serge BIANCHI, *Marat, « l'Ami du Peuple »*, Paris, Éditions Belin, 2017, 411 p.

Durant les « années du bicentenaire de 1789 », Marat a fait l'objet de nombreuses études, ou de rééditions de travaux plus anciens, devenus « classiques ». Pour mémoire rappelons les plus marquants : Jean Massin, *Marat*, Éditions Sociales 1960, rééd Alinéa, 1988 ; Michel Vovelle, *Jean-Paul Marat*, Paris, Messidor, 1988. Surtout, des regards nouveaux ont été portés sur les multiples facettes des activités de Marat, avant la Révolution, dans le domaine des sciences notamment, puis sur son rôle de journaliste pamphlétaire, enfin sur le « culte » du héros assassiné : *La Mort de Marat*, dir. Jean Claude Bonnet, Paris Flammarion, 1988 ; Jacques Guilhaumou, *La Mort de Marat*, Bruxelles, Complexes, 1988 ; Olivier Coquard, quant à lui, soutint une thèse sur l'ensemble de l'œuvre et de l'action de Marat, qui a été publiée aux Éditions Fayard en 1993 ; surtout les œuvres politiques de Marat ont été enfin publiées par Charlotte Goetz et Jacques De Cock (*Cœuvres politiques de Marat. 1789-1793*, 10 volumes, Pôle Nord éditions, 1989-1995) ; œuvre qui sera complétée plus tard par Charlotte Goetz-Nothomb, *Jean-Paul Marat, une tradition politique à redécouvrir*, Pôle Nord éditions, 2016.

Le livre publié en 2017 par Serge Bianchi propose une synthèse des travaux sur l'Ami du Peuple, venant en quelque sorte couronner l'édifice construit depuis plus de 30 années. L'ouvrage retrace en six chapitres la trajectoire de Marat, de Neufchâtel à Londres, son difficile parcours dans l'Europe des Lumières et les multiples et complexes rapports avec les Académies et les milieux scientifiques « officiels » ; période où son engagement politique futur fut esquissé à travers la publication, en anglais à Londres en 1774, des *Chaines de l'esclavage*, traduit à Paris seulement en 1792. Le rôle politique de Marat, principalement à travers ses journaux dont l'audience populaire a été immense, est retracé avec une grande clarté et intégré au cours général de la Révolution, des journées de 1789 à la Convention où Marat fut un des députés les plus radicaux, notamment lors des débats du procès de Louis XVI. La mort de Marat, ses funérailles grandioses et sa panthéonisation marquent des temps forts de sa légende de « martyr de la liberté », avec Le Peletier et Chalier. Mais l'ouvrage de Serge Bianchi apporte un regard nouveau et essentiel : les derniers chapitres (7, 8, 9 et 10) sont consacrés aux représentations de Marat, « du mythe à l'histoire », voire de l'histoire au mythe. Sont ici passées au crible de l'analyse historique les multiples interprétations et réinterprétations de « L'Ami du peuple » à travers la littérature, le théâtre et le cinéma, sans omettre d'évoquer la riche iconographie qui a marché dans les pas de l'œuvre maîtresse de David. Le passage consacré au film d'Abel Gance (1927) où Marat est interprété magistralement par Antonin Artaud, quasi identifié au personnage, est assurément appelé à devenir lui aussi un classique.

Un cahier central, en couleur, donne un aperçu des représentations de Marat au fil des décennies post-révolutionnaires.

MARCEL DORIGNY

Jay CAPLAN, *Postal Culture in Europe, 1500-1800*, Oxford, The Voltaire Foundation, coll. "Oxford university Studies in the Enlightenment", 2016, 210 p.

L'ouvrage propose une analyse historique et culturelle des conditions pratiques de l'échange de lettres en Europe à l'époque moderne, les systèmes postaux pouvant être perçus comme fondements matériels de l'émergence d'une sphère publique. On parle de poste quand le service d'acheminement du courrier, au lieu d'être réservé aux autorités ou à de riches particuliers, devient public et disponible pour tous ceux qui peuvent le payer. Cette évolution suppose la possibilité de faire de ce service une activité lucrative, source de revenus, le développement d'un État capable de développer un réseau routier et désireux de contrôler les discours écrits, des acteurs économiques ayant besoin de rendre les échanges épistolaires plus fréquents, plus sûrs, plus rapides. Le premier chapitre est consacré à la mise en place d'un système public dans l'Europe des 16^e et 17^e siècles : dans le Saint-Empire

avec l'ascension de la famille Tour et Taxis, qui offre aux empereurs une communication sécurisée à travers de vastes territoires ; dans les îles britanniques et en France, où, placé sous l'autorité de l'État, le service s'avère une importante source de profits ; dans toute l'Europe où il existait même un embryon de poste internationale garantissant par des traités entre États l'acheminement du courrier sur certains trajets essentiels pour le commerce. Le deuxième chapitre évoque les conditions matérielles de l'écriture et de la réception des lettres : l'usage du papier codifié par les traités de savoir-vivre, distinguant la lettre du billet, celui des plumes, des encres, dans certains cas d'enveloppes, les modalités de pliage, d'adressage, de cachetage, d'affranchissement, de collecte et d'acheminement. Le troisième chapitre concerne la surveillance du courrier par les « cabinets noirs » des grands États européens : Grande-Bretagne, France, Allemagne, qui voit dans la poste une occasion de surveillance des discours. La pratique est générale, s'appuie sur les compétences et talents de spécialistes du décodage mais donne aussi l'opportunité aux agents de cette surveillance de s'arroger un pouvoir de nuisance et d'intoxication que les monarques ne contrôlent pas. Les victimes de cet espionnage, comme Voltaire, rivaliseront d'inventivité pour le déjouer ou s'amuser aux dépens des espions. Les chapitres suivants sont consacrés aux rapports qu'entretiennent Voltaire et Rousseau avec ce mode de communication : pour le premier une consolation lors de son séjour à Ferney, un moyen indispensable pour maintenir un réseau de relations, voire une façon de faire la nique aux autorités ; pour le second une source de tourments : un courrier trop abondant, coûteux à recevoir, objet de soupçons par celui qui craint de voir ses écrits « défigurés » ou qui renvoie à la réalité de l'absence et à la défiance de Rousseau à l'égard de toute forme de médiation. L'auteur aborde ensuite les changements de perceptions induits par le service postal : univers sonore, modifications dans la représentation du rapport à la distance, prolifération des nouvelles avec le développement de la presse. L'ouvrage se termine sur l'analyse d'un roman de Thomas Pynchon, *Vente à la criée du lot 49* (1966), intrigue complexe à partir d'un ancien service postal secret, qui serait emblématique d'une vision post-moderne de la communication postale. L'absence d'une conclusion qui ferait apparaître les lignes forces de l'ouvrage confirme l'impression d'éclairages partiels hétérogènes qui égarent le lecteur sur un objet pas toujours bien identifié, selon des approches méthodologiques dont la compatibilité et la complémentarité ne sont pas évidentes.

CAROLE DORNIER

Stanis PEREZ, *La Santé des dirigeants français de François I^{er} à nos jours*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2016, 332 p.

Le dirigeant est un malade pas comme les autres et une affection banale peut devenir une affaire d'État, amplifiée par la rumeur. L'exercice du pouvoir exige une bonne santé physique et mentale. Des maux vénériens de François I^{er} au cancer de Mitterrand et l'AVC de Chirac, l'A. explore quelques moments de biohistoire dont nous retiendrons les cas de Louis XV, de Louis XVI et de Napoléon. Entre les deux derniers Bourbons d'Ancien Régime, la comparaison s'impose : aux désordres sexuels du grand-père, malade de ses maîtresses, s'oppose l'impuissance ou la frigidity présumées du petit-fils, longtemps incapable de consommer son mariage avec Marie-Antoinette. Deux épisodes pour Louis XV, sa maladie à Metz en 1744 et la petite vérole qui l'emporte en 1774, et dans les deux cas le renvoi *in extremis* de la maîtresse du moment, Madame de Châteauroux et la Du Barry. La sexologie qui naît à cette époque introduit la médicalisation de ces comportements unissant l'hypocondrie, la mélancolie et la « fureur génitale ». Le cas de Louis XVI met en jeu la survie de la dynastie tout comme le statut de la reine, qui ne l'est vraiment que lorsqu'elle accouche d'un dauphin. Anomalie physique, phimosis, opération ? Au témoignage du comte d'Aranda aurait pu être joint la lettre de l'empereur Joseph II à son frère

de Toscane, très explicite sur le comportement amoureux du roi son beau-frère, dont il a recueilli les confidences lors de son voyage en France en 1777. Des diverses affections de Napoléon, dartses, crampes d'estomac, fatigues de la guerre, l'A. retient une maladie diplomatique lorsque le général victorieux en Italie et qui se dit épuisé, demande au Directoire à être relevé, essentiellement pour rentrer à Paris et soigner son image. Moments de faiblesse, moments de vérité, une histoire vivante de l'État qui est aussi une histoire de mort.

CLAUDE MICHAUD

Clyde PLUMAUZILLE, *Prostitution et Révolution. Les femmes publiques dans la cité républicaine*, Ceyzérieu, Champs Vallon, coll. "La Chose Publique", 2016, 394 p.

L'A. propose une vaste enquête historique au sein du Paris révolutionnaire sur des femmes souvent anonymes dans les discours publics. Un des premiers intérêts de son travail tient à l'ampleur des archives consultées : d'abord les archives parlementaires et la production réglementaire des institutions, mais aussi et surtout les archives de la surveillance policière, avec une attention particulière aux rapports d'esprit public, et enfin les archives de l'enfermement. Il convenait aussi de ne pas négliger les témoignages des protagonistes de la prostitution, de la prostituée au client, et de bien d'autres observateurs de la prostitution. Par ailleurs, Clyde Plumauzille multiplie les angles d'approche : penser le genre, penser le droit à la cité, penser le social, penser ce que dit l'individu. Femmes de milieu populaire, ces femmes publiques ont en moyenne entre 15 et 30 ans et sont engagées dans la vie active. Poussées vers Paris par la misère provinciale, le revenu de leur activité professionnelle (par exemple blanchisseuse) est insuffisant pour subvenir à leurs besoins (loyer, nourriture). Elles font donc aussi « le commerce de femme publique ». Se dire « femme publique » renvoie alors à une éthique de la subsistance modulée selon deux registres discursifs : la nécessité d'assurer sa subsistance, mais surtout le fait d'énoncer sa précarité contre la misère dans une capacité d'agir proprement féminine. L'historienne nous propose ensuite de parcourir les territoires de la prostitution, situés dans les quartiers centraux de Paris au sein des hôtels et garnis, avec le cas particulier du Palais-Royal. Il en ressort une culture sexuelle dissidente, voire rebelle, au sein d'un vécu populaire juvénile à proximité des proxénètes et des amis. Espace où se met en scène un corps féminin transgressif dans la cité selon divers arts de faire de la prostitution (racolage, passe, négociation), que le client relate parfois dans un précieux témoignage pour l'historienne. Mais qu'en est-il alors de la réglementation de la prostitution par la Révolution française ? Face au « silence des lois » du fait de l'absence de mise à l'ordre du jour de la prostitution par le législateur, elle reste du domaine de l'ordre public, mais elle prend forme d'action à l'initiative du pouvoir exécutif révolutionnaire le 4 octobre 1793, en l'occurrence la Commune de Paris dirigée par le cordelier Chaumette. Clyde Plumauzille s'en tient au fait réglementaire, et ne traite pas des raisons et des enjeux politiques de cette spécificité révolutionnaire. Cet ouvrage important s'enrichit sur la fin d'une analyse de la mise en place d'un laboratoire directorial en matière d'administration des bonnes mœurs, et sa conséquence, la fabrique d'une « citoyenneté diminuée » à l'aide d'un vocabulaire de condamnation morale de la prostitution (« honteuse », « dégoûtante », « infâme », etc.) face à la communauté des « honnêtes citoyens ». Ici se concrétise une série de répertoires discursifs avec en son centre l'observation policière et ses fameux rapports d'esprit public, et sur sa périphérie les plaintes des riverains des espaces de prostitution. Ainsi s'invente administrativement sous la Révolution française le délit de prostitution stigmatisant en permanence la femme publique.

JACQUES GUILHAUMOU

Olivier RITZ, *Les Métaphores naturelles dans le débat sur la Révolution*, Paris, Classiques Garnier, coll. "L'Europe des Lumières", 2016, 374 p.

La Révolution française a donné lieu à une floraison de textes très divers tandis que

l'événement lui-même était l'objet de débats intellectuels passionnés. Les bouleversements politiques donnent naissance à des usages littéraires nouveaux où les textes se répondent et s'affrontent dans un débat à la fois littéraire, historique et politique. L'intérêt de ce livre, très bien documenté sur la littérature politique et l'historiographie révolutionnaire, est de dégager les fonctions rhétoriques des métaphores naturelles à travers leur usage en contexte, autrement dit d'analyser ce que ces métaphores disent de l'événement et les nouveaux rapports qu'elles construisent au fil du débat qui traverse la Révolution. Si le corpus étudié fait une large place aux auteurs majeurs comme Burke, Condorcet, Benjamin Constant, Volney, Germaine de Staël ou Chateaubriand, l'analyse s'appuie également sur les publications périodiques et des textes de circonstance. L'auteur consacre un chapitre entier à un historien méconnu de la Révolution, François Emmanuel Toulougeon, écrivain polyvalent dont la pensée et l'œuvre sont représentatives du tournant des Lumières, et par là disqualifié par un courant critique puissant comme trop enclin aux liaisons dangereuses entre science, politique et littérature.

La première partie de l'ouvrage interroge l'usage des métaphores naturelles comme lieu privilégié d'un débat ouvert sur l'interprétation de la révolution. Dans le contexte de l'événement, les métaphores naturelles, par leur charge émotive ou leur portée argumentative ambivalentes, suscitent l'adhésion ou le rejet, elles incitent à l'action ou au renoncement. L'analyse des usages intellectuels des métaphores dans le processus révolutionnaire témoigne de leur complexité et d'une certaine instabilité, qui va du cliché ou de l'idée que tout dans la Révolution peut s'expliquer ou se mesurer, à celle d'incertitude et à l'idée qu'on n'y peut rien comprendre. Les usages traduisent des partis pris idéologiques, selon qu'elles figurent un mouvement indépendant de toute action humaine ou au contraire de nouvelles possibilités d'action et de progrès politique. Les images anciennes du navigateur, du médecin, du cultivateur, celle plus neuve du savant, traduisent une évolution du rapport de l'homme au monde. L'idée de perfectibilité semble assez largement partagée, sans toutefois que les auteurs postulent une liberté d'action infinie. Par les liens qu'elles tissent avec les sciences de la nature, les métaphores vives participent de la portée idéologique des textes et mettent en jeu la définition de la politique.

Ces liens sont l'objet de la deuxième partie qui montre comment la Révolution a été un laboratoire de la science politique. Le projet de fonder un savoir politique sur les sciences de la nature et les tentatives pour établir une science naturelle de l'homme viennent de différents horizons et sont vivement discutés tout au long de la Révolution. Mais la place laissée aux incertitudes ou encore le caractère irréductible des passions compliquent la tâche et laissent place aux hésitations et à des évolutions significatives. *L'Essai sur les révolutions* de Chateaubriand témoigne de cette transition au tournant du siècle, dans la mesure où le projet initial ambitieux d'une histoire universelle des révolutions se défait de lui-même au fil des pages pour se perdre dans l'incertitude des choses humaines et le vague des passions. Le cas des éloges successifs de Benjamin Franklin de son arrivée à Paris en 1776 à 1800 illustre l'évolution du lien entre la figure du savant, de la nature et de l'action politique. Célébré pour avoir arraché au ciel la foudre et leur sceptre aux tyrans, suivant une épigramme attribuée à Turgot, le geste prométhéen lié à son invention du paratonnerre est d'abord mis en parallèle avec son rôle dans la révolution américaine. Par la suite, en phase avec une évolution spécifique de la période, les *Vies de Franklin* publiées sous le Directoire donnent un récit de sa vie qui met de plus en plus l'accent sur l'exemple de ses vertus privées.

La troisième partie montre comment l'importance des métaphores naturelles dans les premières histoires de la Révolution, publiées dès 1789, révèlent que les sciences naturelles ou les genres littéraires épiques et tragiques sont des sources d'inspiration qui permettent aux auteurs de donner toute leur place aux passions. Les histoires enthousiastes des premières années cèdent le pas aux histoires terrifiantes du moment thermidorien.

L'effervescence historiographique de courte durée qui accompagne la prise de pouvoir de Bonaparte est l'occasion d'un débat sur l'écriture de l'histoire. L'heure est à la concorde et pour répondre à un impératif d'impartialité les histoires de la Révolution doivent adopter un autre style et les auteurs inventer une écriture étrangère à la politique. La publication d'*Atala*, qui marque un départ dans la carrière littéraire de Chateaubriand, témoigne de ce tournant chez l'écrivain. Les tempêtes d'*Atala* visent à la description poétique d'une nature sauvage et sublime – « affreux et magnifique spectacle » – qui dépasse infiniment ceux qui la contemplent. La prise de distance de l'écriture avec la politique redonne toute sa place à la nature et à la sensibilité dans une littérature qui se définit comme le domaine privilégié de l'expression de soi. Cette approche littéraire du discours sur la Révolution par les métaphores naturelles met au jour la complexité de la fabrique des représentations de l'événement. Elle permet d'analyser de façon convaincante la manière de penser le rapport de la littérature à la politique, et la prise de distance où s'invente une conception essentiellement esthétique et sensible de la littérature.

RAYMONDE MONNIER

Grégory VOUHE, *Oiron au temps de madame de Montespan et du duc d'Antin*, Château d'Oiron/Centre des monuments nationaux, 2015, 112 p.

En 1700, madame de Montespan, acheta pour son fils légitime, le duc d'Antin, la terre et le château d'Oiron, aux confins de l'Anjou et du Poitou. En 2014, l'achat en vente publique de l'ouvrage intitulé *Vuës et plans des seigneuries d'Oyron Montoncour et Cursé* contenant 15 cartes des terres et fermes, 5 vues en perspective et 4 plans du château a permis de reconstituer l'histoire du domaine et de son château. La bâtisse commença à être élevée par Claude Gouffier, Grand Écuyer de François I^{er} ; le domaine passa par mariage au maréchal de La Feuillade dont le fils, endetté, s'en défit en 1700. Madame de Montespan y séjourna fréquemment jusqu'à sa mort en 1707. Son fils, le duc d'Antin, Surintendant des Bâtiments de France, fit exécuter en 1713 par Matis, arpenteur et géographe du roi, le relevé de toutes ses possessions, dont Oiron, et le recueil relié aux armes du duc contient donc les cartes, plus les vues et les plans du château dessinés par Le Pautre, architecte et graveur ordinaire du roi. La documentation est complétée par les brouillons préparatoires des cartes, conservés aux Archives départementales des Yvelines. Cette belle publication très soignée, ornée de 93 illustrations en couleurs, contient aussi l'inventaire du château en 1707, après le décès de la marquise.

CLAUDE MICHAUD

Sophie WAHNICH, *La Révolution française n'est pas un mythe*, Paris, Klincksieck, coll. « Critique de la politique », 2017, 253 p.

Comment écrire aujourd'hui l'histoire de la Révolution française ? L'originalité du propos d'une historienne connue pour sa thèse sur la notion d'étranger et ses travaux sur les émotions sous la Révolution, est de remettre au cœur du débat historiographique la pensée de Jean-Paul Sartre, un temps éclipsée par « l'étrange bataille » entre les historiens de l'EHESS autour de François Furet et l'histoire jacobine de la Sorbonne, supposée entretenir le mythe de la Révolution. Ce faisant elle relativise la portée des polémiques du bicentenaire en revenant aux écrits des philosophes et des penseurs de premier plan qui ont installé la Révolution française au centre de leurs controverses scientifiques depuis le milieu du 20^e siècle. La plus fameuse est celle qui a opposé Jean-Paul Sartre et Claude Lévi-Strauss, puis dans son sillage Michel Foucault sur l'écriture de l'histoire. La critique de la réflexion de Sartre n'a pas réellement quitté la Révolution française et la question de la liberté dans le débat philosophique de haute tenue qui s'est ouvert dans les années 1960. Quand Lévi-Strauss dans le dernier chapitre de *La pensée sauvage* (« Histoire et dialectique ») répond à Sartre, qui à propos des sociétés sans histoire parlait de l'homme, « être rabougri et

difforme», c'est pour mettre en doute l'écart radical entre la raison dialectique et la pensée sauvage comme raison humaine finalement partagée par les dits sauvages et les dits civilisés, au nom de l'égalité des types de pensée. En mettant le « mythe de la Révolution française » au cœur de la polémique, comme mythe nécessaire et efficace à la conscience historique de l'homme occidental, Lévi-Strauss pose le problème de la vérité historique sans toutefois récuser la possibilité de vivre consciemment ce rapport mythique à l'histoire.

L'A. montre ensuite comment ces controverses sur la Révolution se sont nouées et dénouées et ont de fait produit rejets, ambivalences et doutes sur la valeur même de l'événement, pour finalement banaliser l'histoire de la Révolution française dans le champ des études historiques. L'exploration de ces débats sur fond de pratique scientifique et militante est l'occasion pour elle de revenir sur sa propre méthode d'analyse du discours, au plus près des travaux de Régine Robin, à qui le livre est dédié. Le retour à Sartre, qui est l'axe central de l'ouvrage, par sa lecture de la présence de la Révolution dans *La Critique de la raison dialectique* et l'analyse des manuscrits publiés dans les *Études sartriennes* (2008), en mettant l'accent sur le sacré, élargit l'horizon à la dimension humaniste et à l'étude des émotions révolutionnaires en contiguïté avec notre présent. Cette approche lui permet de récuser le crime de subjectivisme et même d'anachronisme en défendant sa propre production d'une histoire de l'événement qui résonne avec les imaginaires sociaux, une histoire qui est « toujours située dans le temps et l'espace et en même temps aspire à l'universel singulier » (p. 102-103).

Qu'en est-il chez Sartre du rapport à l'événement comme « laboratoire situation » ? L'A. montre comment Sartre s'approprie, contre la vulgate marxiste, l'objet Révolution française et s'empare du moment 1789 comme laboratoire de la temporalité de l'événement, pour élaborer sa propre conception dialectique de l'histoire et mettre au jour la part de « sacré » dans ce qui advient. Dans le manuscrit « Mai-juin 1789 » il analyse la situation où s'invente la révolution de la souveraineté dans l'attente des députés, déjà vécue comme coup de force à venir. Il s'agit de comprendre comment des individus qui jouent tous un rôle politique déterminant dans un climat d'incertitude et de risque et l'agencement improbable des contradictions à l'œuvre fabriquent le point de bascule qui oblige à ce qu'il appelle le « saut », avec sa part de magie, à l'articulation du concret, du social et du symbolique, et le rôle du serment dans la consolidation du groupe en fusion. D'un événement à l'autre, la prise de la Bastille met en scène une question nouvelle, l'ubiquité de l'action collective. Dans ce changement d'état du groupe qu'il appelle l'Apocalypse dans la *Critique*, la population de la ville devient le sujet de l'histoire : « chacun y était orateur. Le groupe en fusion c'est la ville ». On voit comment la notion de groupe en fusion a partie liée avec une histoire chaude, ajoute l'A. : « L'histoire de l'émancipation suppose cette chaleur intense, ce moment d'indistinction où les individus ne sont plus assignés à un collectif donné et peuvent se confondre dans l'événement. » Sartre élabore sa propre méthode et ainsi son propre point de vue. « Plus sa conception dialectique de l'histoire progresse en théorie plus il s'approprie l'objet Révolution d'une manière singulière pour en faire un objet qui devient vraiment sartrien » (p. 107). En inventant un autre regard sur l'incertitude révolutionnaire, Sartre aide à focaliser l'attention sur les moments imprévisibles où tout bascule et permet ainsi de donner un sens neuf à l'événement comme tel. Chaque époque a son regard sur la Révolution française, ses réticences et ses oublis qui nourrissent les controverses entre historiens et philosophes. Ce livre très personnel en évitant à redécouvrir la Révolution comme objet sartrien montre, contre ceux qui la déclaraient terminée, comment historiens et chercheurs peuvent se l'approprier. Pour l'historienne, on l'aura compris, la Révolution française n'est pas un objet froid.

RAYMONDE MONNIER

LITTÉRATURES

La Langue des émotions. 16^e-18^e siècle, dir. Véronique FERRER, Catherine RAMOND, Paris, Classiques Garnier, coll. "Rencontres", 2017, 416 p.

Les 19 contributions de ce colloque tenu en 2013 veulent examiner, sur le plan réflexif et pratique, la rénovation pluriséculaire de la langue littéraire autour des émotions. L'Introduction admet le caractère « un peu anachronique » du terme *émotions*, préféré à *passions*, *mouvements du cœur*, plus usités. Elle souligne aussi la fécondité de ce champ de recherches interdisciplinaires, semé de publications (p. 7-11).

La Renaissance insiste sur l'antique capacité rhétorique de communiquer les passions plutôt que sur leur « représentation subjective », mais fait place aussi au sujet pathétique (tragédie), au *je* lyrique (poésie amoureuse), au *je* chrétien (d'Aubigné), etc. (p. 11-14). Le contrôle de soi exigé au 17^e par la vie de cour ne peut étouffer l'expression des sentiments, modulée par les genres. En tragédie, l'« association du sublime et de la sobriété » (Racine) s'inverse au 18^e au profit « du sujet ému », dit sensible, tant dans ses expressions verbales que corporelles (drame bourgeois). Le succès du roman en *je*, de la forme épistolaire a d'évidence favorisé le travail sur la langue des émotions (p. 14-17).

Au cours des trois siècles, cette langue picturale et verbale s'est éloignée de la rhétorique, a privilégié la sincérité. Mais celle-ci se confronte au péril de la simulation (libertinage), de l'opacité d'autrui (Prévost), de la dénaturation socio-historique du langage (Rousseau), d'une musique française jugée trop peu naturelle, trop savante (Diderot, Rousseau, etc.).

Après cet axe conceptuel, la seconde section se tourne vers les « émotions spirituelles » (prière, prédication, liturgie), en opposant « aux règles de la raison » l'exemple des *Psaumes* et le *Cantique des Cantiques*, source d'une nouvelle poésie chrétienne.

La troisième section aborde le « rapport entre émotions et littérature » sous trois genres : poésie, théâtre, roman. Il en ressort que les auteurs du 18^e « modifient les frontières des genres et des arts » : réticence et silence chez Marivaux ; recherche de l'intensité gestuelle et verbale maximale chez Diderot ; ressourcement théâtral du roman (style coupé, pleurs, pantomime). La dernière section s'intéresse aux écrits non fictionnels : récits de conversion, écriture carcérale sous la Révolution (p. 17-21).

Au lecteur de butiner, sur ces thèmes plus ou moins neufs, le suc qu'il lui revient de transformer à son tour en miel.

JEAN GOLDZINK

Sade dans tous ses états, dir. Armelle ST-MARTIN, Presses Universitaires de Rouen et du Havre, Rouen, 2017, 266 p.

Suite à un colloque international sur *Sade dans tous ses états*, qui s'est tenu au Canada en octobre 2014, en lien avec le bicentenaire de la mort de Sade, les quatorze auteurs de cet ouvrage s'efforcent de nous faire comprendre la fascination exercée par le personnage et l'œuvre de Sade. À la différence des années 1960-1970 où acheter un livre de Sade dans une librairie parisienne, hormis quelques exceptions comme *La Joie de lire*, était mal perçu par le vendeur, Sade est devenu un auteur classique, avec son entrée dans La Pléiade à l'initiative de Michel Delon. La novation de son œuvre ne cesse désormais d'être mise en valeur, comme le souligne, en introduction, Armelle St-Martin. Cet ouvrage participe d'une telle dynamique scientifique. Dans un premier temps, il revient sur la complexité de l'œuvre à partir de lectures novatrices. La seconde partie s'attache plus à expliciter les manières de prendre ses distances avec Sade, tout en restant fasciné par ses écrits. Reste à aborder Sade comme une source d'inspiration dans la création littéraire et artistique récente, comme le propose la troisième partie. Béatrice Didier ouvre le propos du livre par une réflexion sur l'esthétique sadienne de la violence à partir d'une réflexion sur l'influence de la peinture religieuse dans les romans de Sade. L'analyse du rapport aux tableaux libertins chez Sade

et Mirabeau – deux hommes certes qui se détestent – élargit une telle réflexion sur le tableau comme disposition esthétique et scénique, ainsi que le montre Nathalie LaFleur. Ici peut-on analyser un certain usage du tableau d'excès libertin. La complexité de l'esthétique sadienne se précise également dans une réflexion sur le rapport de Sade au roman noir (Juan Carlos Rodriguez Rendon), plus proche du roman frénétique, en prise sur le roman historique que du roman gothique, synonyme d'excès. La violence sadienne (Tamako Suzuki) allant jusqu'au nihilisme intégral (Alexandre Dubois) pose alors la question du rapport à la nature dans les termes du matérialisme (Spinoza). Ici le sujet pervers devient un nouveau sujet de l'histoire, sur la base de la transgression répétitive au sein d'une imagination libertine. Et d'en conclure : « La pensée sadienne ne cesse d'annihiler ce qui est souverain pour mieux laisser voir les possibles au sein de l'impossible. Ce n'est pas trahir la nature que de la respecter et lui faire offense simultanément : c'est bien plutôt tenter d'embrasser l'entière de ses possibilités » (p.197). Une telle violence peut être également interrogée (Dominic Marion) dans la perspective d'une critique marxiste du capitalisme et de sa légitimation de la domination du corps par autrui. Ici se précise un partage économique de la jouissance, à la fois jouissance dissipatrice et jouissance calculée, située entre dépense et thésaurisation et induisant une accumulation initiale au sein de la société libertine clandestine. L'œuvre de Sade ne peut alors que susciter la polémique. Le travail du négatif sadien (Michel Delon) s'avère l'aiguillon d'une conscience critique face aux certitudes d'une société. Il s'agit de valoriser la révolte par l'exaltation du désir individuel face aux sociétés coercitives. Avec la figure du *Minotaure*, titre d'une revue surréaliste des années 1930, on passe d'une éthique sadienne « adoucie » du côté de « la fonction métonymique de l'érotisme » à une radicalisation, évolution prise dans la relation complexe entre Breton et Bataille, comme le montre Pier Labelle-Hogue. Revient aussi une nouvelle fois dans le débat le « Kant avec Sade » de Lacan (Jean-Pierre Dubost) où, *a contrario* de la convergence proposée par Lacan, se profile un processus d'inversion, plus proche de Foucault, où l'universel dans la perversité de l'impératif poétologique sadien de la cruauté de représentation se différencie de l'impératif catégorique kantien de l'obligation morale.

Quant aux croisements et intersections entre la pensée de Sade et celle de nos contemporains et nos anti-contemporains, ils prennent appui historiquement, à l'exemple de « *L'Anti-Justine* de Rétif face à la malice de Sade » (Claude Klein), sur l'entrecroisement d'univers imaginaires, explicitement antagonistes, et pourtant difficiles à démêler sur la base des clichés de Rétif relatifs au danger des ouvrages libertins. On trouve également des connexions avec l'univers sadien dans le roman libertin contemporain, comme le précise Anne Coudreuse, au titre de la présence vivante et précise d'un Sade incarnant la transgression sexuelle extrême dans sa revendication même de liberté. Quant à Pasolini et son dernier film *Salò*, symbole du pouvoir fasciste, Julie Paquette y voit une anarchie du pouvoir s'incarnant dans la figure marxiste de la réduction sadienne des corps à l'état de marchandise. Reste à aborder l'iconographie sadienne dans les publications évoquant Sade (Marie-Laure Delmas) – là encore à l'initiative des récentes publications iconographiques de Michel Delon sur Sade – pour ouvrir un nouveau regard sur ce qui se dit de Sade. Il en ressort un système sémantique imprédictible et variable, véritablement constituant d'une scénographie inventive. C'est bien au 20^e siècle que Sade rencontre pour la première fois un public élargi par l'infinité des discours qu'il suscite.

JACQUES GUILHAUMOU

Une « période sans nom ». Les années 1780-1820 et la fabrique de l'histoire littéraire, dir. Fabienne BERCEOL, Stéphanie GENAND et Florence LOTTERIE, Paris, Classiques Garnier, coll. "Rencontres", 2016, 452 p.

Cet ouvrage présente les actes d'un colloque tenu en avril 2014 à l'Université Toulouse-Jean Jaurès. Si les responsables refusent de donner un nom à la période 1780-1820, c'est

que l'indétermination historiographique qui la caractérise est en effet totale : en quarante ans de recherche, comme le rappelle Michel Delon, les historiens de la littérature ont tenté de rendre compte d'un objet protéiforme, qu'ils n'ont jamais cessé de redéfinir au gré des orientations diverses de la critique du moment : préromantisme, tournant des Lumières, secondes Lumières, moment 1800. La liste des colloques tentant de rendre compte de la même période serait longue. Citons, parmi les plus récents, *Histoires de littératures en France et en Allemagne autour de 1800* (dir. Geneviève Espagne). La visée du colloque de Toulouse est d'une grande ambition, car il embrasse de fait plusieurs problématiques : la légitimation de la périodisation 1780-1820, l'histoire de sa délimitation, la manière dont les écrivains contemporains de la période l'ont interprétée et, enfin, les jugements critiques qu'elle a rétrospectivement suscités. À propos des écrivains visant à s'inscrire eux-mêmes dans leur temps, un bel article d'Emmanuelle Tabet montre comment Chateaubriand use de l'opportunité d'écrire à la charnière de deux siècles, pour multiplier les coïncidences chronologiques et construire ainsi un mythe de soi pour la postérité. Ce qui fait dire à Florence Lotterre, dans l'introduction de l'ouvrage, qu'un des traits des « grands écrivains » pourrait bien être « cette conscience ironique du processus problématique de leur propre canonisation ». Elle ajoute encore pertinemment que « la littérature du temps dessine alors les contours de sa propre physionomie comme institution, en délimite les contraintes symboliques, sociales et littéraires, bref se fait l'historienne immédiate d'elle-même ». Pour éviter les erreurs de certaines analyses rétrospectives, on peut tout simplement réfléchir aux œuvres qui eurent le plus grand succès auprès des contemporains. Ainsi, dans les années 1816-1820, *Claire d'Albe* de Mme Cottin connaît un tirage supérieur à celui de *Paul et Virginie* et *Corinne* (Silvia Lorusso). On peut également montrer comment des constructions *a posteriori* de la période, contribuent à occulter la réalité. Le fameux « romantisme » de 1820, érigé par Sainte-Beuve, dans son cours de 1848-1849, en insurrection littéraire, a confisqué le rapport entre littérature et révolution (J.L. Diaz).

Une des leçons méthodologiques essentielles de ce riche colloque est la mise en cause du finalisme en histoire littéraire auquel succombent encore aujourd'hui de nombreux historiens. Évitions de recourir à la grille de lecture formalisée quelques années plus tard par les belligérants romantiques. Analysons plutôt le traumatisme de la Révolution présent dans tous les camps à des titres divers, la fin des certitudes de l'Ancien Régime et, surtout, l'éclatement et la reconfiguration sur de nouvelles bases des champs disciplinaires. C'est bien l'ensemble du tableau classificatoire des savoirs qui se défait, alors même que naissent la biologie et les sciences humaines, comme l'a montré Michel Foucault. Stéphane Zékian insiste à juste titre sur la crise des humanités et les rapports concurrentiels entre lettres et sciences. On pourrait ajouter d'autres pièces à l'incommensurable qui définit la période, en plaçant l'histoire littéraire naissante au sein d'une histoire culturelle plus large encore, tumultueuse, éclatée et paradoxale. Les historiens de l'art, comme ceux des représentations, se heurtent eux aussi à de grandes difficultés lorsqu'ils tendent de rendre compte de la même période.

DIDIER MASSEAU

Laurence L. BONGIE, *Sade. Un essai biographique*, trad. Alan MacDONELL, Armelle ST-MARTIN, préf. Benoît MELANÇON, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. "Espace littéraire", 2017, 412 p.

Vingt ans après sa parution, la biographie de Larry Bongie est donnée dans une version en langue française, une chance pour cet ouvrage de trouver un nouveau public, l'occasion aussi de relancer la polémique autour d'un livre controversé. Le titre d'« essai biographique » convient bien à un ouvrage qui n'est ni une biographie à proprement parler ni une thèse au sens académique. S'il suit la trame chronologique, et ne renonce pas çà et là au plaisir de la pure narration, c'est cependant d'une question bien précise, d'une « affaire » (comme

on parle des affaires Testard ou d'Arcueil) que traite l'ouvrage, celle des liens que l'écrivain entretint avec sa mère, Marie Éléonore de Maillé de Carman.

Le chapitre I s'intitule opportunément « Une mère mystérieuse ». C'est à lever un coin du voile de ce « mystère » que l'auteur s'emploie avec méthode, obstination et érudition. Les archives publiques et privées, la correspondance familiale, mais aussi l'œuvre publiée sont les sources d'une information dont on mesure mal l'étendue, et qui pourtant est parfaitement maîtrisée. Cette femme dont on ne sait rien, et dont les biographes (Lely, Pauvert, Lever) ont négligé l'importance, au profit d'un père omniprésent, a éveillé l'attention de L. Bongie Partant de l'idée que la vérité d'une vie se trouve dans le non-dit (ou le déni), il s'est imposé la tâche de débusquer les indices qui permettent de mieux caractériser la nature de la relation maternelle. Cette femme énergique, qui œuvra sans relâche pour la carrière de son mari puis de son fils, et mit à leur service son nom, ses relations, sa fortune, avec aussi peu de succès pour le premier que pour le second, fut une mère absente, et dès lors honnie. Les tensions au sein du couple, puis la séparation, l'affection invasive d'un père qui se voulut un mentor d'un genre nouveau sont au principe de la haine que Sade voua à sa mère et à sa quête de suppléantes, tant dans la vie que dans la fiction. Pourtant, et c'est l'une des révélations de ce livre, on trouve entre la mère et le fils une surprenante proximité de vues et d'intérêts : même morgue aristocratique, même attachement aux valeurs de l'ancienne France, même vision de la femme et de son rôle dans la société, même misanthropie et peut-être aussi même sensibilité religieuse.

Parmi les « suppléantes », il faut placer au premier rang la Présidente de Montreuil, qui dans les premiers temps de son mariage inspira à Sade les sentiments d'une galante complicité. Celle qu'il nommait « ma chère maman » lui rendit bien son affection au cours des scandales successifs où elle s'employa à éteindre l'incendie, et au besoin à faire enfermer préventivement son gendre, l'incarcération par lettre de cachet, discrète et honorable, étant le meilleur moyen de préserver la réputation des familles et l'intégrité du prévenu. Les lettres de prison font évidemment entendre un tout autre son de cloche. Avec certains romans, comme *Aline et Valcour*, elles expriment la rébellion contre le pouvoir coercitif des valeurs maternelles, qui, institutionnalisées, ont fini par régir la société tout entière. Mais replacées dans la perspective élargie de toute une vie, elles apparaissent d'une importance moins décisive, et c'est bien le but que L. B. s'est proposé : opérer un rééquilibrage.

Le bilan n'est en fin de compte guère favorable à l'intéressé. Le lecteur voit en Sade un être égoïste, immature, asocial, s'enfermer au fil des années dans un délire de persécution. Ni l'opportunisme littéraire qui lui fait préférer au théâtre des productions relevant de l'art de l'Arétin, plus faciles à écrire et plus faciles à vendre, ni l'opportunisme politique grâce auquel il échappe à la guillotine, tout au contraire d'André Chénier, qui lui est comparé, ne sauraient le rendre sympathique au lecteur. Quant à son génie créateur, il ne sort pas grandi d'une lecture qui écrase l'une sur l'autre la vie et l'œuvre.

Mais l'auteur dit assumer en totalité les reproches de la critique littéraire, comme il avoue son scepticisme envers les études qui s'inspirent de la psychanalyse. Car L. Bongie réussit le tour de force d'écrire près de 400 pages sur la relation maternelle sans recourir à aucune théorie explicative des phénomènes de la vie psychique. En cela cet essai est sciemment iconoclaste, et ne manquera pas d'indisposer les chercheurs formés aux sciences sociales. Il n'en reste pas moins une lecture vivifiante, par les hypothèses inédites qu'il introduit, la richesse de sa documentation, la conviction qui anime l'écriture. Sur ce dernier point, on passera sur les trop nombreuses approximations ou incorrections de la version française, et on se félicitera au contraire de pouvoir disposer d'un ouvrage plus aisément consultable par un public francophone.

NICOLAS BRUCKER

Mélinda CARON, *Écriture et vie de société. Les correspondances littéraires de Louise d'Épinay (1755-1783)*, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. "Espace littéraire", 2017, 346 p.

Il est rare de trouver réunis dans un même livre, poussés au dernier degré, l'érudition et la réflexion, la quête du détail et la pensée de l'ensemble, la description des phénomènes et leur intelligence. L'étude de Mélinda Caron satisfait à la fois l'archiviste le plus vétilleux et le critique littéraire le plus exigeant. Le cœur de la thèse se laisse deviner dès la page de titre : le terme de « correspondances littéraires », sans majuscule et au pluriel, annonce le parti pris de l'auteure : rapprocher la collaboration au journal de Grimm et l'implication dans les réseaux épistolaires familiaux. Car une même logique sociale préside à ces deux pratiques d'écriture, en apparence disjointes. Après un éclairage sur la nature et l'étendue de la collaboration de Louise d'Épinay à la *Correspondance littéraire*, l'auteure s'attache à définir le type de sociabilité qui marque la collaboration d'une femme du monde telle que Mme d'Épinay à l'entreprise journalistique, la rattachant à la tradition galante du 17^e siècle et à son imaginaire dans la société du siècle suivant.

La démonstration repose tout entière sur l'idée que l'écriture, dans sa pratique, sa forme ou son objet, ne saurait s'interpréter indépendamment du contexte social dans lequel elle apparaît, mais aussi des représentations que suscitent les données culturelles chez les acteurs littéraires. Parmi ces données, le genre sexuel occupe une place centrale. Les lecteurs lisent des lettres signées « Mme *** », tandis que les correspondants saluent en Louise d'Épinay la « belle philosophe » ou la « belle dame » : en tant que réceptrice des épîtres et pièces fugitives, ou en tant qu'auteure des textes et articles parus dans la *Correspondance littéraire*, celle-ci se révèle à l'analyse structurante des échanges épistolaires.

La même structuration et les mêmes échanges se lisent au niveau des fictions dialoguées, qui, à côté des pièces de circonstance et des textes de facture galante, représentent une part importante des contributions de Mme d'Épinay à la *Correspondance littéraire*. On y lit une critique du monde et de ses usages, de ce même monde qui suscite la production et la circulation des textes de l'auteure. L'étude analyse ainsi par le menu des textes jusque-là négligés par la critique, tels que « L'Amitié de deux jolies femmes » (1771), le « Rêve » (1772) ou la « Dixième conversation » extraite des *Conversations d'Émilie* (1774), tous textes qui par leur qualité d'écriture et d'esprit méritent en effet d'être revisités, et dont la lecture éclaire la pensée pédagogique de Mme d'Épinay.

L'étude, tout en insistant sur les logiques sociales, notamment de distinction, tient simultanément la piste diachronique, envisageant la production de Mme d'Épinay selon les différentes périodes qui s'étalent de 1755 à 1783, soit sur près de trente ans. Plus strictement mondaine et galante dans les années 1750, la production se fait au fil du temps plus « philosophique », incluant des dialogues et des contes moraux, et pouvant aller jusqu'à la satire et la raillerie. Suivent des comptes rendus d'ouvrages et de spectacles, majoritaires dans les années 1770. La modestie féminine manifestée au début a fait place à l'affirmation d'une compétence, qui d'ailleurs se met volontiers au service de la promotion du théâtre de Diderot et de Goldoni, selon une logique clanique et élitiste conforme au principe du réseau épistolaire. Louise d'Épinay étend son champ d'expertise au-delà des matières proprement littéraires : sciences, économie, histoire, philosophie... aucun domaine de la connaissance ne lui échappe, prouvant sa vocation à l'encyclopédisme.

On se laisse aisément convaincre par cette étude bien conduite et élégamment présentée qui, par différents biais, soutient avec constance l'idée d'une impeccable continuité entre les correspondances littéraires et la *Correspondance littéraire*, entre la conversation mondaine et sa fictionnalisation. Des échanges avec l'abbé Galiani, le plus proche et le plus fidèle partenaire de Mme d'Épinay, où l'on trouve à foison bons mots et anecdotes piquantes, naissent les fictions qu'on retrouve dans le journal. Des figures, comme le marquis de Croismare, deviennent des personnages et animent des histoires, comme dans

La Religieuse, les *Dialogues sur le commerce des blés* ou le *Croquis d'un dialogue sur les femmes*. L'autoreprésentation, l'emploi de surnoms, l'utilisation d'un langage codé concourent à la littérisation de la correspondance.

L'essai s'achève sur d'utiles annexes, notamment la liste des 73 contributions de Mme d'Épinay à la *Correspondance littéraire*.

NICOLAS BRUCKER

Monique DELHOUME-SANCIAUD, *Les Incas ou la destruction de l'empire du Pérou de Jean-François Marmontel. Le regard d'un homme du dix-huitième siècle sur le Nouveau-Monde, sa conquête et son évangélisation*, Paris, Honoré Champion, 2017, coll. "Les dix-huitièmes siècles", t. I : 650 p.-8 ill. ; t. II : 1322 p-7 ill.

Marmontel considérait *Les Incas* comme son chef-d'œuvre, en dépit de l'insuccès relatif que ce roman rencontra de son vivant. Cette œuvre parut en 1777, sans doute trop tard, après l'*Histoire des deux Indes* de l'abbé Raynal (1770), et au moment où l'intérêt du public se portait vers l'Amérique du Nord et ses insurgents. Elle offrit sans doute trop tôt un regard empreint de compassion sur les peuples américains natifs victimes des conquistadors. Toutefois, cette dénonciation se limitait, sous la plume du très prudent académicien, aux exactions commises par les conquistadors en Amérique du Sud, sans remettre en cause la présence de la France dans la Caraïbe ni le principe même du colonialisme. Marmontel déplore tout au plus que les choses ne se fussent pas passées autrement et que l'évangélisation des Indiens ne se soit pas faite au moyen « d'une douce persuasion » digne de Fénelon plutôt que par le fer. Mme Delhoume-Sanciaud fait ici paraître une version revisitée de sa thèse remarquable soutenue en 2000 : *Le Regard d'un homme du dix-huitième siècle sur le Nouveau Monde, sa conquête et son évangélisation : Les Incas ou la destruction de l'Empire du Pérou de Jean-François Marmontel [1723-1799]*. La première partie, intitulée : « L'homme, miroir de son temps », propose une biographie très complète de l'auteur des *Incas*, qui vise à déterminer les origines de l'intérêt de Jean-François Marmontel pour son sujet. Son amitié avec le comte de Creutz et ses liens avec le futur Gustave III y sont développés longuement et de façon éclairante. Si toute l'œuvre de ce polygraphe s'y trouve examinée, mise à part l'esthétique, la Régence du duc d'Orléans et quelques pièces de circonstance, l'on peut regretter certains jugements trop rapides, notamment sur le « Discours en faveur des paysans du Nord ». Marmontel y traite de la situation française, et non de la Russie, en développant une argumentation de style physiocratique sur les moyens d'améliorer la productivité des terres, réflexion qui n'a rien de commun avec l'interprétation « socialiste » qu'en donne Mme Delhoume-Sanciaud (p. 557). La biographie, qui s'appuie beaucoup sur les *Mémoires* de Marmontel, sans relativiser toujours suffisamment ce témoignage sujet à caution, a le mérite de réconcilier une approche scientifique très fouillée et une histoire de l'homme privé qu'à pu être l'écrivain. Il en résulte une biographie passionnante. Dans une deuxième partie, intitulée : « Le prisme des sources », l'auteur examine méticuleusement les sources des *Incas* : Garcilaso, Las Casas, Benzoni, directement, puis Herrera, Zárate, Solís, connus à travers la compilation de l'abbé Prévost. Marmontel semble avoir contribué, en s'appuyant sur le témoignage de Las Casas, à propager la légende noire de la conquête espagnole en Amérique du sud. Enfin, dans une troisième partie, intitulée : « Le regard », l'auteur, reprenant un article de J.-M. Kaplan, compare les deux versions connues du roman, le manuscrit des *Incas*, offert en 1771, à Gustave III, qui en avait demandé une copie à Marmontel, lors de son séjour à Paris, et l'ouvrage paru en 1777. Cette étude de la genèse des *Incas* met en évidence un travail de réécriture important. Or, en s'astreignant à plus de rigueur et de clarté, Marmontel semble avoir perdu, en même temps qu'il s'affranchissait de ses sources, « l'enthousiasme » et « la spontanéité » des débuts (p. 640), ce qui fait préférer la première version. L'analyse des *Incas* montre ensuite comment Marmontel défendit sa thèse (le fanatisme est seul responsable des exactions commises par les Espagnols au Mexique

et au Pérou), en s'affranchissant de ses sources et au prix d'invéraisemblances nombreuses. Une galerie de portraits d'Indiens et d'Européens s'efforce ainsi d'opposer de façon assez nuancée mais souvent trop abstraite le bon naturel des peuples autochtones à la férocité des Espagnols pervers par le fanatisme du prêtre Valverde, incarnant « le mal absolu » (p. 1152) opposé à un Pizarre héroïque mais isolé. La figure de Las Casas, réconciliant religion et philosophie, apparaît centrale, dans cet ouvrage dont Marmontel voulait faire « une explication du chapitre XV de *Bélisaire* ». Malgré ses défauts : son invraisemblance, son indétermination générique, sa volonté de tout dire et son manque d'unité, *Les Incas* apparaissent, comme « le premier – et somme toute méritoire – regard d'ensemble que porte la France du dix-huitième siècle sur l'Amérique et les Américains, et sur l'histoire de la conquête » (p. 1201). Ce qui explique, par ailleurs, son succès, depuis le 19^e siècle, auprès d'un vaste public sud-américain, curieux de lire « les témoignages [...] du siècle d'or » revisités par l'Europe des Lumières (p. 1197). Il intéresse également les historiens de la littérature, en ce qu'il offre un prototype du roman moral et utile, qui fera florès au siècle suivant.

EMMANUELLE COBENA

Stéphanie FOURNIER, *Rire au théâtre à Paris à la fin du 18^e siècle*, Paris, Classiques Garnier, coll. "L'Europe des Lumières", 2016, 779 p.

L'important ouvrage de S. Fournier s'intéresse aux pièces à succès jouées sur ces innombrables petits théâtres de la fin du 18^e siècle et du tournant du siècle, fréquentés par un large public, témoins du goût des spectateurs, mais oubliés ou négligés par la critique trop soucieuse des textes et non des contextes de représentation et des réactions des publics. L'enquête se veut sociologie et historique pour étudier les conditions de succès de ces pièces fondées sur le comique, la bâtardise des genres, le plaisir et le rire dans une époque de transformations sociales, politiques et esthétiques.

L'étude, divisée en quatre parties, dresse un tableau bien documenté des transformations du paysage théâtral dans la période caractérisée par le développement des petites salles, d'abord non privilégiées, puis libérées par le décret de 1791, jusqu'aux nouvelles dispositions napoléoniennes de 1807. Le « boulevard » connaît une formidable expansion, symbolisée par les luttes avec les théâtres privilégiés, comme le soulignent quelques études détaillées de cas (Théâtre de Nicolet, Ambigu Comique, Théâtre des Associés, Théâtre des délalements dramatiques, Variétés amusantes) et la multiplication des théâtres du quartier du Palais-Royal (théâtres des Beaujolais, Montansier et de Monsieur). Ces succès s'expliquent par la naissance d'un public bourgeois ouvert à un registre comique large et amateur de vedettes comme Volange qui triomphe dans *Janot ou Les Battus paient l'amende* de Dorvigny, Corse ou Brunet.

La deuxième partie se consacre à une étude des grands succès comiques de la période (entre autres *L'Intrigue épistolaire* de Fabre d'Églantine et *Le Sourd ou l'auberge pleine* de Desforges), caractérisés par le recours aux genres mêlant texte et musique (vaudeville, ariette, naissance de l'opéra-comique). De longues et belles analyses sont consacrées à des pièces telles que *Les Deux Chasseurs et la laitière* d'Anseume et Duni, les « séries » des Janot (et du phénomène du janotisme) et des Jérôme Pointu, mais aussi de Nicodème, Jocrisse ou Mme Angot qui signe l'alliance de la parvenue et du registre poissard.

Ces succès invitent à s'interroger sur la nature du rire du public. S. Fournier revient sur le discrédit traditionnel attaché au bas-comique, le déclin du rire carnavalesque sous l'effet d'un assagissement général, qui rejette le rire vers le peuple tandis que coexistent le persiflage, la sensibilité et la méfiance envers le rire irrationnel. Les diverses tentatives de renouvellement de la comédie s'orientent autour des notions d'intérêt, de gain moral, de gaieté souriante et vertueuse, comme en témoignent la réception ambiguë de Molière (chez Mercier entre autres), les succès de pièces telles que *Le Vieux Célibataire* de Collin d'Harleville, *Catherine ou la belle fermière* de Julie Candeille ou *Les Deux Petits Savoyards* de

Marsollier des Vivetières...

La dernière partie qui s'interroge sur la difficile alliance entre rire et politique revient sans doute un peu trop longtemps sur la bataille du *Mariage de Figaro*, mais pose d'utiles distinctions entre rire aristocratique et rire populaire. Elle interroge avec succès les rapports de police sur les réactions du public, le politiquement et socialement correct et les directives de censure rétablies par le Directoire qui préparent la voie au décret de 1807. Les analyses sur *Nicodème dans la lune* de Beffroy de Reigny, *Le Jugement dernier des rois* de Sylvain Maréchal et le théâtre révolutionnaire en général posent la question des rapports entre politique et rire : sujets risibles ou non, autorisés ou censurés, formes d'expression du rire public jusqu'au rire vengeur de la période thermidorienne.

Les annexes sur les dispositions légales, une importante bibliographie classée, de précieux index (des théâtres parisiens, des directeurs de théâtre, des comédiens, des auteurs et des pièces) complètent cette enquête très complète sur une période et des problématiques riches.

MARIE-EMMANUELLE PLAGNOL-DIÉVAL

GINETTE HERRY, *Carlo Goldoni. Biografia ragionata*, tome IV (1753-1755), Venise, Marsilio, 2016, 308 p.

Dans la vie de Goldoni, la période qui s'étend du printemps 1753 à l'été 1755 peut être qualifiée, selon G. Herry, de « temps de tempête ». En passant au théâtre San Luca, il se trouve confronté au naufrage de certaines de ses espérances et à l'obligation, sur fond de polémiques exacerbées par l'avènement de l'abbé Chiari au Sant'Angelo, de conquérir un nouveau public. Il doit d'autre part faire face à la nécessité de trouver un nouvel éditeur, de façon à donner du lustre, en dehors de l'Italie, au recueil des comédies qu'il a créées. Durant le cours de cette trentaine de mois, frappé par surcroît d'une cruelle « maladie de l'esprit », notre réformateur traverse une grave crise d'identité. Il parvient néanmoins à donner au théâtre une quinzaine de pièces nouvelles, quatre livrets, et à composer des centaines de vers de circonstances, qui sont autant d'occasions de livrer des réflexions d'ordre poétique, sans compter la réédition revue et augmentée de quarante-cinq de ses comédies antérieures.

Suivant sa méthode habituelle (voir t. I de la *Biografia ragionata* en 2007 et t. II-III en 2009), G. Herry se livre à une collecte des documents les plus fiables et les plus récents de la critique goldonienne, et surtout elle intègre à sa biographie les textes de l'auteur lui-même – lettres, poèmes, paratextes des comédies – en les reliant dans la synchronie avec les œuvres dramatiques composées parallèlement (comédies et livrets), sans opérer de tri sélectif. Elle y ajoute, étant donné la vivacité des disputes théâtrales de ces années-là, l'analyse de quelques œuvres significatives du dramaturge Pietro Chiari et de ses contemporains, ainsi que de leur correspondance. Elle continue ainsi à accomplir la lourde tâche qu'elle s'est fixée dès le premier tome de la biographie de Goldoni d'offrir une compréhension « raisonnée » de la création dramatique du Vénitien. Une tâche d'autant plus difficile que Goldoni et ses partisans ont le sentiment de vivre des temps nouveaux, nécessitant l'invention d'un théâtre nouveau : à la crise morale provoquée par la montée du mercantilisme s'ajoute une crise théâtrale liée à l'exacerbation de la concurrence entre les trois théâtres vénitiens, dont chacun a son poète dramatique (Chiari à Sant'Angelo, Goldoni à San Luca et Gozzi à San Giovanni Grisostomo). Il était difficile dans ces conditions de trouver le public universel à qui s'adresser : dans le climat polémique ambiant, les spectateurs partisans ont tôt fait de conspuer les œuvres de l'adversaire en vue de l'éliminer. Ces rivalités, dépassant la sphère théâtrale, finissent par toucher l'État qui s'inquiète de préserver la concorde populaire sur laquelle a été fondée la République de Venise.

La vie théâtrale vénitienne a aussi des antennes en dehors des frontières, qui permettent à Goldoni de prendre une distance critique par rapport aux règles aristotéliennes. Goldoni est initié non seulement aux mœurs anglaises mais encore à la dramaturgie de Shakespeare.

Les relations avec la France contribuent également à assouplir les règles : tandis que Chiari importe et imite les romans français, la duchesse Ottoboni Serbelloni traduit avec Verri le théâtre de Destouches et Gozzi fait de même avec d'autres pièces françaises. Luisa Bergalli publie une traduction des *Lettres d'une péruvienne* de Mme de Graffigny qui parviennent à émouvoir Goldoni mais il ne réussit pas à imposer sa *Peruwiana* au public de San Luca en automne 1754.

En dépit des vicissitudes de son existence (deuil, trahison, maladie), Goldoni garde le cap sur sa réforme du théâtre de son pays, moins pour le renouveler que pour l'amender afin qu'il retrouve d'anciennes formes plus conformes au modèle idéal. Comme l'explique G. Herry dans son introduction, il ressort de cette expérimentation scénique « un type de réalisme théâtral amplifié, moins idéologique et plus exploratoire que celui promu au Sant'Angelo [je traduis]. Le traitement de la subjectivité féminine en particulier est renoué, dans un contexte général de mise en avant de l'intime. On peut regretter cependant que les maux personnels aient empêché Goldoni de mettre au point la réforme qui s'imposait sur la liaison entre prose et poésie, roman et théâtre, comique et sérieux, vrai et vraisemblable, vice et vertu.

SYLVIANE ALBERTAN-COPPOLA

Stéphane KERBER, *Anatomie de l'action dans le théâtre de Marivaux*, Paris, Honoré Champion, coll. "Les dix-huitièmes siècles", 2016, 650 p.

Présenter l'œuvre dramatique de Marivaux comme un théâtre d'action aurait certainement contrarié nombre de ses contemporains – et Voltaire lui-même – qui y voyaient, avec le règne du marivaudage, un simple discours des ambigüités du cœur, moteur d'une comédie, pour laquelle l'action dramatique était un simple ornement nécessaire au dénouement. L'A. propose une relecture des deux théâtres italien et français, autour d'une tragédie, *Annibal*, d'*Arlequin poli par l'amour* et de *L'Île des esclaves*, trois pièces qui correspondant à ce que l'auteur appelle l'époque de la « germination artistique » de l'œuvre. Le théâtre à l'italienne qui domine en grande partie la production de Marivaux est inspiré par la présence des « types » traditionnels et de celle des « lazzi » de la *commedia all' improvviso* dont ses interprètes étaient experts : or, paradoxalement, c'était un théâtre de l'action plus que du discours qui semblait peu adapté à celui que le dramaturge allait créer. L'A. voit pourtant l'efficacité dramatique première de ses comédies dans les « micro-actions », le tissage de tractions symboliques, ce que Marivaux appelait lui-même la « généalogie des actions ». Le nouage de l'action qui ne se stabilise que dans la scène finale est fondée sur les propres incertitudes des personnages et non sur l'intrigue elle-même, qui se dilue dans la « surprise » et le « hasard », deux maîtres-mots de l'esthétique marivaudienne. C'est pourquoi, on n'attend guère l'A. dans une « anatomie de l'action » d'*Annibal*, la seule tragédie achevée de Marivaux, dont le modèle est clairement cornélien, ce qui ne peut étonner de la part d'un Moderne. Pourtant, la pièce, contemporaine des premières comédies parisiennes de Marivaux, traite moins d'un sujet historique que d'une action héroïque qui se dérobe dans la surprise du désamour. On en retrouvera l'écho dans les comédies « à éclats tragiques » que sont *Le Triomphe de l'amour*, *La Fausse Suivante* et *Le Prince travesti*. *L'Île des esclaves* est généralement classée dans la catégorie des comédies utopiques et interprétée de cette manière par nos metteurs en scène contemporains. Citant Marivaux lui-même : « Je ne suis d'aucun parti : tout m'est indifférent », l'A. y voit plutôt un jeu de la pensée, ce qui correspond d'ailleurs à la conception première du modèle utopique, cette « expérience mentale sur les possibles latéraux », selon la définition célèbre de Raymond Ruyer (*L'Utopie et les utopies*, 1950), qui autorise Marivaux à une tension esthétique entre texte d'idées et texte dramatique. L'A. en étudie les effets dans deux autres comédies du même type, *L'Île de la raison* et *La Colonie*. Pour conclure, la conversation – digression et variation comprises – devient un matériau agissant de l'action et donne sa pleine justification à un « marivau-

dage» dont le sens est renouvelé avec panache. Un ouvrage excellent qui fera date.

FRANÇOIS MOUREAU

François LABBÉ, *Jean-Charles Laveaux (1749-1827), un aventurier littéraire*, Paris, Honoré Champion, coll. "Les dix-huitièmes siècles", 2017, 688 p. et 12 p. d'illustrations h.t.

Sur cet homme de lettres qui a beaucoup écrit, traduit et publié, nous ne disposions, jusqu'à cette étude de François Labbé, que de l'imposante thèse de Hugh Gough, *Jean-Charles Laveaux (1749-1827) : A Political Biography* (University of Oxford, 1974) qui porte essentiellement sur la période de la Révolution française, donc sur son activité de journaliste jacobin. François Labbé resitue le portrait de ce jacobin dans le cours de sa vie, durant laquelle il a une activité littéraire intense, bien avant et après la Révolution française. Romancier, philosophe, lexicographe, traducteur, satiriste et essayiste, il a été tout particulièrement remarqué des linguistes par ses multiples publications dans le domaine de la grammaire et de la lexicologie, en particulier sous la forme de plusieurs dictionnaires, d'une *Nouvelle édition du Dictionnaire de l'Académie* (1802) au *Dictionnaire synonymique de la langue française* (1826).

François Labbé retrace d'abord son parcours familial : de père marchand perruquier à Troyes, il fait sa scolarité au Collège des oratoriens, puis il continue ses études à Paris. Membre du clergé et professeur de théologie, Jean-Charles Laveaux devient défroqué en entamant une errance avec une ex-religieuse, Françoise Delaporte, devenue son épouse : proscrits, ils parcourent une partie de la Suisse et de l'Allemagne. Jean-Charles s'installe à Bâle comme professeur où il travaille également pour un éditeur et publie ses premiers ouvrages, au titre de l'éditeur, puis à titre personnel. En 1780, il s'installe à Berlin d'abord comme enseignant, puis comme traducteur et écrivain, gagnant sa vie par sa plume. Homme de lettres, il publie sur la pédagogie de la langue française des *Leçons de langue française* (1782) vivement critiquées, entamant l'image qu'il veut donner de grammairien de talent.

Il est alors progressivement perçu comme un plagiaire et un arriviste par la communauté berlinoise des lettres. Il réagit en se présentant comme un éternel persécuté. Il se rend alors à Stuttgart et enseigne la langue française à l'Académie Caroline. Il publie un manuel en la matière, tout en continuant à écrire dans le domaine de la grammaire et de lexicographie. Il collabore par ailleurs à d'autres publications, par exemple une *Vie de Frédéric II* en 1787. Il prend congé de son poste pour rejoindre la France en 1791.

C'est là où François Labbé reprend à son compte le travail de Hugh Gough, avec quelques mises à jour. De fait, Jean-Charles Laveaux est alors mieux connu des historiens comme rédacteur du *Journal de La Montagne* avec Charles Duval. De manière générale, il est plutôt opportuniste durant cette période mouvementée. Son journal est perçu comme un organe proche du Comité de Salut public, alors qu'il n'hésite pas à prôner des positions hébertistes à titre personnel. Dénonciations et rumeurs lui valent d'être arrêté et mis en prison. Après la chute de Robespierre, il entame une carrière de fonctionnaire et devient, sous l'Empire, chef du bureau de l'administration générale. À la chute de l'Empire, il reprend son activité de journaliste, en appui sur sa position d'imprimeur, d'éditeur et d'auteur, que François Labbé décrit avec minutie. De cette période, les historiens des idées linguistiques en retiendront le caractère novateur de ses entreprises lexicographiques.

JACQUES GUILHAUMOU

Marc LACHENY, *Littérature "d'en haut", littérature "d'en bas" ? La dramaturgie canonique allemande et le théâtre populaire viennois de Stranitzky à Nestroy*, Berlin, Frank & Timme GmbH Verlag, 2016, 351 p.

Les histoires de la littérature des pays de langue allemande ont longtemps négligé, voire ignoré la littérature autrichienne antérieure à la «Modernité viennoise», à quelques

rare auteurs du 19^e siècle près. Même la périodisation habituellement retenue pour le 18^e siècle (*Aufklärung, Sturm und Drang, Klassik*), qui semble taillée à la mesure de la production littéraire de l'Allemagne du Nord ou protestante, permet mal de rendre compte des spécificités viennoises. De fait, si l'on ne relève pas alors dans l'espace habsbourgeois du 18^e siècle d'écrivains comparables à Lessing, Schiller ou Goethe, il existe en revanche une tradition théâtrale viennoise spécifique très active, ininterrompue depuis la fin du 17^e siècle, et qui fait de Vienne, capitale catholique d'un Saint-Empire majoritairement luthérien, un centre bien plus actif que la plupart des autres villes de l'espace germanique. Toutefois, ces productions dramatiques procédant avant tout d'un théâtre en partie improvisé, elles furent longtemps jugées « basses », et donc exclues du champ de la « grande » littérature, et il aura fallu que la recherche prenne en compte les aspects non textuels du théâtre pour qu'on s'y intéresse vraiment. Plus récemment, la réflexion sur les processus de canonisation des auteurs a renforcé cet intérêt. En Autriche et en Allemagne même, mais bien davantage encore en France, hormis quelques articles isolés (J.M. Valentin, G. Strieg, G. Laudin), même les études « autricistes » ont le plus souvent privilégié les « classiques » du théâtre populaire viennois du 19^e siècle (Raimund et Nestroy), laissant le 18^e siècle dans l'ombre. C'est précisément ce vide que Marc Lacheny contribue à combler en consacrant une bonne centaine de pages à la période allant du début du 18^e siècle (avec Joseph Anton Stranitzky) au début du 19^e siècle, dans une étude qui replace l'évolution du théâtre viennois dans un temps long allant jusqu'au 20^e, présentant des auteurs dont on ne parle guère en France, ceux du 18^e siècle (Hafner, Kurz) et du début du 19^e siècle (Meisl, Gleich, Bäuerle).

Cette vitalité tient en partie à la proximité de Venise, où est née une tradition de théâtre improvisé, mais aussi au fait que l'espace habsbourgeois demeura longtemps largement épargné par la « haine du théâtre » qui s'empare à la fin du 17^e siècle de l'Allemagne du Nord (avec la *Theatromania*, 1681) et, à moindre degré, de la France d'où l'on chasse les comédiens italiens en 1697, qui ne reviendront qu'en 1716. C'est à ce moment que le bouffon du théâtre ambulant, Hanswurst, se voit renouvelé par Stranitzky. À Vienne, ce théâtre résiste plus qu'ailleurs à l'esprit normatif que diffusent à partir de la fin des années 1720 les théoriciens du théâtre des Lumières. Alors que Gottsched, dans les années 1730, s'efforce de relégitimer, contre les adversaires de tout théâtre, un théâtre moralement irréprochable et mène pour ce faire une lutte implacable contre le bouffon et le théâtre improvisé, ce n'est que dans les années 1760 qu'il trouve à Vienne des partisans, Sonnenfels et Engelschall, tous deux au service de l'impératrice Marie-Thérèse. Mais c'est à ce moment aussi qu'une nouvelle « querelle du bouffon » s'amorce dans la partie protestante de l'Empire, quand G.E. Lessing, soucieux de la pratique scénique, de la gestuelle, de la mimique et de la farce, plaide pour un arlequin « assagi » et que Justus Möser publie en 1761 une « défense du comique grotesque » (*Verteidigung des Grotteske-Komischen*). Cette réhabilitation est suivie d'une recrudescence ponctuelle du grotesque y compris obscène et scatologique, en particulier chez Goethe autour de 1775-1776 (et dans de nombreux passages de *Faust*). À Vienne, plusieurs auteurs tentent des compromis avec les exigences de Sonnenfels et de Engelschall qui veulent une éviction totale du bouffon : celui de Philipp Hafner est maître de ses pulsions et Christian Gottlob Klemm campe un personnage comique moralisé, susceptible d'amender le public viennois. Les nouvelles variantes viennoises du bouffon, Thaddädl, Staberl et Kasperl s'éloignent du Hanswurst de Stranitzky (chez qui il est un représentant du peuple au comportement incompatible avec la perspective du théâtre de contrôle des passions voulu par Gottsched) et ne contrevennent plus aux règles du bon goût, mais on retrouvera jusqu'avec le Papageno de *La Flûte enchantée*, qui présente des traits issus de l'arlequinade (*hanswurstiade*). Une certaine potentialité rebelle, parfois en concorde avec la vision du bouffon en parasite social, ne disparaît pas totalement.

Un trait spécifique, au-delà du 18^e siècle même et sur toute la période étudiée ici, du théâtre populaire viennois réside dans sa capacité à assimiler les apports étrangers, princi-

palement italiens (*commedia dell'arte*, Goldoni, Gozzi) et français (vaudeville durant tout le 19^e siècle), dans des proportions excédant ce qu'on trouve ailleurs. La présente étude montre avec force que cette incorporation se fait largement par la multiplication, sur toute la période, des parodies de pièces, tragédies ou comédies appartenant au registre de la « haute » littérature. Le théâtre populaire viennois – un terme d'ailleurs trompeur, car le succès de cette forme est telle qu'à Vienne bien plus qu'ailleurs les formes issues de la tradition « bouffonne » attirent à peu près tous les publics et ne s'adressent pas qu'au « peuple » – constitue dès lors un champ d'étude très intéressant de « modes d'appropriation et la dynamique des échanges » entre théâtre littéraire et théâtre populaire, de perméabilité et d'hybridation entre culture populaire et culture savante. Ceci sera particulièrement apparent quand des auteurs du début du 19^e siècle s'engagent pour les uns dans « un dialogue parodique ou critique avec les classiques » weimariens Schiller et Goethe, tandis que d'autres s'efforcent de rapprocher le théâtre populaire des ambitions esthétiques des classiques (p. 270). Une nouvelle fois, la frontière séparant les littératures « d'en bas » et « d'en haut » s'estompe.

On n'abordera pas ici les très intéressants développements concernant les nombreuses parodies du 19^e siècle qui témoignent d'une intensification accrue de la circulation européenne des sujets, singulièrement entre Vienne et Paris. Un résumé substantiel en allemand (40 pages) assure une réception possible hors de France à cet ouvrage publié chez un éditeur berlinois.

GÉRARD LAUDIN

Berenika PALUS, *Literatura in statu nascendi. Problemy estetyczne i genologiczne prozy literackiej Denisa Diderota*, Wrocław, Oficyna Wydawnicza ATUT, coll. "Dissertationes Inaugurales Selectae", 2017, 407 p.

Comme le sous-titre l'indique, les « problèmes esthétiques et générique de la prose littéraire de Denis Diderot » sont au centre de cette thèse, soutenue en 2015 avec une mention très honorable à l'Université de Wrocław. En cinq chapitres, la chercheuse nous conte l'écrivain expérimental que fut et que demeure pour nous l'auteur de *Jacques le Fataliste* : unité des sujets, singulièrement même, mystification au service de la morale, avec force néologismes « techniques » (*rhizome, hiéroglyphe, serpentine, boucle, polype*), rapprochent le philosophe Denis d'artistes post-modernes. Sans abuser d'aucun procédé, forte d'une érudition trilingue (bibliographie en français, anglais et polonais), d'une attention portée aux sources, y compris les monographies et analyses avec lesquelles elle polémique, la jeune chercheuse défend avec vigueur sa thèse de la continuité dans la permanence chez Diderot (retour aux anciens textes, remaniement et peaufinage parfois durant vingt ans), sauf dans les fictions orientales des années quarante. Une citation du Jan Potocki voyageur est mise en exergue : un émule de Diderot oublié ? Lui aussi orchestre, dans son *Manuscrit trouvé à Saragosse*, une polyphonie hybride, immergée dans un texte qui devient son propre laboratoire, par la mise en abyme de ses procédés auxquels le lecteur est convié de participer. Rien ne manque à cette plongée passionnante dans une œuvre presque oubliée dans la Pologne du 21^e siècle, comme le sont la plupart des classiques français ; rien, sauf un index.

IZA ZATORSKA

Jean-François PERRIN, *Poétique romanesque de la mémoire avant Proust*, tome I, *Éros réminiscent (17-18^e siècles)*, Paris, Classiques Garnier, "Bibliothèque proustienne", 2017, 334 p.

Comme le décousu de la conversation qui fascinait Diderot, les cheminements de la recherche sont parfois surprenants. On connaît les travaux de J.-Fr. Perrin sur Rousseau, en particulier *Le Chant de l'origine : la mémoire et le temps dans Les Confessions* (Oxford, SVEC, 1996). Une quête en aval et en amont des *Confessions* conduit à ce premier volume

d'une somme qui paraît dans la « Bibliothèque proustienne » des Classiques Garnier. Il ne s'agit pas tant des antécédents de la petite madeleine que d'une étude de « poésie romanesque ». Les scènes de surgissement du passé constituent un jeu d'échos entre les époques et construisent un récit au long cours. Après avoir évoqué les « racines épiques » et hellénistiques du motif (la cicatrice d'Ulysse et les « gouttes de sang sur la neige » dans *Perceval*, les scènes de reconnaissance et les songes prémonitoires), une utile mise au point lexicale aide à distinguer entre mémoires spontanée et volontaire, sensible et spirituelle. Le livre peut alors suivre chronologiquement le ressouvenir amoureux de Mme de La Fayette à Marivaux, de Crébillon à Rousseau, puis jusqu'aux romanciers du tournant du siècle. La reconnaissance est fondée sur un souvenir et suppose un agencement du récit, mais l'oubli et l'amnésie organisent également la narration et posent la question de ce qui en nous est volontaire. Ils engagent ce que J.-Fr. Perrin nomme justement les négociations complexes de la conscience et du désir. Les objets, tels que la pervenche de Rousseau, et l'intonation d'une voix, juxtaposent brusquement les époques, les faux sommeils et les dormeurs éveillés mêlent le réel et la fiction. Deux parties sont précisément consacrées au démontage attentif de *Cleveland* (p. 189-219) et de *La Nouvelle Héloïse* (p. 221-269). Les confusions et les répétitions y mettent à mal les principes de la foi ou de la raison. Une dernière partie s'attache à la postérité de *La Nouvelle Héloïse* (1762-1803). Une génération de romancières, contemporaines de Jane Austen, s'attache aux « circonstances obscures et inaperçues » (*Adèle de Senange*), aux « circonstances fugitives et légères » (*Eugène de Rothelin*). Émotions olfactives et musicales conduisent à une poésie du détail. Une place est donnée au « bruit d'un vêtement à travers le feuillage » (*Malvina*) dont j'ai essayé de montrer le succès à l'époque comme valorisation de l'infime et de l'intime dans « L'éveil de l'âme sensible » (*Histoire des émotions*, Seuil, 2016, t. II, p. 32-34). Personnages et narrateurs deviennent des « mnémotistes », individus doués d'une mémoire exceptionnelle et le roman est tenté de devenir flux de conscience. Telle est la belle analyse de J.-Fr. Perrin qui sait concilier la longue durée et le grain des textes.

MICHEL DELON

ARTS ET MUSICOLOGIE

Le Baroque des Lumières. Chefs-d'œuvre des églises parisiennes au 18^e siècle, dir. Christine GOUZI et Christophe LERIBAUT, [Paris], Paris Musées Petit Palais, [2017], 368 p., ill. N&B et couleurs.

La peinture religieuse française du 18^e siècle, cette « peinture d'histoire » qui avait la primauté à l'Académie royale parisienne et qui a permis à de nombreux artistes de vivre pour réaliser en parallèle des œuvres inférieures dans la hiérarchie des arts mais davantage prisées aujourd'hui, pâtit, de surcroît, dans notre siècle, de la méconnaissance générale de l'histoire sainte qui en est le propos. Cela fait beaucoup de filtres pour en comprendre le sens et la singulière beauté. Le musée parisien du Petit Palais a tenté une réhabilitation de ces œuvres, le plus souvent écrasantes par leur format, dans une exposition sur la variante parisienne de cette production, titrée, pour ne pas décourager l'amateur, de « baroque des Lumières », notion dont on pourrait discuter la légitimité en France dans le dernier siècle de l'Ancien Régime. Mais l'inventaire des œuvres, leur étude permet, sinon de nombreuses découvertes nouvelles, du moins la mise en perspective de cet art religieux dans le concert de la peinture parisienne de l'époque. Des études liminaires sur son lien avec la peinture du Grand Siècle et sur son destin jusqu'à aujourd'hui à travers les aléas de l'histoire politique – vandalisme et incurie – donnent une image assez désolante de la survie de ce patrimoine. Le catalogue choisi qui suit permet de se rassurer en partie, même si tous les dangers ne sont pas à exclure et que l'on peut s'interroger sur la formule de la maire de Paris qui, dans

son propos introductif, parle « d'un ensemble inédit ». Fort heureusement, pour l'avenir, cette exposition propose un état des lieux qui servira de point de départ à toute politique patrimoniale sur le sujet. Neuf chapitres thématiques n'excluant ni l'architecture ni le mobilier des églises qui servent de cadre aux toiles permettent une déambulation à travers 132 œuvres souvent peu visibles *in situ* dans la pénombre des églises, dont des retables et des peintures plafonnantes. On y trouve les productions des peintres les plus célèbres de l'Académie royale que le clergé parisien recrute à grands frais. Ils y donnent la pleine mesure de leur formation académique, avec plus ou moins de mouvement et de couleur selon leur école picturale. On y rencontre aussi quelques pépites plus délicates, comme *Les bonnes œuvres* » l'Aixoix Dandré-Bardon (n° 38), le célèbre *Portrait de l'abbé Tournus* de Jean Restout (Carnavalet, n° 62), *La Nativité* et son pendant de Nicolas de Largillière (n° 64-65), voire le très réaliste et monumental *Christ en croix* peint en 1782 par David à son retour de Rome (Cathédrale de Mâcon, n° 110). Cette exposition savamment commentée est une œuvre pie remettant en évidence un pan capital qui ne demeurait pas tout à fait « inédit » de la production picturale des Lumières françaises.

FRANÇOIS MOUREAU

Caroline BEC, *Les Comédiennes-chanteuses à Madrid au 18^e siècle (1700-1767)*, Paris, Honoré Champion, coll. "Bibliothèque d'histoire moderne et Contemporaine", 2016, 568 p.

Sans doute l'œil en lisant observe-t-il un fait contemporain fréquent : l'usage défec-tueux de la virgule ; plus rares sont les petites somnolences, comme aurait dit Horace, dans les corrections typographiques ou la transcription de textes manuscrits. Si l'on se permet ces remarques, c'est pour s'autoriser à déclarer que voilà une lecture dont il est difficile de se détacher et à laquelle on n'a de cesse de retourner. L'A. a voulu inscrire sa recherche dans l'histoire des mentalités et dans la mise en valeur de la femme comme sujet historio-graphique. Le petit monde dont elle reconstitue l'existence est celui des actrices devenues chanteuses, ou même cantatrices (un mot se crée : *operatistas*, vers 1737) entre la fin du 17^e et le 18^e siècle. Elle en examine les origines familiales, la formation et la vie professionnelles, puis la considération sociale qu'elles ont acquise. C'est un milieu assez endogamique, de petite classe moyenne ou même issu de noblesse modeste ; musiciens de scène, acteurs et chanteuses sont apparentés et se transmettent, par l'exemple et à l'oreille, par la mémoire, la pratique théâtrale et musicale. Les morceaux chantés introduits dans la *comedia* et ses inter-mèdes sont d'abord confiés à des seconds rôles qui passent au premier plan avec l'essor d'un drame lyrique espagnol (fin des années 1730). Par leur nombre, leur salaire et leur célé-brité, les comédiennes-chanteuses prennent le pas sur les hommes. Ce petit monde, centré sur une paroisse de Madrid et la confrérie qui y a son siège, est un îlot dans une société patriarcale : les femmes peuvent être nommées directrices de compagnie (*autoras*) ou être élues majordomes de la confrérie. Des personnalités émergent. Sans doute ne sont-elles pas épargnées par des moralistes qui reprochent au théâtre d'exacerber les passions, mais elles ne sont au ban ni de l'Église ni de la société. La ville de Madrid rémunère à l'année deux compagnies et leur impose en outre d'assurer les représentations eucharistiques (*autos sacra-mentales*) de la Fête-Dieu. Les profits de la saison vont aux hôpitaux de la Ville, qui assure une pension aux quelques acteurs et actrices qui atteignent l'âge de la retraite. L'intérêt de la ville a fait passer le théâtre chanté de la Cour aux théâtres de Madrid. Faudrait-il imaginer la rivalité entre la Ville, encourageant le drame lyrique espagnol, et la Cour, enchantée de l'opéra italien ? Dans la seconde moitié du siècle, le triomphe de l'opéra italien a réduit le théâtre chanté espagnol à des genres brefs mais porteurs de succès pour ses interprètes. Les chanteuses ont ravi le public madrilène ; elles ont eu aussi des appuis dans la noblesse, mais il n'en reste guère de traces écrites : la plupart étaient semi-analphabètes. Elles avaient des bijoux, mais non pas les livres et la variété des tableaux que Nicolas Morales a signalés

chez certains musiciens de la Chambre du Roi. Rares sont les documents directs, rares les partitions conservées. L'hypothèse est un moyen inévitable, mais en général vraisemblable, d'une reconstitution d'ensemble. Cet ouvrage, auquel on a plaisir à revenir, est issu d'une thèse ; il s'appuie sur une bibliographie remarquablement étendue et sur des recherches d'archives variées et nourrissantes. La phrase est claire et porte bien la lecture. Les reprises de faits ne sont pas des répétitions : elles viennent construire de nouvelles perspectives sur le panorama général du sujet traité. Voilà encore un apport positif à la connaissance de la vie culturelle et sociale de Madrid au 18^e siècle.

MICHEL DUBUIS

Sophie JOIN-LAMBERT et Anne LECLAIR, *Joseph-Benoît Suvée 1743-1807*, préf. Denis COECKELBERGHS, avant-Propos Dominique MARÉCHAL, Paris, Arthena, [2017], 33 x 25 cm., 440 p., ill. en N&B et en couleurs.

Le regretté Jean-François Méjanès projetait une monographie qui lui revenait naturellement sur le peintre que les deux auteurs du volume ont décidé d'étudier en hommage au maître disparu. Suvée, Flamand de Bruges, mais Grand Prix de Rome de l'Académie de peinture parisienne contre David, membre de ladite Académie et, à la fin de sa carrière, directeur de l'Académie de France à Rome, eut, de ce point de vue, une carrière brillante obscurcie par un emprisonnement sous la Terreur et par la haine tenace que lui portait alors David. Pur produit de l'Académie parisienne, mais resté fidèle à sa Flandre d'origine, formé à Paris avec Jean-Jacques Bachelier et à Rome, il fut l'un des plus brillants exemples du néoclassicisme, même si l'histoire de l'art ne lui a pas accordé sa juste place. L'ouvrage corrige amplement ce déni par un catalogue où le dessinateur et le peintre donnent leur pleine mesure. Des dessins, on retiendra la centaine de sanguines de paysages italiens qui ne sont pas indignes de celles de Fragonard ou de Hubert Robert. Plus que la peinture d'histoire, surtout religieuse, qui fut son quotidien et qui fit longtemps sa réputation, ses portraits témoignent d'une sensibilité tout à fait exceptionnelle qui cerne la vérité morale d'une époque. Mais Suvée ne peut être considéré comme un suiveur. *Lamiral de Coligny en impose à ses assassins* (p. 139) du Salon de 1787, commande de la direction des Bâtiments pour « ranimer la vertu et les sentiments patriotiques », est contemporain de l'Édit de tolérance publié par Louis XVI et son ministre Malesherbes en novembre de la même année. Cela n'empêcha pas l'artiste de souffrir des premières années de la Révolution où la peinture d'histoire dut innover sur les sujets : si *Dibutade traçant l'ombre de son amant* ou *L'Invention du dessin* (p. 168), au Salon de 1791, est l'un de ses chefs-d'œuvre dans la catégorie du clair-obscur, il se plie aux temps nouveaux en 1794 avec *Le dévouement des citoyennes de Paris* (p. 177), sujet d'actualité transposé à l'antique, au moment précis où il est incarcéré à la prison de Saint-Lazare pour une « conspiration royaliste » sortie du cerveau de David, alors membre du Comité de Sureté générale. Dans son malheur, Suvée eut la chance d'y rencontrer un autre détenu, André Chénier, dont il fit, une semaine avant son exécution, ce qui est le plus exact portrait du grand poète (p. 178). Après Thermidor, sa production fut ralentie par sa contribution à l'organisation du Muséum central des Arts et surtout par sa direction de la Villa Médicis où il fit montre de ses qualités de pédagogue et où il mourut en février 1807. Complété par l'iconographie de l'artiste, sa correspondance, ses collectionneurs et sa fortune critique, le catalogue comprend 198 peintures et 285 dessins localisés, plus diverses œuvres signalées : leur reproduction en tout petit format et en noir et blanc ne favorise pas, malheureusement, le jugement esthétique. Il reste une entreprise très louable sur un artiste « entre deux mondes », comme le notent les auteurs.

FRANÇOIS MOUREAU

Gaëtane MAËS, *De l'expertise artistique à la vulgarisation au siècle des Lumières. Jean-Baptiste Descamps (1715-1791) et la peinture flamande, hollandaise et allemande*, [Turnhout],

Brepols, 608 p., 89 fig. en N&B, 20 pl. en couleurs.

Le développement du collectionnisme et des ventes aux enchères publiques avec catalogue au 18^e siècle a conduit les amateurs à faire confiance aux experts, fonction savante en marge du commerce, du moins en apparence. Parmi ces experts, Jean-Baptiste Descamps s'était spécialisé dans la peinture « du Nord », que le siècle de Louis XIV avait portée au pinacle des arts. Cette monographie montre comment un Dunkerquois tourné naturellement vers ce paysage culturel et qui fut l'historien des grands et petits maîtres de cette peinture a pâti auprès de l'intelligentsia contemporaine (de Diderot en particulier) d'être un peintre, certes médiocre, mais qui se piquait de juger de ce qui semblait être du seul ressort autorisé des hommes de cabinet. Fondateur et directeur de l'École de dessin de Rouen entre 1741 et 1790, membre de l'Académie de peinture parisienne en 1764, exposant aux Salons, Descamps contribua largement à débroussailler une production picturale immense avec les quatre volumes de *La Vie des peintres flamands, allemands et hollandais* (Paris, 1753-1763), ornée des portraits gravés plus ou moins vraisemblables des artistes réalisés par Charles Eisen, et qui, largement adaptée du *Groote Schouburgh* (1718-1721) d'Arnold Houbraken et, pour les portraits, de l'*Iconographie* (1635) d'Antoon van Dyck, devint le vademecum obligé des « connaisseurs » français. *Le Voyage pittoresque de la Flandre et du Brabant* (Paris, 1769) – une enquête patrimoniale illustrée faite sur le terrain – renvoie, de son côté, à un type de relation viatique qui eut son succès jusqu'à la période romantique. L'A. note l'influence de Johann Georg Wille, graveur allemand installé à Paris, dans la vision nouvelle d'une peinture allemande jusqu'alors considérée comme « gothique » et par là peu prise en France, malgré les ouvrages de Christian Ludwig von Hagedorn (publié en français, 1755) et de Joahnn Caspar Füssli (1755-1757) pour le domaine helvétique. En parallèle avec les enquêtes de terrain, l'analyse critique des catalogues de vente imprimés en France et à l'étranger, que Descamps transcrit au fil de ses publications, lui permet d'affiner, voire de contester, les attributions qui sont maintenant la mercuriale du marché de l'art. Il y joint la référence aux provenances qui contribuent à légitimer pour les « curieux » l'authenticité des œuvres. Contre la théorie de la hiérarchie académique des genres, il prône un jugement éclectique fondé non sur le sujet mais sur les qualités d'exécution de la peinture et sur l'état des exemplaires (restaurations, repeints), ce qui ne peut que plaire aux nouveaux amateurs. Il ne s'épargne pas d'ailleurs de fournir, discrètement – académicien oblige –, ses amis et connaissances en œuvres dont il fait la publicité et qu'il prélève volontiers sur sa propre collection qui fait fonction de stock. De très copieuses annexes reproduisant souvent des archives inédites complètent ce bel ouvrage qui, au-delà de la personne et de l'œuvre de Descamps, décrit une espèce de révolution du regard et la naissance de l'histoire de l'art moderne.

FRANÇOIS MOUREAU